

Grande aventure et petites histoires libertines

Julie Bray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NOUVELLES ÉROTIQUES DE FEMMES

Grande
aventure

ET PETITES HISTOIRES
LIBERTINES

*JULIE
BRAY*

Grande aventure

ET PETITES HISTOIRES

LIBERTINES

*JULIE
BRAY*

2^e édition



LES ÉDITIONS
Québec-Livres

Une société de Québec Média

L'air du temps

C'est dans notre nature de femmes sensuelles et passionnées d'être excessives en tout, de ne jamais faire les choses à moitié, surtout pas l'amour. Et ce ne sont certainement pas nos hommes qui viendront s'en plaindre, même si, emportées par nos élans sexuels, nous dépassons parfois certaines limites. Les plaisirs torrides de l'âme et du sexe sont toujours nos objectifs principaux ; quand nous avons décidé d'aimer, rien ne nous rebute ni ne nous semble hors d'atteinte ou irréalisable. Nous savons improviser et développer des trésors de séduction pour ne pas nous faire prendre au dépourvu et arriver à remporter l'enjeu.

Alors, mesdemoiselles et mesdames – je ne dirai pas messieurs, même si je sais pertinemment qu'il s'en trouve parmi les lecteurs, parce que ces pages ne devraient être réservées qu'aux femmes –, partagez avec moi ces témoignages de femmes qui se révèlent outrancières dans leur vérité psychologique et charnelle. Vous allez découvrir ce qui en inspire certaines et qui les – nous ? – fait parfois pulvériser des records d'audace pour atteindre cette jouissance si recherchée. Oui, vous et moi sommes gourmandes, et les situations les plus scabreuses sont autant de défis que nous relevons haut la main, sans gêne ni fausse pudeur.

Cela dit, et pour terminer, un grand merci à toutes, particulièrement à celles qui m'écrivent et partagent avec moi leurs aventures ou leurs fantasmes^[1].



La chose qui me trouble

J'ai découvert la pornographie quelques mois après avoir atteint mes dix-huit ans. C'était il y a tout juste quatre ans, mais il me semble pourtant qu'une éternité s'est écoulée depuis ce moment tellement cette découverte a transformé la jeune fille effarouchée et innocente que j'avais été jusque-là. J'avais bien fréquenté quelques garçons avant ma majorité, mais nous nous étions limités à échanger des baisers mouillés dans les lieux publics et quelques caresses plus intimes et osées dans des lieux plus privés. Voilà donc ce à quoi se limitait mon bagage sexuel. Non seulement n'avions-nous jamais fait l'amour, mais je n'avais même jamais touché leur sexe, toute naïve et ignorante que j'étais encore. Quelques mois après mes dix-huit ans, donc, je suis sortie avec un autre garçon, plus âgé et extrêmement séduisant – ma mère m'avait toujours dit de me méfier des hommes trop beaux, mais je ne l'ai pas crue et j'allais m'en mordre les doigts un peu plus tard.

Après plusieurs nuits torrides passées à nous caresser mutuellement dans son grand lit, je lui offris ce qu'une jeune femme ne peut offrir qu'une fois et je ne regrettai rien. Pendant plusieurs semaines, il me fit l'amour avec passion et, même si je n'atteignais pas systématiquement l'orgasme, j'en apprenais beaucoup sur mon corps. À mesure que je le sentais s'éveiller aux nouvelles étreintes, que je découvrais de nouvelles jouissances, mon petit ami devenait plus exigeant, plus autoritaire. Ainsi, sous prétexte de m'initier à de nouveaux jeux érotiques, il prenait un certain plaisir à me faire adopter les positions les plus humiliantes, tout en exigeant que je lui dise des mots crus, que j'étais sa salope, que j'aimais sa queue. Il m'obligeait à le sucer, me tenant fermement la tête pendant qu'il allait et venait dans ma bouche, n'acceptant de se retirer qu'au moment où il éjaculait, et encore ne le faisait-il que parce que je l'en suppliais car il ne se cachait pas de vouloir me voir avaler sa semence. Il me l'avait d'ailleurs souvent demandé, mais l'idée me rebutait encore ; je ne savais pas s'il était très *convenable* pour moi de prodiguer une telle caresse ou si c'était plutôt le genre de chose que les hommes attendaient des femmes faciles. Toutefois, il insista tant et tellement qu'un soir je l'accueillis finalement, à contrecœur, dans ma bouche. Après quelques coups de langue incertains à la périphérie du gland, je le glissai entre mes lèvres humides et je commençai à le sucer lentement.

À ma grande surprise, je dois reconnaître que la situation m'excitait terriblement. Nue, agenouillée entre ses jambes, dans une attitude de soumission totale, j'avais l'impression de lui accorder la plus servile des caresses en attendant qu'il éjacule dans ma bouche. Je me sentais humiliée, dégradée, mais en même temps les chairs de ma vulve brûlaient d'un désir nouveau, tout aussi inconnu qu'incontrôlable. Je fis aller et venir sa queue au plus profond de ma gorge, tendant les lèvres vers l'avant pour en prendre le plus possible en bouche, puis je la laissai glisser lentement hors du fourreau pour pincer le gland entre mes lèvres tendues et l'exciter à petits coups de langue. Sa respiration haletante me disait qu'il appréciait mes caresses, cela ne me déplaisait pas non plus. Plaquant ma langue sous sa queue, je posai mes mains sur ses hanches et accélérai petit à petit le mouvement, entamant un va-et-vient plus énergique avec ma tête. Une fois oubliée la répulsion initiale, je commençai même, sans m'en rendre compte, à le branler de plus en plus vite avec ma bouche. Je réalisai bientôt que je ne pensais plus qu'à sucer frénétiquement cette grosse queue tendue en attendant, toute docile, sa giclée inéluctable. Il eut le bon goût de me prévenir qu'il allait jouir, mais, telle une électrocutée restant collée à la prise qui va brûler son cœur, je ne pouvais que continuer à têter fiévreusement la queue qui s'enfonçait toujours plus profond dans ma gorge.

Étant visiblement surpris de ma réaction, il posa ses mains sur les côtés de ma tête et entreprit de me baiser vraiment par la bouche, plus violemment. J'étouffais. Ce n'est qu'au dernier moment, quand je sentis sa queue se gonfler

encore plus et se redresser pour exploser, que je réussis à l'extraire. Dans un rôle mêlant plaisir et frustration, il éjacula sur mon visage en me regardant droit dans les yeux. J'avais tellement honte que j'avais envie de pleurer, mais il me renfourna sa queue dans la bouche pour que je termine ce que j'avais si bien commencé. Le goût était légèrement âcre, mais finalement pas très fort ; c'était surtout l'idée de cette queue poisseuse dans ma bouche et la forte odeur qui gagnait mes narines qui me levaient le cœur.

Pourtant, je me forçai à poursuivre la fellation, embrassant ses bourses ou léchant toute la hampe de bas en haut ; j'évitai cependant soigneusement la grosse goutte blanche qui perlait à nouveau à la pointe de son méat. Il avait toutefois compris que ce petit jeu de domination-soumission m'excitait au point que je n'étais plus en mesure de lui refuser quoi que ce soit. Alors, en me traitant vraiment comme une pute, il m'attrapa par les cheveux en m'ordonnant de bien nettoyer sa queue avec ma langue. Renonçant à toute résistance, je m'exécutai, vaincue, nue, à genoux à ses pieds, les larmes aux yeux, le visage ruisselant de semence et la chatte en feu.

Il continua à me regarder, et quand son sexe eut complètement désenflé dans ma bouche, il me tendit un paquet de papiers-mouchoirs en détournant les yeux et en bredouillant une excuse confuse. Il ne m'embrassa pas et je m'enfuis vers la salle de bains où je restai pétrifiée pendant quelques minutes en découvrant mon visage maculé dans le miroir.

À partir de ce jour, quelque chose changea dans sa façon de se comporter avec moi ; je lui trouvais soudain un sourire lubrique et, au lieu de me regarder dans les yeux, il fixait toujours ma bouche insolemment. Chaque fois que je croisais son regard, je n'y lisais qu'une chose : « Tu m'as sucé ! » J'avais peine à le supporter.

Quelques jours plus tard, alors que nous étions à une soirée en compagnie d'amis, je le surpris en train de plaisanter avec ses copains pendant que ceux-ci me déshabillaient littéralement des yeux. Je n'osais imaginer de quoi il se vantait. Je n'oublierai jamais cette soirée. Bien que je n'aie jamais su ce qu'il avait véritablement dit, je crois que toute ma vie je subirai ce sentiment d'angoisse ou, terrorisée dans mon lit, j'entendrai leurs voix marteler la description de mes prouesses, implacablement sublimées par ma paranoïa galopante : « Elle taille des pipes et elle aime ça, tu sais. Elle suce comme une damnée, je te jure. Je l'ai forcée à avaler, et elle a adoré. Elle a le feu au cul, cette salope, mais elle est trop coincée pour l'admettre, alors elle aime bien qu'on la domine. Ça l'excite. »

Dès cette soirée, plus rien ne fut comme avant. Je réalisais tout à coup que j'étais tombée sur un sale type, qui avait usé de sa physionomie pour grand magazine comme d'un sésame pour venir à bout de ma résistance. Et puis, je l'avoue, il y avait cette autre fille sur laquelle il louchait constamment depuis plusieurs semaines. C'était le moment d'avoir de bons réflexes. Un jour, je lui

annonçai que je le quittais définitivement. La lente descente aux enfers qu'il me promettait était un supplice dont je pouvais me passer.

Peu après, je quittai Chicoutimi pour poursuivre mes études à Montréal. J'avais alors dix-neuf ans. Mes parents m'avaient sous-loué un petit studio d'un autre étudiant et je venais de m'y installer en attendant que les cours commencent. L'appartement était petit, très petit, et n'avait qu'un placard ; par contre, une trappe dans le plafond du vestibule permettait d'accéder à un entresol haut d'une cinquantaine de centimètres qui faisait office de débarras. Avant d'y entreposer mes valises vides, je montai sur un escabeau pour vérifier l'état des lieux. Équipée d'une lampe de poche, je constatai que le lieu était propre, mais surtout qu'on y avait oublié un carton contenant une pile de documents. Je redescendis de l'escabeau et posai la boîte sur mon lit. Après avoir rangé mes valises et refermé la trappe, je décidai d'examiner ce qu'il y avait à l'intérieur.

Le carton contenait une pile de magazines et quelques livres ; j'en étais quelques-uns sur mon lit. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'y attendais. Je le souhaitais presque. Cinq semaines depuis ma dernière rupture, deux jours avant le stress de la rentrée, j'avais les nerfs à vif et je m'étais prise à transpirer dès que j'avais découvert cette boîte.

La couverture de la première revue sur laquelle je posai les yeux représentait le visage d'une blonde aguichante en train de sucer un gros godemiché blanc. Les yeux hagards, choquée mais excitée aussi, je parcourus fébrilement les magazines. J'en avais entendu parler, bien sûr, mais je n'en avais encore jamais vu. Moi qui ne connaissais presque rien aux *choses du sexe*, j'eus droit à un cours en accéléré ! Masturbations, cunnilingus, fellations, éjaculations, échangisme, sodomie, triolisme, doubles pénétrations, fétichisme de tous poils, sadomasochisme, orgies et gang bangs, bi ou homosexualité, la totale, quoi ! J'ouvris un magazine et, toute choquée que j'étais, je ne parvenais pas à détacher mes yeux des photos où deux filles de mon âge s'embrassaient à pleine bouche, se caressaient et faisaient l'amour. L'idée de caresser une autre fille m'était tellement étrangère que je ne pouvais comprendre ce qui les poussait à faire cela. Pourtant, elles paraissaient vraiment y prendre du plaisir. Leurs étreintes passionnées les entraînaient dans les positions les plus provocantes et je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qu'elles devaient ressentir dans les bras l'une de l'autre.

Un frisson de répulsion parcourut mon échine. Je me disais qu'il fallait vraiment être tarée pour vouloir sucer une autre fille. Comment réagirais-je si une femme essayait de m'embrasser ? Si elle posait sa main sur ma cuisse ? Je repoussai immédiatement l'idée d'une vulve brune s'approchant de mon visage, les lèvres roses ruisselantes de désir et réclamant mes attentions.

J'avais besoin d'une bonne douche froide.

En me levant pour me rendre à la salle de bains, j'accrochai le carton qui tomba du lit, éparpillant d'autres magazines sur le sol, mais aussi le boîtier caractéristique d'un DVD. Aussitôt, mes yeux se posèrent sur mon ordinateur portable tout neuf, équipé d'un lecteur DVD, qui trônait sur le bureau. Le disque gisait sur le sol entre les magazines pornographiques. Mon regard oscilla de l'un à l'autre. Puis sachant que c'était inévitable, j'attrapai le boîtier d'un geste et j'allai allumer l'ordi. Après une attente qui me sembla interminable, le générique s'activa enfin.

Par ce chaud après-midi du début de septembre, j'avais laissé les stores baissés ; il régnait dans la pièce une pénombre et une moiteur enivrantes. Je portais une petite robe d'été verte qui me collait à la peau. Après avoir verrouillé la porte, je m'assis devant l'écran, et le film commença.

Une femme d'une trentaine d'années, blonde et vêtue uniquement d'une chemise de nuit transparente et d'un string de dentelle blanche, est allongée dans un large fauteuil de cuir noir. Elle se caresse sensuellement, laissant papillonner ses ongles sur les liserés d'étoffe transparente ; les pointes de ses seins, tendues, transparaissent sous la soie blanche. Elle écarte l'élastique de son string pour faire glisser un doigt le long de sa fente quand, tout à coup, une autre femme entre. Elle est brune et porte un tailleur noir. Un bref dialogue sans intérêt nous fait comprendre que la brune a apporté les godemichés dont elles avaient parlé. Elles commencent alors à se déshabiller mutuellement, en se caressant et en s'embrassant.

Puis, un type entre. Le patron, visiblement. Échanges aussi insipides qu'inutiles ; il menace de tout raconter et de les renvoyer si elles ne se prêtent pas à son petit jeu. Il descend la fermeture éclair de son pantalon, sort une énorme queue et la présente aux deux jeunes femmes agenouillées devant lui, qui l'avalent goulûment à tour de rôle. Le jeu se corse. Il prend un gros gode à deux bouts, fait s'asseoir la blonde sur les genoux de la brune et leur enfourne à chacune une extrémité dans la chatte. Il les encourage dans leur pénétration en se masturbant, puis il allonge la blonde et s'enfonce en elle sans ménagement, tandis que la brune se caresse en gémissant à quelques centimètres d'eux. Après un moment, il se retire d'elle, l'attrape par les cheveux, la fait s'agenouiller derrière la brune, maintenant aussi à quatre pattes, et tout en s'enfonçant dans son cul, il lui plaque le visage contre le cul de la brune en lui ordonnant de la préparer pour la sodomie. La blonde écarte les fesses de la brune à deux mains et, du mieux qu'elle le peut, s'applique à assouplir l'anus de sa copine avec sa langue tandis que les coups de bélier dans le sien redoublent d'ardeur.

Après un long moment, l'homme se décide à enculer la brune. Elle

s'allonge sur le dos, puis relève ses genoux vers ses épaules. L'homme lui soulève alors les fesses ; elle se retrouve le cul en l'air, le menton contre la poitrine. Il l'enjambe et plante sa queue dans l'anus luisant de salive. Il la pilonne ainsi pendant plusieurs minutes. La blonde est à genoux derrière eux, le nez collé à la pénétration. Puis, d'un coup, l'homme se retire et de longues giclées de sperme arrosent soudain l'anus dilaté et se répandent entre les cuisses de la fille. La blonde attend la fin de l'abondante éjaculation puis, avec un petit sourire crispé et après un regard hésitant vers la caméra, elle se décide à embrasser à pleine bouche l'entrecuisse ravagé de sa copine. Et ainsi de suite, comme ça, pendant cinquante-cinq minutes.

Cette première fois, je ne vis pas le film en entier ; j'avais joui bien avant la finale, une main me triturant le clitoris tandis que deux doigts de l'autre main s'enfonçaient dans ma chatte. Quand je repris mes esprits, le film était passé à une autre scène, ma petite culotte gisait sur le sol et le jus sur mes doigts commençait à sécher.

Je marchai jusqu'à la salle de bains comme une somnambule. Je retirai ma robe et mon soutien-gorge, et me glissai sous la douche. L'eau fraîche me permit de recouvrer rapidement ma lucidité mais, dès que mon cerveau commença à fonctionner de nouveau, ce fut pour me rappeler les ébats saphiques de ces filles sur papier glacé. Sans plus chercher à chasser ces visions, j'enduisis mon majeur de salive et le frottai délicieusement entre mes grandes lèvres. Peut-être que si je n'avais pas à lui faire ça... Peut-être que si elle souhaitait seulement me le faire... Ça ne pouvait pas être si différent d'avec un homme, après tout, sinon sans doute plus tendre, plus attentionné, une fille devait mieux comprendre ce qu'une autre fille désirait. Être patiente, prendre son temps. Un peu malgré moi, je passai brièvement en revue le cercle de mes amies. Laquelle pourrais-je sérieusement imaginer allongée entre mes cuisses ? Aucune ne semblait convenir. En fait, c'était la grande rousse du magazine qui me faisait craquer. Elle avait un corps superbe, léger et harmonieux ; elle avait tout ce que je désirais : la stature, la silhouette, la classe. Elle était si belle !

Je fermai les yeux un instant et tentai d'imaginer son corps nu contre le mien. J'avais envie de la caresser, de l'embrasser. Je voulais qu'elle me baise. Si elle aimait les chattes, la mienne lui était offerte. Accroupie sous la douche, je recommençai à me masturber. Je me branlai ainsi pendant presque une heure sous l'eau froide en murmurant que j'avais envie d'elle, avant d'étouffer un petit cri de bonheur et de tomber à genoux, littéralement ravagée par un nouvel orgasme.

Je passai le reste de la soirée à me masturber sur mon lit en feuilletant les magazines. Pour la première fois, je suçai mes doigts sortant de ma chatte pour goûter à mon propre jus. Je ne me souviens pas du nombre d'orgasmes

que j'eus ni à quelle heure je m'endormis. Je me rappelle simplement m'être réveillée le lendemain vers dix heures, vautreée au milieu de ma nouvelle collection de magazines, toute poisseuse et le sexe endolori. Je cachai les revues sous mon lit. Je ne voulais pas les remettre au placard, car je pensais bien en avoir encore besoin le soir. Durant toute cette journée, dès que j'avais un moment de libre, je repensais aux photos qui m'avaient le plus stimulée.

Depuis, je me masturbe pratiquement tous les soirs, avec ou sans magazine. Les garçons à l'université sont soit de petits boutonneux, soit des machos incultes incapables eux-mêmes de comprendre ce qu'ils font dans une université. Quant aux filles, j'en connais très peu, et certainement aucune avec qui je pourrais partager mes fantasmes. D'ailleurs, je suis plutôt studieuse et réservée et je n'ai pas le contact humain très facile. Il n'est donc pas étonnant que les plaisirs solitaires me soient apparus tout naturellement comme la solution de facilité par excellence. Une soupape de sécurité, en quelque sorte, pour faire baisser la pression sans m'engager affectivement. Rapidement, d'ailleurs, j'en suis venue à ne plus pouvoir m'en passer.

Cela dit, il est difficile, pour une jeune fille bien élevée comme je crois l'être, d'admettre son état d'addiction à la pornographie. Pourtant – peut-être est-ce dû à mes expériences malheureuses –, je dois reconnaître que la masturbation m'apporte réellement plus de plaisir que de faire l'amour. Au-delà du petit trésor découvert dans l'appartement, j'ai cherché de nouvelles sources d'inspiration, notamment grâce à Internet. Les annuaires gratuits m'ont entraînée vers des milliers de galeries de photos ; j'ai téléchargé des centaines de clips vidéo de qualité variable. Dans des *chat rooms* douteuses, j'ai dialogué sans pudeur avec des inconnus au sexe incertain. J'ai changé dix fois de courriel tant mes boîtes à lettres étaient submergées par le *spam*. J'ai rapidement appris à éviter les pièges grossiers des *pop ups* et des *spywares*. J'ai renforcé ma connaissance des antivirus et des *firewalls*, un savoir-faire dont j'aurais volontiers laissé la gent masculine rester l'unique dépositaire si je n'avais été obligée de me débrouiller toute seule. De lien en lien, j'ai surfé vers les sites les plus *hards*. J'ai été fascinée par les travestis, terrorisée par les scènes de torture dans des donjons de comédie. J'ai parfois souri devant les mascarades grotesques de cuir et de latex des sites fétichistes. J'ai été écœurée, j'ai été choquée. J'ai pris énormément de plaisir aussi. Fortement édulcorées par le filtre infranchissable de la virtualité, les perversions les plus abjectes me parurent soudain à ma portée, même si je reste persuadée que toute forme de passage à l'acte me traumatiserait de façon irréversible. Par exemple, je peux fantasmer sur une situation où je me ferais violer dans des conditions idéalisées et y prendre un plaisir certain, alors que je sais pertinemment que l'horreur d'un viol dans la réalité me détruirait émotionnellement pour le restant de mes jours. Qu'importe, je suis au chaud,

chez moi, et il me suffit d'allumer ou d'éteindre l'ordinateur pour me violer toute seule, quand je le veux.

J'ai vite compris que ce ne sont pas tellement les images elles-mêmes – toujours imparfaites et rarement de bonne qualité – qui m'excitent le plus, mais plutôt les histoires que j'invente en les regardant. Les images ne sont qu'un catalyseur pour que s'expriment des fantasmes beaucoup plus profonds, refoulés trop longtemps par mon éducation chrétienne et ma profonde inaptitude aux contacts sociaux. Quand ces vieux démons font voler en éclats mes maigres défenses, je perds tout contrôle sur mon propre corps. Les associations d'idées les plus obscènes confluent comme de leur propre chef en un délire torrentiel qui me dépouille de mes derniers lambeaux de dignité. D'ailleurs, ma gorge se noue dès que mon cerveau manifeste les premiers signes d'emballement. De la sueur froide ruisselle entre mes reins, mes seins durcissent, ma respiration s'accélère. Je serre les dents lorsque je lutte contre la cruelle sensation de creux, là où mes cuisses moites se rejoignent, et c'est souvent les poings crispés par la honte que je finis par baisser ma culotte pour me satisfaire en cachette.

Chaque nouvelle image est susceptible d'enclencher le processus, ou de ne pas le faire. Je parcours parfois des pages et des pages d'orgies sans un battement de cil ; d'autres fois, une seule image me fait fantasmer toute la semaine. Les chimères qui hantent mes nuits peuvent prendre des formes très différentes ; certains thèmes réapparaissent fréquemment, alors que d'autres m'obsèdent pendant plusieurs jours, puis cessent totalement de me torturer. Il ne m'en faut pas beaucoup pour partir d'une idée de base et y broder des complications érotiques à l'infini.

Souvent, le soir venu, après une bonne douche, je m'allonge nue sur mon lit et je sors un de mes magazines, que je feuillette en me caressant délicatement. Puis, quand je suis bien excitée, je m'allonge sur le dos et je ferme les yeux. Mes mains courent alors d'elles-mêmes sur mon corps brûlant, tandis que de fil en aiguille les métaphores les plus crues affluent en mon esprit tourmenté pour tramer ces synopsis qui me rendent folle de désir.

Un des scénarios qui m'a procuré le plus de plaisir ces derniers temps est celui que j'appelle *La soirée où je ne connais personne*. En voici les grandes lignes. J'ai accepté une invitation à une soirée de la part d'une femme que je viens de rencontrer et que je ne connais que très peu. Elle est brune, dans la quarantaine, très élégante. Elle ne porte généralement pas de prénom mais, pour l'occasion, appelons-la Geneviève. L'histoire se déroule dans une grande maison bourgeoise. Laissez-moi vous en révéler ici une des multiples variantes.

Geneviève m'ouvre la porte en souriant. Dès que j'aperçois sa longue robe

du soir noire qui moule superbement sa silhouette, je réalise que je ne suis pas assez habillée pour cette soirée. Ma petite robe courte, que je trouvais pourtant jolie jusqu'à la seconde précédente, me semble soudain risible. Si Geneviève est embarrassée, elle n'en laisse toutefois rien paraître. Elle m'invite à entrer et me débarrasse de ma veste. La plupart des invités sont déjà là ; une quinzaine de personnes à première vue, dont manifestement quelques couples. Geneviève me les présente à tour de rôle, mais je ne retiens aucun prénom tant je suis intimidée ; peut-être est-ce simplement parce que je ne connais personne ou que tous semblent plus âgés que moi. Geneviève constate sans doute mon malaise, puisqu'elle tente de me rassurer en me disant qu'une belle jeune fille comme moi ne devrait avoir aucun mal à faire des rencontres ce soir.

Effectivement, alors que je fais mine d'être occupée à contempler les amuse-gueule du buffet, un homme d'une trentaine d'années m'aborde en souriant. Il se prénomme Michel ; assez grand, costaud et plutôt mignon, il me parle de choses et d'autres, mais surtout de son emploi dans une boîte de relations publiques. De peur de dire des idioties, je l'écoute, non sans surprendre son regard plongé dans mon décolleté. J'acquiesce, je souris, je hoche la tête. Je ne sais trop que dire. Heureusement, Geneviève arrive à ma rescousse et m'entraîne par le bras pour me présenter un couple d'amis qui vient d'arriver.

Jean-Denis a une quarantaine d'années et est médecin. C'est un homme svelte, à la chevelure poivre et sel soigneusement tirée vers l'arrière. Il porte un costume de confection, sans cravate. Lorsqu'il me serre la main, j'ai l'impression qu'il pénètre mon âme de son regard d'acier et, face à mon trouble manifeste, son sourire découvre une rangée de dents éclatantes et pointues, parfaitement alignées. Carole est beaucoup plus jeune, peut-être vingt-cinq ans. Elle est assez petite, blonde, d'allure sportive, souriante et dynamique. Ses cheveux sont taillés court sur la nuque et retombent en mèches indisciplinées sur son front, mais il semble évident que cette apparente négligence est le fruit de plusieurs minutes d'attention d'un talentueux coiffeur. Son bronzage récent met en valeur ses magnifiques yeux verts où brille un éclair de malice et d'intelligence. Elle est journaliste pour un magazine populaire. Et moi ? Moi, je suis étudiante à l'Université de Montréal. Je me sens insignifiante. J'ai l'impression que la soirée va être épouvantable.

Je remarque une porte-fenêtre entrouverte qui semble donner sur une terrasse ; sous prétexte d'aller prendre un peu d'air frais, je m'éclipse et me dirige vers l'extérieur. Au milieu du salon, quelques couples ont commencé à danser.

Je n'ai décidément rien à faire ici.

Sur la terrasse, je me sens enfin plus à l'aise. Sitôt passée le seuil, je

pénètre dans un monde de silence peuplé exclusivement du clapotis de la piscine et du bruit des criquets. Je décide de faire quelques pas dans la cour, le temps de voir si je reste ou si je commence à chercher une fausse excuse pour rentrer chez moi. Comme souvent dans ces cas-là, pour mieux profiter du calme de la nuit, je m'efforce de marcher le plus silencieusement possible et de contrôler ma respiration. Puis, soudain, j'entends des pas et des rires étouffés s'approcher rapidement. Instinctivement, je me cache dans l'ombre d'un buisson. Je n'ai pas envie de bavarder.

Un couple, relativement jeune eu égard aux autres invités de la soirée, dévale le talus en courant. Arrivés en bas, le garçon et la fille se jettent dans les bras l'un de l'autre et se laissent rouler sur l'herbe. Lui se retrouve sur le dessus et embrasse son amie en lui maintenant les mains au sol. Elle rit aux éclats. Elle se tortille sous lui de façon qu'il ne l'écrase pas, mais remonte ses genoux pour qu'il ne s'échappe pas non plus d'entre ses jambes. Sa jupe s'est relevée jusqu'aux hanches. Il me semble qu'elle ne porte pas de culotte, mais je n'en suis pas certaine. Elle serre l'homme contre elle en lui caressant tendrement les cheveux et en ondulant du bassin pour se frotter contre la bosse de son pantalon. Ils n'ont pas envie de discuter non plus. Ils vont baiser là, dans le jardin, sous mes yeux, j'en suis sûre.

Je trouve cela très excitant, mais je sais que je ne dois pas rester là. Il faut que je retransverse la cour et que j'aille trouver Geneviève pour lui dire que je dois rentrer tout de suite. Encore sous le choc, je chancelle en reculant d'un pas et me heurte à quelque chose. Ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un : Michel !

« Ça te plaît, petite voyeuse ? »

La terreur s'empare de moi. Je me retourne d'un bond et détail vers la maison. Mais il est plus rapide et m'attrape par le bras.

« Attends ! me dit-il. Ça ne te dirait pas de t'amuser comme eux ? Ne me dis pas que tu n'aimes pas ça.

— Je... »

Je n'ai pas le temps de répondre qu'il m'a déjà enlacée et que sa bouche bâillonne la mienne. De ses bras musclés, il me tient juste assez fort pour que je ne puisse pas m'enfuir, mais sans me faire mal. Je ne peux pas crier sans attirer l'attention du couple et me mettre aussitôt dans l'embarras. Ces quelques instants d'hésitation suffisent pour que ses mains se mettent à me caresser le dos en me serrant plus fort contre lui et que ses lèvres absorbent les miennes dans un baiser brûlant. Je réalise qu'il n'y a plus d'issue. Mes jambes flageolent. Je chavire. Après tout, pourquoi pas ? Pourquoi pas lui ? Pourquoi pas maintenant ? J'aimerais trouver une bonne raison, mais je n'en entrevois aucune. Je ferme les yeux. Malgré moi, je pose mes mains sur ses larges épaules et je desserre lentement ma mâchoire. Les lèvres lâches, je lui offre

ma langue en réponse à son baiser. Je rencontre la sienne qui prend immédiatement possession de ma bouche.

Il me plaque contre le mur. Une main s'empare de ma poitrine, l'autre me malaxe fermement les fesses. Il m'embrasse dans le cou. Je frissonne. Son eau de toilette me grise. D'une main, il retrousse ma robe. Un triangle de coton blanc apparaît au clair de lune. Un peu trop précipitamment, il tire sur ma culotte pour me la retirer. Tout ça va beaucoup trop vite. Pour qui me prend-il, celui-là ? Le temps que je réagisse, il est déjà accroupi devant moi pour baisser ma culotte sur mes chevilles. Oui, tout va beaucoup trop vite. Aussi, dès qu'il me libère une jambe, je le repousse fermement du talon et je décampe comme une voleuse vers les lueurs de la maison, pendant qu'il roule à la renverse sur l'herbe. Je l'entends rigoler derrière moi, mais il ne me poursuit pas.

J'entre précipitamment dans le salon, encore toute décoiffée. Du regard, je cherche Geneviève. Je ne la vois pas. Quelqu'un a manifestement baissé l'intensité lumineuse, car il règne une pénombre ambrée dans la pièce. Agacée mais fiévreuse aussi, je cherche à reprendre mon souffle et découvre des invités fort occupés.

Sur le canapé, d'abord, un couple est en train de s'embrasser goulûment et l'homme pétrit sans ménagement la poitrine de la femme. Celle-ci se laisse faire, tout en promenant ses longs doigts sur la braguette de son partenaire. Dans un coin de la pièce, une rousse aux jambes interminables est adossée contre un meuble, deux hommes en costume à ses pieds. Leurs quatre mains disparaissent sous la robe trop courte : la femme gémit silencieusement sous leurs invisibles caresses, les yeux mi-clos et la tête renversée. Dans un autre coin, j'entends plus que je ne vois un couple dévêtu qui s'agite sur un canapé ; l'homme a plongé sa main dans le décolleté de la fille et en a extrait un sein finement galbé qu'elle exhibe impudiquement aux regards des autres. Elle se laisse peloter avec complaisance, écartant perceptiblement les cuisses. Sur la piste, deux autres jeunes femmes dansent un slow en s'embrassant à bouche que veux-tu sans se soucier de l'homme d'une cinquantaine d'années qui les observe intensément. Je suis estomaquée. Geneviève apparaît.

« Ah, te voilà enfin ! me dit-elle en me prenant par le bras. Viens, je veux te présenter quelqu'un. »

Je voudrais protester, mais son ton n'autorise aucune réplique. Qui plus est, jetant un bref coup d'œil vers mes chaussures, elle me fait remarquer que ma petite culotte est toujours accrochée à ma cheville. Rougissant comme une idiote, je me baisse pour la retirer et je la suis docilement, la culotte à la main, vers une petite pièce attenante au salon.

Une jeune fille blonde en tailleur noir nous attend nerveusement au milieu de la pièce. Elle est plutôt mignonne, la peau très pâle, de grands yeux bleus, un peu timide. Geneviève fait rapidement les présentations. La jeune fille

s'appelle Danielle ; elle est directrice des ventes depuis six mois dans une entreprise qui appartient à un ami de Geneviève, qui ajoute non sans un sourire ambigu qu'elle est extrêmement *disciplinée*. Ce dernier mot, sur lequel elle a curieusement insisté, me laisse perplexe et Geneviève ne manque pas de s'en apercevoir. Pour couper court à tout malentendu, mon amie se tourne vers Danielle et lui dit à voix basse :

« Ma petite Danielle, montre-lui tes seins. »

J'écarquille les yeux comme des soucoupes pendant que Geneviève se retient de sourire. Danielle est visiblement embarrassée. Cependant, en baissant les yeux vers le sol, elle entreprend de dégrafer un à un les boutons de son chemisier, avant d'en écarter lentement les pans et de dévoiler une poitrine lourde mais ferme, nettement plus avantageuse que la mienne. Elle ne porte pas de soutien-gorge, mais ses seins pointent fièrement vers moi comme exonérés des méfaits de la gravité. Lorsqu'un courant d'air frais traverse soudainement la pièce, ses aréoles se hérissent d'une couronne de minuscules picots et ses tétons se rétractent en deux petits bourgeons froissés.

Je réalise avec effroi que je suis incapable de décoller mon regard de cette poitrine magnifique ; Geneviève en est d'ailleurs parfaitement consciente. Je serre ma petite culotte dans mon poing crispé en essayant, sans succès, de déglutir silencieusement. Geneviève nous prend alors toutes les deux par la main et nous entraîne vers une porte au fond de la pièce qui nous mène à une chambre sans fenêtre.

Si le spectacle de l'orgie naissante m'avait déjà abasourdi, celui qui se présente sous mes yeux à présent me pétrifie littéralement. La pièce est meublée d'un très grand lit et, dans un coin, se trouvent une table basse et trois fauteuils. Deux hommes nus sont allongés sur le lit. Le plus jeune, blond et imberbe, est sur le dos, les jambes écartées, les bras tendus vers l'arrière pour s'agripper aux montants du lit, tandis qu'un autre, plus musclé, brun, est à plat ventre, la tête entre les cuisses du blondinet. La queue du jeune homme disparaît presque entièrement dans sa bouche alors qu'il lui prodigue une fellation passionnée sans se soucier le moindre moment de notre présence.

Cependant que mes yeux s'habituent à la pénombre, je remarque Carole, la belle journaliste, dans un autre coin de la pièce, à genoux sur un épais tapis. Elle est entièrement nue, à l'exception du foulard de soie noire qui lui bande les yeux. Sa peau est cuivrée, son corps fin et musclé ; ses petits seins bombés surplombent un ventre plat parfait. Son sexe est fraîchement épilé. Trois hommes nus gravitent autour d'elle tandis qu'elle cherche à tâtons leurs verges tendues pour les sucer à tour de rôle. Sans discernement, elle laisse les trois bites anonymes s'enfoncer alternativement dans sa petite bouche en cœur, se délectant des glands turgescents qui distendent ses lèvres. Avec énergie, elle les branle sur toute la longueur en tétant fiévreusement, transie par l'excitation, les nœuds prêts à exploser à tout moment.

Jean-Denis, son amant médecin, est avachi dans un des fauteuils. Il a extrait de son pantalon une queue épaisse et se masturbe à pleine main en regardant son amante tailler des pipes à l'aveuglette. Danielle, dépoitraillée, et moi, déculottée, débarquons dans cette partouze comme deux jeunes agnelles écervelées au milieu d'une meute de loups en rut ! Geneviève, qui est restée en retrait, s'est adossée au chambranle de la porte et nous prive de toute retraite.

« Regardez-moi ce pauvre Jean-Denis, nous dit-elle d'une voix mielleuse. Contraint à se branler tout seul pendant que sa salope de compagne taille des pipes à des inconnus. Danielle, ma chérie, ne reste pas plantée là comme une idiote ! Va vite le sucer. »

Sans broncher, Danielle se débarrasse complètement de son chemisier qu'elle laisse tomber sur le parquet en s'agenouillant entre les jambes de Jean-Denis. Elle lui décoche un vague sourire que Jean-Denis ignore totalement, les yeux toujours rivés sur Carole, puis elle enfourne le gland dans sa bouche.

Sur le lit, l'homme brun a relevé les fesses de son compagnon et lui lèche maintenant la raie à grands coups de langue. Chaque fois que l'appendice s'attarde sur la rondelle plissée du petit blond, celui-ci gémit un peu plus en se contorsionnant sur le couvre-lit. Il écarte ses fesses à deux mains pour faciliter l'intrusion de la langue dans son fondement. Un genou à terre, Danielle s'active vaillamment sur la queue de Jean-Denis. Un mince filet de salive s'échappe de la commissure de ses lèvres. Geneviève pose une main ferme sur mon épaule et me demande, d'un air agacé :

« Et toi alors, qu'est-ce que tu attends pour la rejoindre ? »

Ne trouvant rien d'intelligent à répondre, je m'approche docilement de Jean-Denis, qui ne semble même pas me remarquer. Je m'agenouille à côté de Danielle ; elle retire alors la grosse queue de sa bouche pour me la tendre. Je me retourne un bref instant vers Geneviève, le regard hésitant, mais, d'un signe de la tête, elle m'intime l'ordre de continuer. M'appuyant alors sur la cuisse de Jean-Denis, j'engloutis sa queue luisante dans ma bouche et me concentre sur la fellation imposée, en glissant néanmoins une main sous ma robe pour me caresser la chatte.

J' imagine qu'il est inutile de préciser que, lorsque j'atteins ce point de mon récit, mon sexe est déjà bien trempé et que mes phalanges disparaissent presque entièrement sous ma toison humide. Allongée sur mon lit, je me contracte comme une forcenée tandis que le bourgeon de mon clitoris roule sous mes doigts endiablés. En imaginant la queue de Jean-Denis couissant sur ma langue, j'enfonce lentement mon majeur entre les lèvres suintantes de ma chatte. Mais les démons de mon appétit onirique se contentent rarement de si peu.

Geneviève, qui n'a pas bougé, contemple la soumission de ses deux plus jeunes invitées avec l'expression satisfaite d'une maîtresse de maison consciente d'avoir orchestré une soirée parfaitement réussie. Danielle et moi suçons toujours à tour de rôle un Jean-Denis qui feint inlassablement l'indifférence. Parfois, nous le suçons toutes les deux en même temps : la langue de l'une sur les bourses, celle de l'autre sur le bout du gland. Parfois, nos deux langues s'effleurent sur la peau tendue de la hampe. Chaque fois, ce contact nous électrise toutes les deux, sans qu'aucune n'ose jamais aller plus loin. J'ai pourtant l'impression qu'elle cherche à m'embrasser, mais je persiste à éviter systématiquement son contact, ce qui ne la met pas en confiance. Elle finit par se résigner.

Je cesse de me caresser pour branler la queue de Jean-Denis dans la bouche de Danielle, tout en suçotant ses bourses gonflées. Soudain, je sens que Geneviève s'est approchée furtivement de moi et qu'elle est accroupie dans mon dos. Je perçois son souffle chaud très près de ma nuque alors que son parfum léger réveille subtilement mon odorat. Elle se plaque contre moi, et la pression de sa poitrine sur mes omoplates m'emplit tout à coup d'un trouble nouveau. Ses mains se posent doucement sur mes cuisses et entament bientôt une lente mais inexorable ascension.

J'ignore si mon refus des avances homosexuelles de Danielle lui a sincèrement échappé ou si elle a simplement décidé de n'y prêter aucune attention. Elle soulève délicatement l'arrière de ma robe, dévoilant mes fesses qu'elle semble contempler un instant, puis me trousse jusqu'aux aisselles sans autre forme avant d'entreprendre de me débarrasser du vêtement. Je suis troublée ; toutefois, si la crainte m'envahit, je suis déjà bien trop excitée pour l'empêcher de me déshabiller. J'abandonne un instant le sexe de Jean-Denis à Danielle pour lever les bras et faciliter la tâche de Geneviève. Lorsqu'elle y parvient, elle extrait délicatement la verge de la bouche de Danielle et m'appuie sur la tête pour m'indiquer que c'est à nouveau mon tour. C'est maintenant Danielle qui s'emploie à masturber Jean-Denis pendant que je le suce.

Geneviève dégrafe mon soutien-gorge et libère mes seins en caressant mes épaules et mes bras. Je surprends le regard de Danielle sur ma poitrine dénudée et je détourne les yeux, un peu honteuse. Vraisemblablement agacée tant par l'audace de Geneviève que par ma passivité, elle commence à branler Jean-Denis avec plus d'énergie. J'ai peur qu'il ne s'oublie et ne jouisse d'un moment à l'autre, surtout qu'il semble passablement excité. Tournant furtivement la tête, je constate qu'un des hommes vient d'éjaculer généreusement dans la bouche de Carole qui a du mal à tout avaler. Tandis qu'elle hoquette, les joues gonflées, sur la verge vibrante, Jean-Denis m'empoigne les cheveux, me colle contre son sexe et commence à me secouer

la tête en me baisant la bouche à grands coups de reins. Je me prépare à tout recevoir dans la gorge, mais il semble tenir bon. Quand il se calme enfin, Geneviève me rassure tendrement en me caressant le ventre. L'homme qui a joui dans la bouche de Carole retourne vers le grand salon, probablement pour reprendre des forces en regardant les autres.

Je continue à sucer, tout en entendant celui que je crois être le type sur le lit en train de gueuler son plaisir. Je bouge la tête légèrement, tout juste assez pour voir que son copain lui a enfoncé un doigt dans le cul. Tout en lui suçant avidement la queue, le brun lui fouille les entrailles, sa main décrivant de lents mouvements circulaires pour dilater l'anus offert. Puis, d'une claquette sèche sur les fesses, il intime à sa proie l'ordre de se mettre à quatre pattes. Il l'enjambe et, d'où je suis, je vois nettement le gland violacé s'appuyer au centre de l'anneau qui se relâche sous la poussée. Le petit blond gémit un peu quand le bourrelet du gland force son sphincter mais, l'instant d'après, je perçois qu'il soupire de satisfaction. La bite continue alors à s'enfoncer inexorablement. Quand l'homme s'est enfin planté jusqu'à la garde dans le cul du jeune, il l'empoigne fermement par les hanches et commence à le défoncer sans douceur. Le jeune homme n'attendait rien de moins : ses cris de plaisir remplissent bientôt la pièce.

Je vois alors un des hommes dont Carole s'occupait la soulever soudain par la taille et la déposer sur le lit à côté des deux types. Il la couche sur le bord du matelas et prend place entre ses jambes. Son gland disparaît immédiatement entre les lèvres lisses. L'autre homme s'approche de notre petit groupe et présente sa queue à Danielle. Geneviève m'encourage à continuer ma fellation en me murmurant des obscénités à l'oreille. Ses doigts explorent mon corps. Elle prend mes seins dans ses mains et fait rouler les mamelons entre ses ongles. Sa bouche me couvre de baisers aguicheurs, sur la nuque, derrière l'oreille, dans le cou. Une de ses mains glisse le long de mon abdomen et atteint ma toison pubienne. Son doigt s'appuie sur mon bourgeon, puis serpente le long de mes grandes lèvres ; elle me découvre trempée et je devine sa satisfaction.

Lentement, elle commence à me branler sans cesser de pincer mes mamelles. Sa main gauche s'active habilement sur mon clitoris, tandis que son autre main délaisse bientôt ma poitrine pour venir caresser mon dos et ma chute de reins. Elle effleure sensuellement les globes de mes fesses, puis glisse ses doigts sur mon périnée, séparant d'un ongle les lèvres humides à l'orée de ma vulve. Après quelques agacements délicieux, elle enfonce par-dérrière son majeur dans mon vagin affamé. Elle me branle ainsi un long moment, titillant mon clitoris par-devant et me pénétrant lentement par en dessous avec son autre main. J'ai de plus en plus de mal à sucer Jean-Denis tellement elle me donne du plaisir.

Danielle non plus n'est pas très concentrée sur la fellation qu'elle pratique sur l'inconnu. Chaque fois que je croise son regard, je m'attriste des ceillades

amères qu'elle me dédie. Je voudrais lui expliquer que je ne souhaite pas aller plus loin avec Geneviève, mais personne ne m'en laisse l'occasion et je n'ose pas me rebiffer. Bientôt, Geneviève m'ordonne au creux de l'oreille de relever les fesses tout en gardant la queue de Jean-Denis bien en bouche. Penchée ainsi en avant, les jambes tendues et les seins pendants, je me sens exposée à toutes les pénétrations.

C'est alors que Geneviève demande au type que Danielle est en train de sucer de venir se placer derrière moi. Lorsqu'il pose ses mains sur ma croupe, je plie légèrement les genoux pour mieux me cambrer. Sa queue se pose à l'entrée de ma chatte et entame sa lente progression. Je sens mes chairs s'entrouvrir pour le laisser me pénétrer. Sa queue me remplit entièrement. Je ne peux plus bouger. Quand il est bien à l'aise, il entame un profond et interminable va-et-vient. Danielle, assise par terre tout à côté de moi, me regarde me laisser baiser devant elle ; son regard auparavant si doux semble à présent consumé d'excitation mêlée de mépris.

À ce point, il n'est pas rare que mes doigts ne me suffisent plus. Dans ce cas, je sors souvent le gros godemiché rose que je garde caché sous mon lit. Je me souviendrai toujours du jour où je l'ai acheté. Un après-midi, n'y tenant plus, j'avais enfin décidé de passer la porte d'un sex-shop de la Sainte-Catherine. Après avoir arpenté la rue trois fois dans les deux sens, je vérifiai que personne ne pouvait me voir et me glissai, le cœur battant la chamade, à l'intérieur du mystérieux magasin. Je fus une fois de plus assaillie par une quantité massive de pornographie mais, cette fois-ci, le trouble était passé. Seule l'excitation subsistait. Après un rapide tour d'horizon, je me dirigeai vers une étagère chargée de godes de toutes sortes avec l'intention de saisir le premier venu et de sortir de là aussi vite que possible.

Déjà, les quelques clients qui scrutaient les rayons s'étaient retournés à mon arrivée, peu habitués à voir une fille seule dans ce genre d'endroit. Une fois devant le rayon, j'hésitai quand même un instant. Le gros blanc serait-il trop gros ? Celui qui vibre serait-il meilleur ? Je n'avais jamais pensé à ça ! Il fallait choisir, et vite. Trop tard ! Le vendeur s'approchait déjà de moi. Comprenant que je n'étais pas une habituée, il se mit à prétendre avoir une conversation normale avec moi, comme s'il me vendait des chaussures, ce qui ne fit qu'accroître mon embarras.

« Vous désirez, mademoiselle ? me demanda-t-il d'un ton extrêmement affable.

— Heu... un truc comme ça. C'est pour offrir à une amie.

— Ah oui, je vois, dit-il en souriant. Et cette amie, elle en veut un plutôt comment ? Gros ? Long ?

— Heu... pas trop... enfin...

— Anal ou vaginal ?

— Va... va... va...

— Celui-ci, proposa-t-il en brandissant sous mon nez un gros phallus de plastique rose, ça vous ira sûrement. De taille raisonnable, il fait à la fois anal et vaginal. Je suis convaincu qu'il conviendra parfaitement à votre amie.

— Il est parfait. Je le prends. Merci.

— Je le savais, ajouta-t-il avec un sourire carnassier. C'est ma taille... »

Je devins rouge pivoine en lorgnant du côté de sa braguette et je m'enfuis littéralement en courant après avoir laissé vingt dollars sur le comptoir sans attendre la monnaie, alors que le vendeur, mort de rire, s'excusait encore de ne pas avoir de papier cadeau.

Je retournai à mon studio sans m'arrêter de courir, mon nouveau jouet soigneusement dissimulé sous mon manteau, et je me jetai immédiatement sur mon lit pour me masturber avec le gode en m'imaginant ce qui aurait pu se passer dans le magasin. Je commençai par le sucer longuement en regardant des photos de fellations, puis je baissai mon jean et m'empalai sans vergogne sur l'ersatz en gémissant. Je devais manquer d'entraînement, car la pénétration fut plus douloureuse que prévu. Cependant, après quelques mouvements, mon sexe retrouva sa souplesse et je pus me donner du plaisir en redessinant mentalement les visages du vendeur et de ses clients.

Chaque fois que je repense à ce qui aurait pu m'arriver ce jour-là, je suis capable de repartir dans toute une série de fantasmes abracadabrants ; mais, pour aujourd'hui, je ne voudrais pas me laisser entraîner trop loin du présent récit par une digression inopportune...

L'homme continue à me limer sévèrement en levrette tandis que mes cris étouffés par le bâillon de chair de la queue de Jean-Denis font écho à ceux du jeune homme blond. Geneviève prend un peu de recul pour me contempler entièrement dans l'action, puis ordonne à Danielle de venir près d'elle et de se débarrasser du reste de ses vêtements. Quand celle-ci est totalement nue, elle la considère un instant de la tête aux pieds d'un air admiratif, puis la prend par la taille et l'attire contre elle. Danielle ferme les yeux et entrouvre la bouche, dévoilant sans pudeur la pointe de sa langue. Geneviève y pose ses lèvres brûlantes. Elle effleure du bout des doigts les flancs de la petite blonde jusqu'à la base des seins, se délectant visiblement d'avance du jeune corps offert. Sa langue prend possession de la bouche de sa conquête ; leurs salives se mêlent en un baiser lascif, tandis qu'une main de Geneviève glisse vers le cul de Danielle qui en frémit. Quand Geneviève commence à lui pétrir fermement les

fesses, Danielle cache son visage dans le cou de son amante, lui embrassant tendrement l'épaule. Lentement, elle fait glisser sous ses lèvres les bretelles de la robe qui finit par tomber d'un coup, dévoilant notre hôtesse dans son plus simple appareil. Geneviève ne portant aucun sous-vêtement, les deux femmes se retrouvent donc entièrement nues face à face, chacune dévorant l'autre du regard.

Alors que je continue à gémir de plaisir sous les coups de boutoir, Danielle se retourne un instant pour me décocher une œillade moqueuse. Prenant délicatement les seins de Geneviève dans ses mains, elle se penche pour y déposer un doux baiser en me regardant du coin de l'œil. Sans me quitter des yeux, elle prend entre ses lèvres un des tétons bruns et commence à le sucer à pleine bouche avec un plaisir non feint. Je crois qu'elle essaie de me montrer ce que je suis en train de rater en raison de mes réticences. Geneviève lui caresse doucement les cheveux en gémissant. Danielle se place de côté et ouvre grand la bouche pour bien me montrer comment sa langue s'active sur les bourgeons de Geneviève, puis elle se laisse tomber à genoux pour caresser le ventre et les fesses de sa maîtresse en la couvrant de baisers passionnés.

Geneviève a remarqué le manège de Danielle, aussi ordonne-t-elle à mon pourfendeur de retourner s'occuper de Carole, me libérant ainsi de sa queue. J'attends que Geneviève me demande de venir près d'elle pour extraire à regret la queue de Jean-Denis de ma bouche. Ma chatte, brutalement privée du membre vibrant qui l'emplissait jusqu'au fond, me fait soudain l'effet d'être aussi vide qu'un trou noir béant sur le point d'aspirer l'Univers tout entier. Je suis tellement secouée que j'ai un peu de mal à marcher, mais je réussis à me tenir devant elle avec un semblant de dignité. Elle est maintenant adossée contre le mur et a passé une cuisse par-dessus l'épaule de Danielle, dont le visage disparaît maintenant dans la touffe de poils soyeux qui orne le bas-ventre de notre hôtesse. Je ne peux pas discerner exactement la nature des attouchements, mais les bruits de succion qui montent à mes oreilles et le rictus qui déforme le visage de Geneviève me permettent d'imaginer que Danielle est loin de rester inactive.

Pressant la tête de la jeune femme contre son pubis en gémissant, Geneviève m'explique que Danielle est une élève vraiment douée et très prometteuse – alors qu'elle était plutôt timide au début – et que, pour la remercier des efforts auxquels elle consent, elle souhaiterait l'autoriser à faire l'amour avec moi, car elle sait que je lui plais. Sans attendre quelque réponse de ma part, elle me murmure à l'oreille de m'agenouiller à côté d'elle et de l'embrasser.

Je deviens soudain livide. La gorge nouée, les bras ballants, je reste plantée nue devant elles un interminable moment, à la recherche d'une échappatoire. Je regrette d'avoir succombé si facilement aux caresses de Geneviève. Dans mon esprit, une tempête de sentiments et d'émotions contradictoires me fait pratiquement fondre en larmes. Puis, entre deux mèches de cheveux dorés, je

commets l'erreur de croiser le regard en coin que Danielle tend vers moi sans interrompre sa besogne. Troublée, j'y distingue non seulement l'angoisse de l'expectative, mais également une immense tristesse teintée d'espoir éperdu.

Je constate alors avec effroi que mon cœur s'est empli à mon insu d'une incommensurable affection pour cette jeune fille et que je ne suis plus capable de reculer. Lentement, sans réussir à fuir son regard, je pose un genou par terre, puis deux. Geneviève écarte sa cuisse pour libérer Danielle et celle-ci se tourne vers moi, les yeux remplis d'excitation et le bas de son visage ruisselant de la jouissance de notre belle hôtesse. Elle remarque mon mouvement de recul, mais ne se penche pas moins vers moi, posant ses mains sur mon corps. Je ferme les paupières et laisse mes lèvres flotter vers les siennes. Au contact de sa bouche, je découvre la saveur fauve de Geneviève et je frissonne, mais Danielle pose ses mains sur mes joues et m'embrasse à pleine bouche. Je réponds à son baiser en la prenant amoureusement dans mes bras. Aussitôt, elle se colle contre moi en me poussant et nos deux corps enlacés roulent sur le sol. Je la laisse me plaquer sur le dos et je la sens se laisser glisser sur mon corps jusqu'entre mes cuisses. Puis, je relâche tous les muscles de mon corps et la laisse me dévorer.

Geneviève, qui nous regardait nous ébattre en se caressant, prend Jean-Denis par la main et le mène vers le lit. Carole est encore sur le dos, les yeux bandés ; l'homme qui la pénètre la tient fermement par les chevilles, alors que l'autre s'est accroupi au-dessus de son visage. Carole tend éperdument la langue vers le haut pour lui lécher l'anus pendant qu'il se masturbe au-dessus de sa poitrine. Ses petits seins semblent hypnotiser le type, qui se branle comme un damné en frottant sa rondelle sur les lèvres béantes de la journaliste. Geneviève s'allonge à côté du trio et attire Jean-Denis vers elle en écartant les cuisses pour lui présenter sa chatte. Ce dernier, sans quitter une seconde sa compagne des yeux, agrippe les fesses de Geneviève et la tire d'un coup sec vers lui pour s'enfoncer en elle avec force. Elle laisse d'abord échapper un cri de surprise, mais Jean-Denis se met immédiatement à aller et à venir en elle avec une telle vigueur qu'elle ne peut plus que le subir sans broncher, sérinant quelques onomatopées incompréhensibles. Tandis que Carole écarte les fesses pour sonder plus profondément l'anus de l'homme de toute la longueur de sa langue, Jean-Denis s'enfonce dans Geneviève à grands coups de queue jusqu'à ce que le visage de celle-ci se retrouve au niveau de la queue du jeune blond qui se fait enculer. À chaque coup de piston, la jeune verge tendue se balance jusqu'à effleurer les lèvres de Geneviève, qui essaie désespérément de la happer.

Danielle et moi roulons comme deux folles sur l'épais tapis recouvrant le sol. Elle s'applique à couvrir de baisers chaque centimètre de ma peau. À chaque instant, sa langue s'affole sous mes bras, sur ma poitrine ou le long de mon ventre. Elle se penche au-dessus de moi et effleure mon visage de la pointe de ses seins. En fermant les yeux, je suce un téton qui durcit

instantanément sous ma langue. Danielle me caresse sensuellement le creux de l'aîne. Aussitôt, j'écarte les cuisses pour elle. Elle se retourne, posant ses genoux à côté de ma tête, moi allongée sur le dos, elle à quatre pattes. Sa langue appuie sur mes abdominaux en glissant jusqu'à mon pubis. Elle se retourne encore un peu pour mieux glisser sa tête entre mes cuisses, puis elle lève un genou et enjambe prestement ma tête. Son cul se retrouve alors suspendu à peine à quinze centimètres de mon visage ; j'ai un point de vue imprenable sur toute son intimité, depuis l'œillet froncé au creux des fesses blanchâtres jusqu'aux lèvres lisses de sa vulve rose vif.

Avec la peau de mes joues, j'éprouve la douceur du fin duvet blond de l'intérieur de ses cuisses. Je pose mes mains sur ses hanches et écarte un peu plus mes cuisses. Je sens son souffle ardent sur ma toison. Puis, sa langue se pose sur mon sexe et je chavire. M'écarquillant la vulve de ses deux mains, elle lèche ma fente de haut en bas en fouillant l'orée de mon trou de petits mouvements rapides. Parfois, elle pince mon clitoris entre ses lèvres et le suçote en le dardant de coups de langue, ce qui me rend hystérique. Je m'agrippe à ses fesses en me contorsionnant sous ses caresses. Imperceptiblement, elle écarte les genoux pour se laisser glisser vers le bas et son bassin se rapproche lentement de mon visage. Quand les lèvres de son sexe atteignent celles de ma bouche, je les découvre brûlantes et moites de désir. J'embrasse avec passion cette magnifique vulve et je l'attire plus fort vers moi pour l'écraser contre ma langue. Quand le bout de ma langue éloigne les muqueuses de sa chatte, la liqueur de Danielle filtre lentement jusque dans ma gorge et je me délecte des effluves salés qui en émanent. Je tends ma langue aussi loin que possible vers l'avant pour mordiller son clitoris, puis je lui lèche toute la fente avec délice jusqu'à l'ouverture où je m'enfonce profondément, m'enivrant sans honte du sirop âcre que ma tendre amante secrète pour mon plus grand plaisir.

Deux hommes sont en train de nous regarder en se masturbant. Je ne les ai pas entendus entrer. L'un d'eux est celui qui était parti au salon tout à l'heure. Il est revenu avec un ami dont je ne peux pas voir le visage sans interrompre notre soixante-neuf passionné. Danielle et moi sommes toutes les deux à deux doigts de jouir ; je me moque bien de qui peut s'exciter en nous regardant, mais, soudain, je réalise que les deux types ne vont pas en rester là.

Déjà, l'un d'eux se place à genoux entre mes jambes et interpose sa queue entre la langue de Danielle et ma chatte. Puis, rapidement, l'autre vient s'installer à califourchon au-dessus de ma tête et appose son gland à l'entrée du vagin que j'ai si bien préparé. Les deux verges s'enfoncent simultanément en nous sans qu'aucune de nous deux n'ait cessé de lécher l'autre. Je maintiens les fesses de Danielle pour que l'homme puisse la pénétrer avec plus de fermeté. Dans le même temps, une énorme bite noueuse s'enfonce en moi, forçant son chemin millimètre par millimètre, alors que la langue de Danielle s'active comme jamais sur mon clitoris.

Quand l'homme finit par rentrer entièrement dans mon vagin, il commence à me siphonner avec vigueur. J'accueille chaque coup avec un rôle de plaisir en léchant la paire de couilles qui pend au-dessus de mes yeux chaque fois qu'elle vient frapper contre la chatte trempée de Danielle. Ma tête cogne dans tous les sens et, sur le lit, j'aperçois l'homme qui baisait Carole extraire sa queue du fourreau vaginal pour la replanter un peu plus bas entre ses fesses. Celle-ci ne proteste pas et relève même ses hanches pour faciliter la pénétration. Quand l'homme s'enfonce en elle, elle laisse échapper un grognement étouffé entre les fesses de celui qu'elle lèche. Le type se met alors à l'enculer à fond et elle encaisse stoïquement le pilonnage de son fondement en gémissant de plaisir. Celui qui se branle au-dessus d'elle commence sérieusement à s'exciter en constatant qu'elle apprécie autant la sodomie. Au moment d'éjaculer, il se redresse et pointe sa verge vers la langue tendue de Carole. De lourdes giclées se répandent sur son visage d'ange et lui remplissent la bouche à ras bord. Elle en avale le plus possible en se léchant les lèvres.

Jean-Denis défonce alors littéralement Geneviève qui gémit de plaisir sur le lit, les yeux révoltés. L'homme qui enculait le blondinet se met à grogner lui aussi et, après un dernier coup de reins plus violent, il s'immobilise totalement et son sperme bouillonnant remplit le rectum dévasté du blondinet. La giclée de crème brûlante qui déferle soudain dans ses boyaux lui fait l'effet d'une coulée de lave et il explose également, aspergeant une Geneviève au bord de la tétanie qui venait à peine d'attraper son gland du bout des lèvres.

Geneviève se retourne alors sur le ventre pour échanger un long baiser avec Carole, tandis qu'au même moment Jean-Denis en profite pour lui écarter les fesses et l'enculer brutalement en levrette. Mais, aussi excitée que je puisse l'être par ce que je vois et entends, je sens soudainement le corps de ma Danielle frémir sous mes caresses. L'homme qui possède sa chatte a accéléré le mouvement : ma douce complice est sur le point d'exploser. Lorsqu'elle se laisse enfin aller, elle hurle son plaisir à la ronde ; puis les mains de l'homme se crispent sur ses hanches alors qu'il se cambre pour s'enfoncer au plus profond d'elle et vider ses couilles dans son petit vagin palpitant.

Au moment précis où Carole pousse un cri déchirant, succombant à l'assaut sodomitique de son enculeur inconnu, Jean-Denis répond à l'orgasme de son amante par un rôle et éjacule dans le sexe de Geneviève. L'inconnu extrait alors sa queue de l'anus vaincu de Carole et lui souille le ventre de plusieurs éclairs blanchâtres.

Jean-Denis s'extirpe à son tour du cul de Geneviève qui se penche vers le zébra du ventre de Carole pour en lécher chaque précieuse goutte, comme s'il s'agissait d'un mets des plus fins. Jean-Denis prend alors tendrement Carole dans ses bras et lui retire son bandeau. Elle a dû pleurer – de plaisir ou de douleur – sous le foulard, car son mascara a dégouliné sur ses pommettes et dessine le contour d'un masque de raton laveur, décuplant l'intensité du

regard éperdu de reconnaissance qu'elle échange avec son compagnon. Il lui nettoie alors sensuellement le pourtour de la bouche à petits coups de langue et ils finissent par s'embrasser passionnément, reprenant patiemment leur souffle blottis l'un contre l'autre.

Quand Danielle cesse enfin de crier son plaisir, elle se détend soudain et s'affale sur mon corps. Je suis aussi au bord de l'explosion ; mon baiseur s'active de plus en plus vite en moi pour ne pas laisser s'échapper l'exaltation qui s'annonce. L'homme qui baisait Danielle extrait alors lentement sa verge dégonflée du sexe de mon amie et une perle blanchâtre commence à suinter entre les lèvres de sa vulve. Danielle, s'apercevant de l'écoulement, se redresse et roule sur le côté pour ne pas répandre sa récolte sur mon visage. Lorsqu'elle s'écarte, je découvre enfin le visage de l'homme qui me culbute avec tant de ferveur. Je reste clouée sous le choc : Michel ! L'imbécile feint la surprise.

« Tiens ! C'est toi ? Comme on se retrouve. Je me doutais bien que tu préférerais les filles, mais tu n'as pas l'air de détester ce que je te fais, après tout. Ça te plaît, comme ça, petite salope ? »

Réalisant peut-être qu'il ferait mieux de se taire, il me prend sous les bras et se penche doucement vers moi pour m'embrasser le cou. Sa queue énorme me remplit d'une plénitude presque indicible. Il me baise lentement, repoussant sans cesse plus profondément les parois de ma chatte. Je me sens infiniment légère et vulnérable entre ses bras puissants. Je plante mes griffes dans son dos et le serre très fort contre moi. Puis, j'écarte plus largement les cuisses et, en lui embrassant le lobe de l'oreille, je lui murmure ma reddition en soupirant :

« Vas-y, baise-moi à fond. »

À ce point, si je n'ai pas joui avant, il me faut rarement plus de quelques allers-retours pour exploser. C'est donc ainsi que s'achève généralement mon fantasme préféré. Bien sûr, celui que je vous ai raconté ici n'est jamais ni tout à fait un autre, ni tout à fait le même, mais j'estime qu'il résume assez bien l'atmosphère générale de mes escapades imaginaires. J'espère tout de même, Julie, t'avoir fait partager, ainsi qu'à tes lectrices, l'intensité des émois qui m'animent, même si je n'ai bien sûr décrit qu'une infime partie de mes délires érotiques.

Parfois, au gré des variations du récit, je me retrouve même avec le godemiché fermement planté entre les fesses. Le vendeur était sans doute optimiste ; le jouet est un peu trop gros pour les pénétrations anales, du moins à mon goût. Cependant, les soirs où je ressens vraiment l'envie d'être prise par là, j'arrive à l'introduire jusqu'à mi-longueur dans mon anus préalablement enduit de ma mouille, quitte à devoir le poser sur le sol et

m'asseoir dessus. Il m'est même arrivé de me faire jouir uniquement comme ça, sans me stimuler d'aucune manière par-devant. Même si je n'ai jamais pratiqué la sodomie avec une vraie verge de chair et de sang, j'ai réalisé par le biais des photos trouvées dans la cachette que ce désir me hantait en secret depuis plus longtemps que je ne puis décemment l'admettre. Il m'a juste fallu découvrir que c'était faisable pour m'apercevoir que j'en mourais d'envie depuis toujours.

Maintenant, il est plus de cinq heures du matin et ma tête devient de plus en plus lourde. Je crois que je vais éteindre mon ordi et aller me blottir dans mon lit douillet, en espérant tout de même que le sommeil ne vienne pas trop vite. Je suis tout excitée et j'ai besoin de me détendre. Mais peut-être vais-je apparaître moi aussi dans tes affabulations, ce soir. Alors, s'il vous plaît, accordez-moi ce plaisir : faites de beaux rêves !

Caroline



Aventure au pays des Boucaniers

Je m'appelle Mahée, j'ai trente-sept ans. J'ai les yeux verts et je suis brune aux cheveux longs, un mètre soixante-quatorze, une très belle poitrine et d'adorables fesses bien rondes – je le dis sans fausse pudeur : je sais que je plais, car je n'arrête pas de me faire draguer. Mais l'aventure que je souhaite vous raconter s'est déroulée il y a maintenant une vingtaine d'années, alors que j'avais accompagné mes parents en vacances au Club Med Les Boucaniers, en Martinique. Mes parents ne savaient probablement pas, au moment où ils avaient réservé, que ce Club Med était parmi les plus sulfureux de tous, tellement d'ailleurs que quelques années plus tard on devait procéder non seulement au changement de directeur, mais aussi à la réaffectation des GO dans différents autres Clubs pour les remplacer par d'autres empruntés à ces mêmes Clubs. J'y suis retournée une fois, mais l'atmosphère n'était vraiment plus aussi électrisante qu'à cette époque. Je vous raconte mon aventure, vous jugerez par vous-même.

Aussitôt arrivée au club de vacances et une fois mes affaires rangées dans ma chambre, un peu à l'écart de celle de mes parents – ouf ! –, je m'installe sur une chaise longue au bord de la piscine. Il y a peu de monde, la majorité des vacanciers est sans doute à la plage, ce qui n'est pas pour me déplaire puisque j'ai le goût de me reposer un peu. Alors que je sirote un cocktail de jus de fruits, je l'aperçois ! Il est vraiment mignon : Noir, environ vingt-cinq ans, de grande stature, athlétique, de belles dents blanches, un sourire enjôleur. Il me fait littéralement *flasher*, à tel point d'ailleurs que je me dis que je dois arrêter de le dévorer des yeux comme je le fais alors qu'il déambule le long de la piscine jusqu'au plongeur. Aussitôt l'a-t-il atteint qu'il exécute un plongeur digne d'Alexandre Despatie ! Je l'observe derrière mes verres fumés tandis qu'il nage quelques longueurs. Lorsqu'il sort de l'eau, mon regard ne peut faire autrement que de scruter son maillot blanc légèrement renflé à l'endroit que vous imaginez.

Plus tard, en soirée, alors que je me balade pour découvrir les activités nocturnes offertes par le Club, je croise mon beau Noir et, naturellement, nous échangeons quelques banalités. J'apprends alors qu'il se prénomme Antoine, qu'il est Français, GO et responsable des activités nautiques du Club. Plus qu'à ses mots, c'est à son regard que je réalise que je lui plais ; alors que je lui explique que je suis en vacances pour la première fois dans le Sud, ses yeux se posent sans gêne sur mes seins libres sous ma robe légère. Je suis à la fois flattée et intimidée.

« Il doit avoir de la chance, ton copain, me dit-il.

— Je n'en ai plus. De toute façon, ce n'était pas un type pour moi, lui dis-je sans plus d'explications.

— Comme moi, alors... Deux célibataires.

— Eh oui ! répondis-je en souriant. »

Antoine me dévore maintenant littéralement des yeux, aussi ne puis-je m'empêcher de lui lancer :

« GO et mignon comme tu l'es, les filles doivent te tomber dans les bras, non ?

— Ah ! mais elles ne sont pas toutes Québécoises, me dit-il. J'adore le Québec et encore plus les Québécoises, ajoute-t-il en riant.

— Mais pourquoi ?

— Pardonne-moi d'être aussi franc, me répond-il, mais elles sont plus gourmandes, souvent enclines à tenter de nouvelles expériences...

— De nouvelles expériences ?

— Oui, comme avoir une aventure avec un partenaire de couleur. »

Son allusion malicieuse réveille en moi le fantasme que je crois être celui de beaucoup de femmes : les Noirs sont-ils aussi bien montés et d'aussi bons amants que le dit la rumeur ? Mais mon esprit est tiraillé entre mes scrupules, la crainte que mes parents n'apprennent une éventuelle aventure avec un Noir – et là-dessus ils sont plutôt coincés – et le désir qui me tenaille. Les quelques aventures sexuelles que j'ai eues avec des garçons de mon âge m'ont plutôt laissée insatisfaite ; je les avais trouvés trop impatients et combien maladroits ! D'ailleurs, il y avait maintenant quelques mois que je me satisfaisais en me masturbant. Aussi, après un tel échange, je ne peux m'empêcher de jeter un regard sur Antoine, et plus particulièrement sur la bosse imposante qui déforme son jean à l'entre-cuisse. Elle est impressionnante !

« Tu ne serais pas la première à tenter l'expérience, rétorque malicieusement Antoine, me proposant sans détour de me reconduire à ma chambre. Tu sais, c'est grand ici, ajoute-t-il comme pour se justifier. On se perd facilement les premiers jours. »

Je deviens rouge de confusion, mais j'accepte. Le silence s'installe pendant le trajet. Je suis sûre qu'il a une grosse bite et je n'arrête pas de regarder son entrejambe !

« Je ne t'ai pas choquée ? me demande-t-il en rompant le silence de la nuit.

— Pas du tout.

— Ça ne te dirait pas d'aller prendre un verre au bar plutôt que de rentrer tout de suite ? Ou viens à mon bungalow, propose-t-il, c'est celui-là. »

J'hésite. Mais quelques secondes seulement. Pour la forme. Je sais déjà que je vais accepter. Je me tourne vers lui et lui dis :

« Laisse-moi dix minutes. Je vais voir ce que font mes parents et je te rejoins. »

Je me rends jusqu'à la chambre de mes parents et, plutôt que de frapper à la porte, je colle mon oreille contre celle-ci. C'est le silence complet, ils sont déjà couchés. Je suis donc tranquille. Comme j'ai chaud et que je sens que j'ai transpiré, je décide d'aller prendre une douche et me rends à ma chambre. Tandis que l'eau glisse sur ma peau, des pensées aussi inavouables qu'excitantes s'insinuent dans mon esprit. Une petite voix me suggère d'en profiter, que l'occasion ne se représentera sans doute pas de sitôt. « Je suis en vacances », me dis-je pour me convaincre.

J'enfile une petite robe de coton blanc se boutonnant par le devant et qui peine à contenir mes seins généreux. Je me sens belle et désirable ! À mesure que je m'approche de la chambre d'Antoine, une douce chaleur commence à envahir mon corps. Mon cœur se met à battre la chamade. Je sais que je vais me faire faire l'amour et le seul fait d'y penser rend mon sexe tout moite. Je frappe discrètement à sa porte, jetant un œil inquiet aux alentours. Mais une

nuit chaude enveloppe le village.

« Entre », me lance Antoine.

Il porte un short et une chemisette blanche à demi ouverte sur un torse musclé. C'est vraiment un beau type ! Il m'offre une bière, puis une autre ; l'alcool commence à me griser, gommant mes inhibitions. Nous rions. Nous nous touchons furtivement. La conversation ne tarde pas à glisser vers le sexe et les allusions coquines ; il en profite pour se rapprocher et m'effleurer légèrement un sein. Je m'y attendais, mais je n'en reste pas moins paralysée. Son sourire est aguicheur et... attendrissant.

Une douce chaleur envahit mon entre-cuisse. La pointe de mes seins se tend sous l'étoffe légère. Antoine s'en aperçoit. Il m'attire vers lui et m'embrasse, je ne peux résister. Nos langues s'entremêlent. Ses mains, plus pressantes, se promènent sous ma robe. Ses doigts s'attardent. Les yeux clos, je m'abandonne en soupirant de désir. Il entreprend de détacher les boutons de ma robe et, rapidement, ma poitrine est mise à nu. Je ne résiste pas. J'ai très envie de faire l'amour. Mes seins sont gonflés d'excitation, mes tétons sont durs à m'en faire mal. Sa main explore mon ventre, détache les derniers boutons.

Tremblante d'excitation, je suis quasiment nue, seulement vêtue d'un string. Il s'attarde sur le mince rempart de coton. « Tu es vraiment très belle », me murmure-t-il à l'oreille. Je prends sa tête entre mes mains et colle ma bouche à la sienne. Je n'en peux plus ! Je suis liquéfiée ! J'écarte les jambes. Sa main s'immisce sous mon string et son index s'enfonce doucement dans ma chatte tandis que son pouce s'attarde sur mon clitoris. Mon string est trempé. Antoine l'enlève délicatement. Mon sexe est ouvert comme un fruit mûr, mon clitoris tout dressé ; il me caresse bien, et tandis que je coule sur ses doigts et sa main, il m'embrasse dans le cou.

Pendant que je le débarrasse de sa chemisette, la bosse de son short frotte contre ma jambe. Ses mains caressent mon dos, puis ses doigts redescendent fouiller à nouveau mon intimité. Mon sexe dégouline. Quel contraste entre mes seins à la peau laiteuse se pressant sur son poitrail sombre ! Complètement excitée, je pense à son sexe, je l'imagine gros, épais. C'est plus fort que moi : je veux savoir ! Mes mains plongent dans son short. Je ne suis pas déçue : je sens un long truc que ma main n'arrive pas à entourer complètement tellement il est gros. Je ferme les yeux, imaginant un tel engin dans ma chatte. Mon sexe n'arrête pas de ruisseler pendant que ma main masturbe doucement la longue et épaisse tige de chair qui ne cesse de grossir sous mes caresses. Les doigts d'Antoine s'attardent sur mon clitoris bandé. Il me sourit.

« Tu as envie qu'on fasse l'amour ? me demande-t-il tout doucement.

— Oh oui ! mais ton sexe est si gros ! J'ai un peu peur d'avoir mal.

— Fais-moi confiance, ça ira. »

Il s'agenouille entre mes jambes et entreprend un délicieux cunnilingus. Il est habile. Sa langue tourne autour de mon clitoris, glisse vers l'entrée de ma chatte, goûte lentement à tous les replis de mes lèvres. « J'aime ton goût, me dit-il d'une voix étouffée. Tu es vraiment trempée. J'aime ta chatte. » Je ruisselle de plaisir en pressant mon sexe contre sa bouche gourmande. Il me boit en insinuant sa langue entre mes lèvres. Ses mains me prennent les seins, palpent mes tétons sans ménagement, mais sans brutalité non plus. Jamais je n'ai gémi aussi fort, jamais je n'ai eu mon bassin qui ondulait si violemment sous le plaisir. Il ne faut guère de temps avant que je jouisse dans sa bouche, que je l'inonde. Je râle de plaisir pendant de longues secondes.

Je mets un long moment à reprendre mes esprits. Antoine ne me délaisse pas pour autant ; sa langue continue à vagabonder, elle fouille tendrement mon sexe, embrasse mon ventre, lèche mes cuisses. « Oh, Antoine, c'est délicieux ! » ne puis-je m'empêcher de bredouiller. Pendant que nous échangeons un baiser passionné où nos langues s'entremêlent fougueusement, je descends fébrilement son short, libérant son sexe, qui se plaque aussitôt contre son ventre. Sa queue est vraiment énorme. Je la caresse d'une main. « Oh, Antoine, j'ai envie de toi ! lui dis-je. Je suis excitée, dépêche-toi. »

Je le dévore des yeux tandis qu'il achève de se déshabiller. Je suis fascinée par cette bite magnifique, imposante, droite et tendue, prête à m'enfourner. Je meurs d'envie de la sucer. Je me caresse en le regardant. Jamais de ma vie je n'en ai vu une aussi grosse que celle-là ! Heureusement que je suis très mouillée.

Antoine s'approche et fait glisser son sexe sur mon clitoris et mon sexe inondé. J'atteins très vite le paroxysme de l'excitation. Je ferme les yeux, subissant un délicieux supplice. Mais je les rouvre aussitôt pour regarder son sexe d'ébène se presser à l'entrée de ma chatte. Il me pénètre lentement, très lentement, sans problème. Sa queue s'enfonce toute seule tellement je mouille. Il se retire légèrement ; à chaque poussée, il s'enfonce un peu plus profondément. Puis, délicatement, le pieu d'ébène fraie son chemin où seul lui peut aller. C'est divin ! Mon fourreau se dilate pour l'accueillir. Antoine achève de me pénétrer. Ses couilles viennent cogner contre mes fesses. Je regarde son sexe pour voir si je ne rêve pas. C'est incroyable comme il me remplit ! Il est entièrement en moi, j'ai l'impression d'avoir mes parois complètement distendues par cet engin d'une grosseur phénoménale. Je sens son gland collé tout au fond de moi. C'est si bon que je n'arrête pas de gémir. Je savoure cet instant en caressant son dos. Mes seins se soulèvent pour se coller à sa peau. Nos langues se mêlent dans un baiser qui n'en finit plus, tandis que mes mains se posent sur ses fesses rondes et musclées. Je me retiens pour ne pas jouir. « Continue, ne t'arrête pas », que je lui murmure.

Antoine poursuit son va-et-vient. D'abord lent, son mouvement s'accélère ;

je me colle à lui. Je ne pense plus qu'à ce sexe énorme qui me pénètre et dont chaque coup de boutoir augmente mon plaisir. Je sens monter au fond de mon ventre de nouvelles sensations jusque-là inconnues ; mon sexe palpite, mon vagin se contracte violemment jusqu'à ce que tout à coup un orgasme violent et incroyablement long m'envahisse. Je jouis et il continue à s'enfoncer en moi, et je jouis à nouveau en pleurant de plaisir. « C'est bon, ne t'arrête pas, ne t'arrête surtout pas », lui dis-je en le suppliant. Mes jambes l'enlacent pour que je puisse mieux le sentir en moi. Je m'enfourne sur lui. Violemment. Et je jouis à nouveau avant de m'écrouler sur le lit.

Antoine se retire de moi, s'assoit sur le lit. Son sexe est encore raide. À quatre pattes, je m'empresse d'aller vers lui. J'entreprends de le sucer. La mouille me coule le long des cuisses. Il interrompt ma fellation pour m'attirer vers lui. Cette fois, c'est moi qui m'empale sur lui, en lui tournant le dos. Ses mains sombres se posent sur mon ventre et accompagnent le mouvement de mon bassin qui glisse sur sa tige luisante. Je me colle à lui, je sens son souffle chaud contre mon cou. Il m'embrasse le cou, me lèche une oreille. Je ne peux résister très longtemps à cette caresse. Il l'a deviné.

Une main se plaque doucement sur mon sexe. Ses doigts glissent dans mes poils pubiens jusqu'à atteindre mon clitoris qu'il entreprend de masser. Ma respiration devient haletante. J'accélère le mouvement. Je n'en peux plus de me retenir. Une vague de plaisir m'inonde et je ne peux que crier ma jouissance. Je me soulève, me retourne et m'empale face à lui, me penchant sur son corps pour frotter mes seins contre son torse. Il me repousse doucement, relève la tête pour que sa langue puisse exciter la pointe de mes seins. Ses mains caressent mon dos. Et toujours son sexe qui me remplit. Je me cambre. Je m'active comme jamais, frottant mon pubis au sien. Quel contraste entre ma peau claire et celle, sombre, d'Antoine, entre mon sexe rose entourant son pieu d'ébène ! Je ferme les yeux. Il est au fond de moi. Il est infatigable, mais surtout très attentif à mon plaisir.

Soudain, sans que j'aie le temps de le réaliser, il me saisit entre ses bras, me retourne et me prend en levrette avec une violence inouïe. Ses testicules heurtent mes fesses dans un clapotement indécent. Ma mouille coule le long de mes cuisses. Je ne vois plus sa queue, mais la sensation est intense. Son pénis cogne contre mon utérus, m'arrachant un hurlement de plaisir à chaque assaut. Mes seins tanguent en cadence.

« Tu me sens bien ? me demande Antoine dans un souffle.

— Oui. Vas-y, encore plus fort, ne t'arrête pas ! Baise-moi, baise-moi encore. C'est bon, c'est bon. Je n'arrête pas de jouir.

— Oui, je le sens bien. Oh ! mais qu'est-ce que tu mouilles ! »

Antoine force encore son mouvement. L'orgasme arrive à nouveau, violent. Mon sexe se contracte sur la longue tige de chair, déclenchant aussi cette fois

son éjaculation. Un flot de sperme m'inonde et provoque encore un orgasme plus violent que les précédents, un orgasme qui parcourt mon corps en vagues successives. Nous jouissons tous les deux bruyamment.

« Ça t'a plu ? me demande Antoine.

— Oh oui ! Je n'ai jamais joui ainsi. Je ne croyais même pas que l'on pouvait jouir aussi fortement. Et j'en ai encore envie...

— Tu es insatiable, me lance-t-il en riant. Je voudrais bien récupérer un peu !

— Laisse-moi faire », lui dis-je.

Je me glisse sur le lit et m'allonge sur lui tête-bêche pour saisir son sexe. Je m'applique en le titillant avec ma langue, tout en massant le long pieu d'ébène alangui d'une main, tandis que de l'autre je joue avec ses testicules. Je le suce avec application, caressant ses couilles, puis ses fesses. Très vite, sa queue grossit dans ma bouche. J'ai envie de le faire gémir de plaisir. Sa respiration se fait plus rapide. Son gland distend maintenant ma mâchoire. Je tourne ma langue, je m'amuse avec son prépuce délicatement ; ma main, elle, continue à jouer avec ses bourses. Son sexe remplit ma bouche.

Je sens tout à coup ses mains se poser sur mes fesses et sa langue s'insinuer dans ma chatte, agile, douce. C'est exquis ! Je serre le long pieu d'ébène dressé devant moi. Je masturbe la longue colonne de chair avec mes deux mains, puis ma langue l'explore sur toute sa longueur. Je me redresse un instant pour contempler l'effet produit. Sa bite est magnifique. Je continue à le branler, puis à nouveau ma langue tourne autour de son gland, l'aspire, titille les points sensibles. Quelques gouttes apparaissent à son méat, j'adore ça ! Puis, je sens sa bite se tendre, frémir, et le voilà qui gicle enfin dans ma bouche. J'avale tout ce que je peux. C'est chaud et bon.

Il me prend dans ses bras. Je me laisse aller. Nous somnolons en nous faisant des câlins. Puis, nous nous endormons. Je me réveille alors qu'Antoine dort toujours. Je n'ai pas dû dormir longtemps car les draps sont encore humides de nos ébats. J'embrasse mon beau Noir sur la poitrine. Sa respiration est calme. J'ai chaud. Mon corps est brûlant. Je soulève délicatement le drap pour ne pas le réveiller et décide de déclencher la climatisation. Je reviens et me glisse contre lui. Il sent si bon !

Je ferme un instant les yeux, mais mes sens reprennent le dessus : j'ai encore envie de faire l'amour ! Les bouts de mes seins sont tout durs. Ma main, qui était délicatement posée sur son ventre, se dirige maintenant vers son sexe. Je le caresse doucement, ce qui m'excite encore plus. Je joue avec son prépuce, je m'amuse à le décalotter. Sa queue, même au repos, doit bien faire quinze centimètres ! C'est plus fort que moi, il faut que je le suce. Je m'agenouille alors entre ses jambes et le prends délicatement entre mes lèvres. Il ne bouge toujours pas, mais sa queue se met à durcir très lentement.

Je glisse mon autre main vers ma chatte et commence à me masturber très lentement, pour ne pas me faire exploser trop rapidement. Sa queue est à nouveau toute dure. Je me place à califourchon sur sa cuisse, c'est plus facile pour le sucer. Je l'imagine comme tout à l'heure au fond de moi. Je ne peux me retenir de me frotter la chatte contre sa cuisse qui devient vite toute trempée. Il se réveille.

«Toi, tu en as encore envie, me lance-t-il.

— Oh oui ! Tu n'as pas idée comme tu m'as fait jouir. Et rien que d'y penser, j'en mouille encore ! Regarde », lui dis-je tremblante, en plaçant ma chatte toute brillante au-dessus de son visage.

Mes mains palpent mes seins et triturent mes tétons pendant que sa langue glisse dans ma chatte. Je gémis. Je mouille. Je suis une véritable fontaine. Je tourne la tête pour apercevoir sa queue. «J'adore ton goût», me susurre-t-il. Je serre fortement mes cuisses contre sa tête. Je m'agite, je me frotte contre son visage. Il est tout luisant de ma mouille. J'ai envie de le sentir en moi, de lui faire l'amour, de frotter mes seins contre sa peau sombre. Je me dégage pour venir me planter sur lui. Profondément. Tout mon corps n'est que plaisir. Mon bassin monte et descend brutalement, je m'empale littéralement sur sa queue. Je le chevauche violemment, une main posée sur la barre de chair qui coulisse en moi, l'autre s'appuyant sur son poitrail musclé. Ses mains sombres se posent sur mes reins accompagnant le mouvement de mon bassin. Il m'attire contre lui, mes seins viennent s'écraser sur sa poitrine. Gémissant, haletant, mon amant murmure à mon oreille : «Suce-moi encore. »

Sur ces mots, je me retire pour aller me lover entre ses cuisses, me saisis de sa queue et l'enfourne dans ma bouche. Elle est inondée de mon jus et je me surprends à aimer mon goût. Je poursuis mon manège pendant quelques minutes, puis, n'y tenant plus, je lui dis : «J'ai envie de toi, j'ai envie que tu me prennes, que tu me fasses jouir encore et encore.» Je me relève, me replace au-dessus de lui et, de ma main, j'enfonce sa queue en moi. Puis, je force le mouvement de mon bassin. Je vais et je viens, sans relâche, sans pudeur. Je lui souris, resplendissante, sans cesser mon mouvement avant de l'embrasser à pleine bouche. Ses mains se crispent sur mes fesses. L'orgasme monte peu à peu.

Soudain, c'est l'explosion : mon corps se cambre, le plaisir me submerge. Une liqueur chaude inonde mon sexe. Nous restons collés l'un à l'autre ; il se met à butiner mes mamelons, à triturer mes tétons avec la pointe de sa langue, puis il enfouit son visage dans ma poitrine généreuse sans cesser de caresser mon dos, de descendre vers mes reins, de s'attarder sur mes fesses. Nos corps enlacés roulent sur le lit. Aussitôt, mes jambes enlacent mon partenaire pour mieux le garder en moi.

«Je meurs de soif ! me dit-il.

— Moi aussi. J'ai la gorge sèche.

— Je t'apporte quelque chose », ajoute-t-il en m'embrassant et en se levant du lit.

Il se dirige vers le minibar et revient avec deux bières à la main. Je le contemple : il est vraiment très beau, bâti comme un athlète, musclé mais pas trop. Ses jambes sont interminables. Il a un magnifique cul aux fesses rebondies. Son sexe – impressionnant – se balance entre ses cuisses. Me tendant une bière, il s'allonge contre moi en me souriant, puis en me disant : « Tu ne vas pas partir tout de suite ? Il n'est pas tard, reste encore un peu. » Nous bavardons tout en sirotant nos bières. Je suis bien. Je ne pense à rien. Ses doigts m'effleurent tendrement, je le caresse – il est si doux. Puis, nous nous taisons, seul le ronronnement du climatiseur trouble le silence de la chambre.

Soudain, je le sens à nouveau durcir dans ma main. Il frotte doucement sa cuisse contre mon sexe. Ça m'excite ; je sens mon sexe recommencer à mouiller doucement. Je me remets à le masturber d'un mouvement lent et régulier, puis je me penche sur son bas-ventre et commence à le sucer. Antoine se relève et prend appui contre le mur afin de me faciliter la tâche. Je le pompe sans ménagement ; je pourrais ainsi continuer la nuit entière tellement j'aime le goût de sa queue ! Pendant ce temps, il caresse mes fesses. Je sais qu'il n'est pas près de jouir. Mais moi, je suis à nouveau très excitée, je ne peux pas m'empêcher de glisser ma main entre mes cuisses. Je sens mon jus couler sur ma main.

« J'ai encore envie que tu me prennes, » lui dis-je tout bas. Il se penche vers moi et m'embrasse dans le cou. Je fonds littéralement. Mes bras passent autour de son torse et le serrent contre moi. Ses mains s'attardent sur mes seins qui n'ont jamais été aussi durs, mes aréoles sont gonflées, mes tétons bandés comme ils ne l'ont jamais été. Une de ses mains descend vers mon entrecuisse et s'insinue dans ma chatte brûlante et trempée. Il me masturbe très doucement. Mes mains glissent de son torse à son pénis.

Je le prends bien en main et commence à le branler doucement. Un liquide incolore sourd du méat. Je me redresse et commence à lui lécher lentement le gland, recueillant sa liqueur. Sa queue grandit et grossit à vue d'œil ! J'entoure ses couilles de l'autre main. Il penche sa tête en arrière et se concentre sur l'action de ma langue. Ses mains me tiennent aux épaules, puis glissent contre ma tête qu'elles attirent contre sa queue. Je le prends en bouche et décalotte son gland sans tirer sur la peau de mes mains. Je le tête, je le lèche. Je le suce pendant de longues minutes, puis je le ressors doucement de ma bouche, englué de salive et de sécrétions. Je l'embrasse le long de la hampe. Antoine respire bruyamment.

Soudain, il me repousse lentement le dos sur le lit, et ma bouche le quitte à mon grand regret. Mes cuisses s'ouvrent toutes seules – je sais la douce

violence qui m'attend. Il s'agenouille entre mes cuisses, regarde ma chatte avec excitation. Il m'écarte et me relève les jambes, puis repose le creux de mes genoux sur ses épaules, tandis que sa bouche se pose contre mon sexe et que ses mains remontent le long de mon ventre, le massent et s'attardent encore sur mes seins. Antoine me lèche un court instant avant de ressortir sa langue de ma chatte et descend un peu plus bas. Un doigt inquisiteur s'approche du liseré de mon cratère le plus secret, que je n'ai jamais livré. Je suis trempée. Sa bouche rejoint son doigt, et sa langue s'insinue entre mes fesses. Ses mains remontent le long de mes jambes grandes ouvertes et me les basculent en arrière, lui livrant accès à mon petit trou prêt à subir ses assauts.

Ivre de désir, je prends moi-même mes jambes pour les remonter vers moi et lui laisser libre accès à mon cul. Ses mains se placent de part et d'autre de mes fesses et les écartent doucement. Il roule sa langue sur elle-même, je la sens très doucement qui agace ma rosette. Je deviens folle ! Mes mains abandonnent mes jambes une seconde et remplacent les siennes, comme pour lui montrer comment mieux m'écartier les fesses. Il a compris mon manège, il a aussi compris que j'acquiesce à son désir. Ses mains viennent remplacer les miennes et sa langue, douce et puissante, réussit à pénétrer mon cul, enflammant un brasier dans mon ventre.

Je n'ai jamais été caressée ainsi. Bien sûr, j'ai un peu honte, mais la sensation est tellement exquise que je me laisse aller à ce plaisir. Je me surprends à me trémousser pour que sa langue puisse me pénétrer davantage, tout en pressant plus fort la tête d'Antoine contre mon cul. Il retire sa langue et effectue des mouvements de succion. J'ai l'impression qu'il va m'avaler. Je pose mes mains sur son front et le supplie : « Viens en moi, j'ai envie de toi. J'ai envie de te sentir en moi. » Antoine me reprend les chevilles entre ses mains et m'écarte les jambes ; mon sexe et mon cul sont offerts à sa vue.

Tandis qu'il s'avance à genoux contre moi, je lance ma main droite pour me saisir de son sexe. Je sens sa queue qui palpite dans ma main. Elle est trempée, mouillée de nos plaisirs. « Laisse-moi faire », lui dis-je. Je la serre doucement et la dirige entre mes fesses. J'ai l'intention de mener la danse, de me sodomiser tout en douceur. Je l'attire à moi. Ses mains caressent mes seins, il m'en presse les bouts qui sont si durs qu'ils me font presque mal. Ma main serre sa queue, et sa pénétration commence. Tout d'abord, le gland est si gros que j'ai l'impression qu'il ne pourra me pénétrer, comme deux corps totalement étrangers qui n'ont aucune chance de s'imbriquer. Je réussis néanmoins, à tâtons, à présenter le bout de son gland contre mon anus ; je pousse sur mon sphincter pour m'ouvrir et je sens la chaleur de sa queue contre ma muqueuse. Sa lubrification aidant, il glisse et entre en moi plus facilement que je ne l'avais imaginé. Le gland se décalotte et entre sans coup férir d'un seul trait. Je me sens dilater de plus en plus, mais je reste inquiète, j'ai peur qu'il me fasse mal. Il s'arrête, me demande tendrement :

« Ça va ? Je ne te fais pas trop mal ? »

— Non, lui dis-je, c'est bien comme ça. »

Ma main droite s'égarait sur mon clitoris, plus dur et bandé que jamais. Je le caressais doucement, le temps de laisser mon sphincter se dilater, et je l'invitais des yeux à reprendre sa pénétration. Il pousse, inexorablement, doucement, sans vraiment forcer, surveillant à la fois mon visage pour y lire d'éventuelles traces de douleur, et l'avancée de sa bite. Ses mains se posent de part et d'autre de mes cuisses et tendent mes fesses afin qu'il puisse entrer sans me faire mal. Je pousse, lui aussi ; il entre, je m'ouvre. Je suis en train de me faire empaler, de me faire enculer ! C'est un délice. Il s'enfonce toujours doucement. Je penche ma tête vers l'avant pour surveiller l'inférieure progression et m'aperçois qu'il est entré aux deux tiers – mais comment donc mon petit cul peut-il avaler une bête de cette taille ?

« C'est délicieux, que je lui murmure, le souffle court. Ne t'arrête pas ! J'aime ça. » Ajoutant le geste à la parole, je pose ma main gauche sur sa hanche et l'attire davantage vers moi, me laissant clouer comme un vulgaire papillon. De l'autre main, je me branle comme une perdue. Ma bouche est sèche, mais mon sexe est une véritable fontaine. De temps à autre, j'enduis son membre de ma mouille pour faciliter sa pénétration. Il reprend mes jambes entre ses mains et poursuit sa longue chevauchée. Je pousse une dernière fois, et j'ai subitement la surprise de sentir ses testicules cogner contre mes fesses. Il est entré entièrement en moi ! Hier encore, je n'aurais pu imaginer cela. Mais il est là, et bien là. Je sens sa présence au plus profond de moi. Je suis aux anges. Des larmes me montent aux yeux. Je passe une main derrière sa nuque pour l'amener à moi, il se penche et je l'embrasse goulûment. « C'est bon », lui dis-je en soupirant. Il entame son va-et-vient, d'abord lentement, puis plus rapidement. En même temps que je sens une chaleur indescriptible, le plaisir fuse entre mes reins. Je me sens sa chose. Lui seul décidera de nous faire jouir. Pourvu qu'il prenne son temps... Pourvu qu'il ne tarde pas... Je ne sais plus ce que je veux.

Encouragé par mes gémissements, par le fait que je n'ai pas mal, il engage, après notre baiser, une lente reculée. Il me chevauche, il me pilonne. Des décharges folles emplissent mon bassin. C'est vraiment trop bon ! Je gémissais, je l'encourage. Il se retire de mon cul, puis il donne un grand coup de reins et revient aussi vite, aussi loin, aussi fort. Une tornade de plaisir déferle de mes reins à mon cerveau ; mes sens sont exacerbés. Il accélère la cadence. Ses coups de reins sont de plus en plus marqués. Ma main danse une sarabande inférieure sur mon sexe. Je sens le plaisir arriver. Il est là. Je sens littéralement mes reins exploser de plaisir, je gémissais en m'arc-boutant sous lui et m'offre ainsi encore plus. Il entre en moi et en sort sans aucun problème. Il sort parfois entièrement de mon cul, mais il y retourne d'un trait, comme si sa queue avait toujours connu le chemin.

La route qu'il avait ouverte en trois ou quatre minutes, il met maintenant une ou deux secondes pour la refaire. Il cogne au fond de mon cul. Mon cœur

bat la chamade. Je vais manquer d'air. Je m'arrête de gémir pour prendre de grandes goulées d'air. Ma main gauche s'est refermée convulsivement sur son coude droit et je le serre comme une planche de salut. Il entre et sort, me bourre pendant un temps interminable. Il est en sueur.

Tout à coup, il entre dans ma chatte, puis alterne : mon cul, ma chatte, et ainsi de suite. Mes gémissements sont devenus des cris. De plaisir. Je le vois au-dessus de moi ; il a beau contrôler sa jouissance, je sais qu'il ne durera plus très longtemps. Je ne veux plus qu'il se retienne ; aussi, je lui lance : « Viens. Maintenant. Donne, donne-moi tout. Je vais jouir encore. » Il éjacule presque aussitôt.

Je sens son sperme couler dans mon cul, de longues saccades, de longs jets qui n'en finissent pas. Son plaisir réveille le mien. Je n'ai plus besoin de stimulation clitoridienne et je glisse mes mains derrière sa nuque pour l'accompagner. Mon cœur cogne dans ma poitrine. J'enchaîne un second orgasme, plus calme, plus raisonnable... Il éjacule encore cinq ou six jets et ralentit doucement ses incursions pour profiter des derniers spasmes ravageurs. Son sexe n'a pas encore dégonflé, je le sens toujours bien présent. C'est incroyablement bon. Il se penche vers moi et se met à m'embrasser. Je lui rends son baiser. Il est toujours enfoncé en moi et son ventre bouge de façon tout à fait indépendante, comme animé d'une propre vie. Je suis reliée à lui ; nous ne faisons plus qu'un, pendant encore quelques trop courts instants. Ça a été fabuleux. Je veux le lui faire savoir. Ma bouche a du mal à articuler quelques sons. J'ai la gorge sèche. Du mal à reprendre mon souffle.

« C'était... C'était...

— Je sais, ce l'était aussi pour moi, me dit-il.

— J'ai cru que j'allais m'évanouir ! Jamais j'ai ressenti ça.

— Chut ! » ajoute-t-il en se penchant sur moi et en déposant un tendre baiser sur chacun de mes seins dressés vers le ciel.

Il s'allonge à mes côtés.

Je suis bien. J'ai merveilleusement joui, j'ai réalisé un fantasme que je nourrissais depuis longtemps, un fantasme que doivent avoir beaucoup de femmes. J'ai à peine la force d'aller sous la douche. Après la fraîcheur de l'eau, nous retournons nous coucher. Il est déjà quatre heures. Je me blottis contre son épaule et me laisse envahir par la torpeur.

Au petit matin, j'ai regagné ma chambre, à la fois honteuse et excitée de ma nuit.

Mais il me restait encore quatorze jours de vacances. J'en ai bien profité.

Mahée



Sexy caravanning

C'était au début de nos vacances. Nous descendions toujours en caravane, et toujours en Gaspésie. Sylvain aimait ce coin et je ne le trouvais pas désagréable non plus.

Cette année-là, il ne faisait pas très beau, à peine vingt degrés, et il avait plu presque toute la première semaine. Ça n'a pas tellement d'importance dans l'histoire, d'ailleurs, mais c'est simplement pour préciser que nos vacances n'avaient pas très bien commencé. Heureusement, le temps s'était mis au beau au début de notre seconde semaine de vacances, définitivement.

C'est ce jour-là qu'arrivèrent les Américains, un samedi après-midi. Quatre, tous blonds. Sylvain les remarqua tout de suite : ils voyageaient dans un énorme Hummer. Il les observait, du coin de l'œil, descendre de leur bolide, brancher l'électricité, débarquer les quatre superbes vélos noirs du porte-vélo derrière la caravane. Sur le moment, je n'y avais prêté aucune attention : j'étais en train de préparer une lessive. L'Américain finit par saluer

Sylvain qui, un peu gêné, se détournait. Pourtant, il n'arrêtait pas de regarder de leur côté. Comment pouvaient-ils se payer un bolide pareil ? Par agacement, je m'abstenais même de leur octroyer le moindre regard.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi que je la vis, elle. Un peu plus grande que moi, les cheveux blond cendré, frisés, elle me plut tout de suite. Elle devait avoir mon âge, au milieu de la trentaine. Malgré ses épaules légèrement voûtées, elle dégagait une véritable grâce, une parfaite féminité. D'abord, elle ne me vit pas ; elle était devant sa caravane et débarrassait ses emplettes sur une table en plastique blanc. Elle portait une chemisette et un short un peu trop étroit pour des fesses aussi généreuses. Elle était plus en chair que moi, les cuisses plus larges, des bras musclés, la poitrine lourde. Avec ses lèvres pleines, son visage rond, son nez pointu, elle paraissait infiniment sympathique. Elle devait sentir mon regard sur elle ; et je vis ses yeux. Bleus, perçants, ils m'ont semblé immenses. Elle me sourit, moi également. J'étais complètement séduite.

Je rougis et me détournai vite. Je la devinais dans mon champ de vision. Elle continuait à ranger ses affaires, mais maintenant elle n'arrêtait pas de me regarder. Déstabilisée, je regagnai la caravane. Je n'avais jamais connu ça. Je ne suis certainement pas bi, et encore moins homosexuelle. L'idée de faire l'amour avec une femme ne m'a d'ailleurs jamais effleurée. Ça m'aurait fait sourire, ou dégoûtée.

Les jours qui suivirent, elle me saluait chaque matin, avec son accent typique de la Nouvelle-Angleterre. Je la croisais dans les allées du camping, accompagnée de sa fille, à l'heure de la vaisselle ou de la lessive. Elle riait souvent. Chaque fois, elle me jetait un petit regard en coin, heureuse de se montrer ainsi à moi.

Les choses n'auraient peut-être pas basculé sans cet après-midi-là, sur la plage. Les Américains s'étaient installés juste à côté de nous. Elle était allongée sur le ventre, en appui sur les coudes, et lisait tranquillement un magazine. Je ne pouvais m'empêcher de la détailler, en douce, presque malgré moi. La peau dorée de son dos, ses cuisses fermes, ses fesses rebondies, ses jambes musclées. Elle portait de grosses lunettes noires, elle ne semblait pas me voir. Elle se tourna sur le flanc, face à moi. Je me détournai aussitôt ; je sentais toutefois que non seulement elle me fixait à son tour, mais surtout que son regard était insistant, on aurait dit celui d'un homme. Mon cœur battait un peu ; elle me mettait mal à l'aise, j'étais également gênée mais aussi un peu flattée. Je me sentais admirée, belle.

Je partis me baigner. L'eau était merveilleusement bonne. J'avais à peine fait quelques brasses qu'elle me rejoignit dans l'eau. Elle semblait ne pas me regarder. Elle était debout, au bord de la plage, et se mouillait machinalement les jambes, les cuisses et le ventre. Elle finit par s'avancer précautionneusement dans l'eau, à quelques mètres de moi. Cette fois, elle me

souriait gentiment. Je lui répondis. Je bougeais à peine. Elle se baignait lentement, me jetant de temps en temps des regards paresseux. Elle se retourna sur le dos, les bras en croix. Sous son maillot de bain, ses petits tétons pointaient nettement. Elle passait lentement, à quelques dizaines de centimètres de moi, comme si elle ne me voyait pas. Je n'arrêtais pas de la regarder, et je m'en voulais : je ne tenais pas à ce qu'elle s'imagine quoi que ce soit. Elle se redressa, me lança un sourire, et une phrase.

Je n'avais rien compris, bien sûr – je ne parle pas anglais pour ainsi dire. Elle plongea brusquement sous l'eau, sans précaution pour ses épais cheveux bouclés. Puis reparut, tout près de moi, éclatant de rire. Je lui souris à mon tour. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Elle était vraiment resplendissante, pleine de vie. Ses cheveux aplatis dégouлинаient d'eau salée. Elle avait vraiment l'air de vouloir me séduire. C'était étonnant, mais aussi un peu intrigant. Des enfants s'approchèrent et finalement nous séparèrent.

Je revins vers la plage. Elle aussi, presque tout de suite. Elle me regardait m'essuyer, m'allonger, m'enduire de crème solaire. J'aurais pu m'enfuir, ou lui faire une remarque. Je ne disais rien. j'aimais ses regards. Et je la regardais, moi aussi. Quelque chose avait changé entre nous.

Deux jours après cet épisode, après le repas, tout le monde partit à la plage. J'avais envie d'être un peu seule et de lire. Je croyais les Américains partis à vélo, mais je la vis soudain sortir de sa caravane. Elle me lança un sourire avenant avant de s'installer confortablement sur une chaise, juste en face de moi.

Pour la première fois, nous étions seules, elle et moi. Cinq mètres à peine nous séparaient. Elle avait un short assez lâche et une chemisette à carreaux, déboutonnée. Dessous, elle ne portait visiblement pas de soutien-gorge. Ses seins ballottaient lourdement. Je sentis mon cœur s'accélérer. Je replongeai vite le nez dans mon roman, inexplicablement troublée. Du coin de l'œil, je la vis déboucher un tube de crème solaire, et s'en étaler lentement sur les cuisses. Sa chair tremblait, elle insistait, comme pour un massage. Elle prenait son temps en regardant régulièrement dans ma direction. Elle reprit un peu de crème, l'étala entre ses paumes avant d'écarter les deux pans de sa chemisette. Pour la première fois, je voyais ses seins : pâles, ils étaient assez gros et tombaient un peu. Les mamelons étaient larges, à peine colorés. J'étais de plus en plus mal à l'aise. Impossible de ne pas la voir. Elle me faisait vraiment face, assise sur sa chaise longue, les cuisses un peu écartées. Lentement, du bout des doigts, elle flattait la chair tendre de ses seins. Puis, je la vis appuyer sur ses mamelons, avant de les parcourir de petits cercles délicats.

Elle était d'un sans-gêne incroyable. Je pensai à me lever, à partir, mais une certaine curiosité – et la timidité aussi – me retenait. Les yeux fermés, comme

indifférente à ma présence, elle se chatouillait le bout des seins très lentement. Deux minuscules boutons s'étaient formés au centre. Je la vis avaler lourdement sa salive, avant de refermer les pans de sa chemisette. Elle ouvrit brusquement les yeux et me sourit, lançant une phrase en anglais. Je restai muette. Que pouvait-elle bien me vouloir ? Elle répéta sa phrase, brandissant son tube de crème.

« Vous, Suntan lotion ?

— Quoi, moi ? répondis-je, me sentant stupide comme jamais cela ne m'était arrivé. J'avais à peine reconnu le son de ma propre voix. Elle était éraillée, presque inaudible. Oh ! non merci, dis-je, lorsque je compris.

— No ? Yes ? Lotion for the soleil. »

Elle me souriait d'un air affable. Elle se leva, franchit les quelques mètres qui nous séparaient. Elle arriva près de moi. Je n'oublierai jamais son odeur, une odeur chaude, où la crème solaire se mêlait à celle, très légère, de sa sueur. Plus une autre, plus subtile encore. Plus féminine. Au lieu de me donner le tube de crème de protection solaire, elle me prit doucement la main. Sa paume était chaude, presque calleuse, mais une onde de douceur en émanait. Je me laissai faire comme une enfant.

« Come, me dit-elle.

— I don't understand », bafouillai-je de mon mauvais anglais.

Elle ne répondit pas, mais, prestement, elle m'entraîna dans ma propre caravane. Avant que j'aie le temps de le réaliser, elle refermait la porte derrière nous. J'étais stupéfaite. Un petit silence suivit. Elle me regardait en souriant, légèrement essoufflée. Je ne l'avais jamais vue d'aussi près. Elle me dominait d'une tête, sa poitrine se soulevait rapidement. Elle avait des yeux magnifiques, des cheveux frisés très épais, le visage couvert d'un duvet soyeux.

Elle m'expliqua quelque chose, en anglais naturellement. En même temps, elle tendait les mains sur le bas de mon débardeur. Je n'arrivais plus à réfléchir. J'avais peur, sans comprendre pourquoi. Comprenant qu'elle voulait me déshabiller, je m'écartai. « Non, non ! Ça va pas, non ? » lui lançai-je. J'avais les jambes en coton, je respirais avec peine. Si ça avait été un homme, j'aurais sans doute crié, je me serais débattue, mais c'était une femme. Elle me parla à nouveau, doucement. Les mots *suntan* et *lotion* revenaient sans cesse. Je ne savais plus vraiment où j'en étais. Que voulait-elle, à la fin ?

De guerre lasse, et à ma grande surprise, je la laissai me retirer complètement mon débardeur, levant même les bras docilement pour lui faciliter la tâche. L'émotion me faisait respirer un peu plus vite, un peu plus fort. Ses yeux croisèrent un instant les miens. Ils étaient mouillés par le trouble. J'étais en soutien-gorge et en short face à elle. Quelques dizaines de

centimètres à peine nous séparaient. Je ne m'étais jamais déshabillée devant une autre femme. J'étais très gênée. Je me trouvais un peu ridicule. J'avalai lourdement ma salive. Les pommettes maintenant un peu rouges, elle fit un geste pour retirer mon soutien-gorge, mais, cette fois, je m'écartai brusquement. Nous haletions presque. Elle me regardait dans un lourd silence, une lueur d'incompréhension dans les yeux.

Lentement, comme pour ne pas m'effrayer, elle prit le tube de crème solaire, qu'elle avait posé sur le canapé de la caravane, et le déboucha. « Vous voulez ? » me demanda-t-elle en désignant mon dos. Comme je ne bougeais pas, elle me prit la main et me fit faire demi-tour. J'étais au bord de la colère, de la fuite. Mais la peur me paralysait, la crainte du ridicule aussi. Je l'entendis déposer un peu de crème au creux de ses mains, s'en frotter les paumes. Quelques secondes plus tard, ses mains brûlantes s'emparaient de mes omoplates.

Elle massait bien. Fermement, précisément. J'avalai difficilement ma salive, réprimant un frisson de gêne. Elle me massait maintenant les bras, mais c'était plus une caresse qu'autre chose. Ma respiration se faisait plus anarchique. Tâtonnante, je cherchai un appui devant moi, sur le rebord de la table basse. Puis, je tentai, non sans mal, de maîtriser mon souffle. Elle avait descendu les mains jusqu'à mes poignets. J'avais la chair de poule. Sous le soutien-gorge, le bout de mes seins durcissait. Je me sentais au bord du précipice. À un de ces moments particuliers de l'existence, quand une vie peut basculer. Que voulait-elle vraiment ?

D'étranges pensées, d'infimes pincements de volupté me traversaient le corps. Déjà, elle remontait ses mains sur mes bras, jusqu'aux épaules, me les massait un peu. Elle les ramenait sur mes clavicules, venant enserrer mon cou dans un doux étai. C'était de plus en plus agréable. Lentement, elle remonta ses deux mains sous ma mâchoire, étendant ses doigts jusqu'à mes joues. Je fermai les yeux. Ses mains grasses caressaient mon visage, mes deux oreilles, les ailes de mon nez, de chaque côté. Elle s'amusa à passer les pouces sur mes lèvres, les écrasant, les étirant un peu. J'étais totalement sous son emprise.

J'inspirai profondément.

L'Américaine délaissa mon visage pour descendre à nouveau ses mains. J'avais gardé les yeux fermés, en partie à cause de la honte, mais aussi pour mieux savourer ces sensations nouvelles. Quand mon mari me caresse, il est toujours pressé. Droit au but, pas de détours. Ce n'est pas que je n'ai pas de plaisir, mais avec cette femme, quelle différence ! J'en oubliais presque ma peur et mes réticences. Elle avait glissé les doigts sous mes aisselles, entre les bras et les côtes. Elle étala la crème jusqu'en bas, jusqu'à mes hanches, ce qui me fit aussitôt creuser les reins. Elle me lança une phrase, à voix basse. Qu'avait-elle dit ? De toute façon, j'étais trop émue pour répondre. Elle remonta ses mains sur mes flancs. Je pris une longue respiration par le nez. Au

passage, elle effleura, du bout des doigts, la naissance de mes seins. Je ne protestai pas, à peine me suis-je un peu avancée pour écouter le contact.

Nous nous taisions. Nos respirations profondes résonnaient curieusement, se mêlant au chuintement rythmé de ses mains contre ma peau. Elle redescendit sur mes reins, les massant longuement. Encore une phrase. Le ton est admiratif, proche de la tendresse – maudit anglais auquel je ne comprends rien ! Malgré moi, je cambrai encore un peu les reins. Je l’entendais souffler plus fort. Je devinais presque les palpitations de son cœur, le rythme sourd de son sang. Elle glissait parfois le bout des doigts sous l’élastique de mon short, par le haut. Je n’osais rien dire. Elle finit par passer ses deux pouces contre mes hanches, sous l’élastique, pour le tirer vers le bas, jusqu’aux chevilles. Je sursautai, mais je n’eus plus la force de protester. J’avais la gorge serrée. Et j’avais envie qu’elle s’occupe de moi maintenant. Ma culotte glissa un peu, dévoilant une partie de mes fesses. D’un geste précis, elle la baissa complètement, lui faisant rejoindre, du même coup, mon short.

« Qu’est-ce que... ? » Les mots mouraient entre mes lèvres. Ma jambe tremblait un peu. Nouvelle inspiration, à fond, en me mordant un peu les lèvres. Peu à peu, une chaleur douce m’envahit. Je compris qu’elle s’agenouillait derrière moi. Elle reprit un peu de crème, avant de s’attaquer à mes jambes. Les mollets d’abord, qu’elle se mit à masser fermement. Heureusement, je ne la voyais pas faire : j’aurais eu trop honte. Elle se mit à me masser les cuisses, juste sous les fesses. J’avais les jambes un peu écartées, elle devait voir mes poils pubiens. En plus, je suis plutôt brune. Le silence était lourd, pesant. Mon souffle s’accélérait, comme celui d’une sportive. Je ne pouvais plus nier mon plaisir. L’intérieur de mon sillon était déjà humide. Je n’avais pas ressenti une telle montée de volupté depuis longtemps.

Nouvelle phrase... nouvelle incompréhension. Mais son ton était plus tendre que jamais. Je répondis par un soupir. Elle glissa ses longues mains à l’intérieur de mes cuisses, me massant longuement la peau sensible de l’entrejambe. Instinctivement, je reculai mes fesses. Le bout de ses doigts touchait directement le duvet fauve, au bord de mon triangle. Je soufflais par le nez. Une longue exhalaison, tremblante. Elle imprimait profondément ses mains dans la chair de mes fesses, s’amusait à les écarter. Je la laissai faire, jouissant de plus en plus de ma passivité. Offerte ainsi, je retrouvais des sensations que je croyais perdues depuis longtemps. Le plancher craqua. Elle se rapprocha encore de moi. Elle écarta doucement mes fesses, déposa au milieu un baiser long, appuyé, chaud. Je m’étranglai d’émotion. Ses mains, légères, parcoururent mes reins, mes hanches. Elle baisait à nouveau ma raie, plus longtemps encore, plus fort. Mon cœur cognait.

« Qu’est-ce que vous fabriquez ? » lançai-je, non sans continuer de la laisser faire. Sa bouche me brûlait. Un cercle de feu, humide, ferme. Elle me sentait consentante. Elle avança les mains devant, sur mon bas-ventre, tout près des

poils. Du bout des doigts, elle frôla mon pubis. Je la laissai faire, sans un geste. Ma respiration se faisait haletante. « Arrêtez. On va venir... » Un contact humide, embrasé. Elle posa sa langue entre mes fesses. La descendit, lentement, jusqu'à mon anus. « Oh non ! Arrêtez. » Personne ne m'avait jamais léchée là. Elle me faisait basculer dans un univers de sensations nouvelles.

Elle écarta mes fesses pour lécher minutieusement mon orifice. Elle le recouvrit d'un flot de salive, avant d'y enfoncer le bout de sa langue. J'étouffai d'émotion. Elle abandonna mon conduit, poisseux de salive, pour glisser sa langue plus bas, à l'orée de mon sexe, parmi le fouillis léger de mes poils. Je palpitais déjà. Je n'en revenais pas d'aimer autant ça.

Elle prit mes hanches et me retourna face à elle. Elle était accroupie devant moi, le regard passionné. Un instant bref mais fou, nos yeux se croisèrent. J'étais toute essoufflée, comme elle. C'était bien moi, c'était réel. J'étais là, debout, la culotte aux pieds, face à cette inconnue. Sans quitter mon regard, elle enfonça ses lèvres dans ma toison intime pour y déposer un tendre baiser. Je soupirais, non, je gémissais. Elle s'enivrait de l'odeur salée de mes poils, les embrassant lentement, à petits coups légers. Elle s'arrêta pour me lancer un sourire, puis un « You've a nice beaver », que je ne compris pas. Puis, elle répéta sa phrase, venant affectueusement lisser ma toison, du bout des doigts, en me souriant toujours. Elle me complimentait. Je rougis comme une tomate. Elle y déposa un nouveau baiser, plus appuyé celui-ci. Je creusai le ventre pour l'accueillir. Elle recommença encore, plus bas, à l'endroit le plus sensible.

Je n'étais pas encore ouverte, mais je sentais déjà la liqueur déborder mon sillon intime. « Tu m'excites », lui soufflai-je, sachant que, si elle ne comprenait pas, elle devait deviner l'essentiel à mon ton. Elle posa la bouche un peu plus bas, au bord de mes grandes lèvres. À travers mes boucles, je devinais la chaleur de ses lèvres, leur texture ferme. « Que c'est bon, tu sais ! » lui dis-je dans un murmure. À petits baisers, elle parcourut les bords de mon sexe, jusqu'en bas. J'avais écarté les cuisses pour mieux m'offrir. Maintenant, je n'étais plus craintive ; au contraire, je tremblais d'impatience. Baiser après baiser, elle s'approchait progressivement de mes grandes lèvres. Elle appuyait plus fort, aussi. J'étais en train de me faire embrasser la chatte par une femme ! J'avais rarement pris autant de plaisir. Je la regardais m'aimer, accroupie à mes pieds. Ses épais cheveux frisés me chatouillaient l'intérieur des cuisses. Les yeux fermés, extasiée, elle écrasa ses lèvres contre mon intimité. « Embrasse-moi bien, ma chérie », osai-je lui dire, sachant qu'elle ne comprenait pas. Je lui tendis mon ventre, frémissante. Je m'épanouissais. Mon nectar s'épaississait, débordait de l'intérieur, mouillait son menton et les bords de sa bouche. Presque naturellement, elle me passa un premier coup de langue. Directement dans ma fente. Je laissai fuser un « Oh ! », tout en donnant un brusque coup de reins en arrière. Elle s'arrêta un instant, surprise,

et me posa une question que, bien sûr, je ne compris pas. Elle semblait désolée, presque craintive. Je la rassurai en lui touchant doucement la tête. «Continue, continue comme ça», lui dis-je en laissant mes doigts au cœur de ses épais cheveux bouclés.

Elle se remit à me lécher doucement l'intérieur de la chatte. Elle devenait vicieuse, retournant mes chairs tout doucement, du bout de la langue, me dégustant lentement comme un fruit au goût subtil. Je la voyais fermer les yeux, soupirer chaque fois qu'elle me goûtait, et je compris qu'elle était certainement aussi excitée que moi. «Lèche-moi bien. C'est bon, tu sais», dis-je, devenant plus audacieuse verbalement du fait que je savais qu'elle ne comprenait pas. Chaque coup de langue m'arrachait un soupir et j'en étais à l'encourager. Chaque fois, le son étouffé de ma voix me surprenait. Avec mon époux, je ne suis pas très bavarde pendant l'amour, mais avec elle c'était nettement plus affolant.

«C'est bon ! C'est bon ! Continue», soupirai-je, oubliant tout du monde extérieur. J'oscillai doucement le bassin d'avant en arrière. «Oh oui ! comme ça !» J'avais peine à tenir debout tant le plaisir était ravageur. «Lèche plus haut, plus haut», la suppliai-je en prenant son visage entre mes mains pour mieux la guider. Elle savait ce que je voulais. Elle se mit à lécher mon clitoris à petits coups de langue rapides, alors que je lui pressais les tempes entre mes mains, haletant toujours plus fort, lâchant parfois, sans pouvoir me retenir, un geignement sourd. «Lèche mon clitoris. Oui, oui.» Elle me léchait doucement, habilement. Je lui caressais la tête et les cheveux. Je regardais son visage transfiguré, le bas de son visage trempé. Sa langue sur mon clitoris. Elle le faisait rouler, il vibrait à chaque passage de sa langue. Je sentais la jouissance arriver. Je tremblais de tout mon être, le poing crispé dans ses boucles blondes.

Je m'aperçus soudain qu'elle avait glissé une main entre ses cuisses. Elle se masturbait. Je voyais, tout en bas, ses doigts aller en venir sous l'échancrure de son short. Elle devait mouiller autant que moi. L'idée de nos deux sexes palpitants du même désir provoqua un premier spasme. Je me tordis en me mordant les lèvres. Elle dut le sentir : ses doigts dansaient en rythme, elle me léchait le clitoris à petits coups gourmands. «Oh oui ! Continue, ma chérie. Tu me fais jouir.»

Je n'arrivais plus à me retenir, j'étais secouée de violentes contractions. «Je viens. Lèche bien mon petit bouton.» Elle se masturbait plus vite, ses doigts brillaient de liqueur ; elle me dévorait le clitoris à grands coups de langue. Des éclairs. Un cri, que je ne pus retenir. Je lui donnai des coups de reins en gémissant sans retenue, agrippée à ses cheveux. Elle laissa échapper un gargouillement de bonheur, sans cesser de me lécher.

Je n'avais jamais joui comme ça ; c'était plus fort, plus bouleversant, plus excitant que jamais. L'audace de cette aventure et la peur d'être surprise

avaient décuplé mon plaisir. Nous restâmes un moment pantelantes, heureuses. Puis, elle me sourit. Je n'avais jamais joui autant, je dégoulinais littéralement. Mon sexe palpitait, épanoui. Elle se releva, frissonnante, et vint m'enlacer fiévreusement. Elle brûlait du même feu que moi. Nous avions complètement oublié tout le reste. Rien ne nous aurait arrêtées.

Elle posa ses lèvres sur les miennes et je reçus l'odeur âcre de mon propre sexe dont elle était imbibée. J'en haletais d'excitation. J'y discernai les effluves poivrées de mon sexe, celles, plus âpres, de mon cul. Nous avions toutes les deux fermé les yeux. Je sentis tout à coup qu'elle m'écartait les lèvres, qu'elle cherchait ma langue. Elle me donna un vrai baiser, passionné, voluptueux. Ce n'est pas tous les jours comme ça, avec mon époux ! Sa langue nerveuse investissait ma bouche, toute chaude, glissante ; elle venait caresser ma langue qui s'agita à son tour. C'était fou, je léchais ma propre mouille ! Nous nous dressions l'une contre l'autre, ventre contre ventre. Elle caressait mon dos, j'enlaçais ses hanches. La tension n'avait pas baissé d'un cran.

« Come here », me dit-elle, m'entraînant par la main jusqu'à la banquette de la caravane, où nous nous effondrâmes. Nous étions toujours dans la même tenue : elle en chemisette ouverte et en short, sans soutien-gorge. Moi en soutien-gorge, le short et la culotte aux chevilles. Elle me parlait doucement, me souriait. Un monde de tendresse, de plaisirs vertigineux, s'ouvrait à nous. « Je ne comprends pas », soupirai-je. Elle tendait son doigt sur moi, le regard interrogatif. « Je m'appelle Lise, dis-je, devinant qu'elle me demandait mon nom. And you ? » risquai-je de mon anglais basique. « Jennifer », me répondit-elle en me caressant tendrement la joue du revers de la main. Je fermai les yeux, conquise. Dire que je croyais me connaître.

D'autres mots venaient. Elle me caressait le cou, les lèvres. Je m'interrogeais sur cette femme. Qui était-elle vraiment ? Quelle était sa vie ? Son métier ? Avait-elle eu d'autres aventures avec des femmes ? Avec des hommes ? Son mari était-il au courant ? Étais-je la première ? J'oubliai tout lorsqu'elle se pencha à mon oreille, me chuchotant des mots incompréhensibles, mais dont la musique me semblait douce. Étaient-ce des mots d'amour, des mots de possession, des mots obscènes ? Je n'en savais rien. Tout se mélangeait dans le même enchantement.

Elle déposa un petit baiser au creux de mon cou. J'y répondis aussitôt, sur sa joue. Nous débordions de tendresse. Nos lèvres se cherchaient, se joignaient à nouveau. Son haleine se confondait avec la mienne. Elle renversa ma tête en arrière sur les coussins pour mieux se régaler de ma bouche. Déjà, sa langue tournait sur la mienne. Je fermai les yeux, savourant le moment. J'avais une relation sexuelle avec une femme et, contrairement à tout ce que j'aurais pu imaginer, j'aimais tout ce qu'elle me faisait ; je lui avais offert mon sexe, je lui donnais maintenant ma langue. J'étais sa petite femme, sa chérie. Elle me caressait tendrement un poignet, puis les doigts. J'avais passé un bras

autour de ses épaules. Sa chemisette bâillait. Je glissai la main sous le tissu, à même sa peau brûlante, un peu moite. Une merveille de douceur. Je sentis sous mes doigts le fin collier en or qu'elle portait au cou. Elle m'encourageait. « Yes. Come on. Go ahead, darling. » Nouveaux soupirs de désir. Chacune prenait la bouche de l'autre, le souffle court. Jennifer me mordillait le bout de la langue. Tout ce qu'elle voulait. J'aurais tout accepté à ce moment-là et elle l'avait bien compris.

Sa main remonta sur mon coude, au niveau de ma poitrine. Je savais exactement ce qu'elle allait faire. Un vertige, un grand vide dans la poitrine. Déjà, elle effleurait le bonnet de mon soutien-gorge. Je dénudai son épaule. Elle passait doucement son pouce au centre de mon bonnet, à l'endroit du mamelon. J'adorais. D'infimes décharges de plaisir me parcouraient la poitrine. Mon téton durcit rapidement sous la dentelle. Elle passait et repassait son pouce lentement, sans se presser. Nous nous embrassions toujours. Ma poitrine n'est pas très plantureuse, mais mes tétons sont assez volumineux. Ils étaient assez durs pour que Jennifer puisse les triturer à travers le tissu. « Oui, caresse mes seins. Caresse-moi les tétons. »

J'ai toujours adoré les caresses à travers les sous-vêtements. Avec Jennifer, c'était meilleur que jamais. Je haletais, je lui donnais mon sein. Je me contorsionnais, je n'arrivais plus à l'embrasser. Elle se détacha de moi, me lançant un regard ému. D'un mouvement souple, elle se débarrassa de sa chemisette. Je n'avais jamais vu d'autres seins que les miens d'aussi près. Ils étaient beaucoup plus gros que les miens et tombaient lourdement sur son ventre. Les aréoles étaient très larges, brunes, excitantes. Je ne pouvais en détacher le regard. Je sentis qu'elle se penchait sur moi, qu'elle baissait les bretelles de mon soutien-gorge pour libérer ma poitrine. Nouveau regard. Elle me sourit. Je compris qu'elle me complimentait en tendant le revers de sa main sur un de mes seins. Je poussai un soupir. « Toi aussi, tu es belle », murmurai-je.

Même si j'en mourais d'envie, je n'osais pas lui toucher les seins. Elle, elle ne se privait pas de le faire ; elle passait lentement ses doigts retournés sur un mamelon. Je soupirais chaque fois. « Tu aimes mes seins, hein ? » À son regard, je vis qu'elle ne comprenait pas. Je répétei ma phrase. Comment aurais-je pu imaginer la prononcer un jour face à une femme ? Le son de ma voix me troublait. « Tu aimes me caresser les seins ? » Que c'était bon de dire ça ! Elle semblait ne pas me comprendre, mais ça n'avait pas d'importance. Ses doigts jouaient délicatement avec mon téton. Elle me posa une question... que je ne compris pas. Devant mon incompréhension, elle me regarda un court instant, puis, comme au ralenti, je la vis se pencher sur moi pour embrasser chacune des pointes de mes tétons.

Elle releva la tête, me regarda ; elle respirait plus fort. Elle recommença presque tout de suite. « Oui. Suce-moi les seins », soupirai-je en attirant sa bouche sur ma poitrine. Elle me mâchouillait les mamelons, les relâchait,

palpitants. « Ma chérie. Oui... » Maintenant, elle me les mordillait. Je lui caressais les épaules, je lui offrais mes seins tout durs, tout bandés. Je la suppliais à voix basse. « Oui, suce-les-moi bien, ma chérie ! Tu es vicieuse. » Sa langue me vrillait le bout des seins, me les faisait saillir comme jamais. Deux fleurs à vif, un plaisir immense, à en crier. « Oui, je sais que ça te plaît de me sucer les seins. Et moi, j'aime que tu me les sucés. Fais-moi sentir comme tu es vicieuse. » Haletante, j'empoignai l'un de ses seins. Elle gémissait déjà de plaisir. Avec la porte fermée, l'air de la caravane devenait lourd, irrespirable. D'une main, je massais largement son globe. En même temps, je la regardais mordiller consciencieusement la pointe de mes seins. Elle tournait très légèrement la pointe de la langue. C'était délicieux. Du bout des doigts, je sentis enfin son téton durci. Elle poussa un gémissement, m'encouragea. « Yes. Come on. Don't stop. »

Je me mis à rouler son téton bandé sous mes doigts. Je lui faisais exactement ce que j'aime qu'on me fasse – c'était une impression incroyable, j'avais l'impression de me caresser moi-même, mais c'était une autre qui gémissait tout doucement. « Oh ! darling. Yeah. » Nous haletions de plus en plus fort. Elle glissa ses doigts dans mes poils, puis poussa sa main entre mes cuisses. « Mais tu es une vraie vicieuse, lui lançai-je, déchaînée. Tu veux me branler, en plus. » Sans même y réfléchir, je me penchai brusquement sur Jennifer pour lécher sa poitrine. Les aréoles, rétractées, étaient hérissées tout autour. Ses tétons étaient tout durs, salés, ils se redressaient sous ma salive. Elle m'encourageait, me pinçait les tétons durement. Trouvait, de l'autre main, mon clitoris, le berçait dans un flot de mouille. « Qu'est-ce que tu m'excites, ma chérie ! » J'allais repartir. Jouir d'une autre femme. Encore.

Nous abandonnâmes tout à coup nos seins. Je rentrai les doigts sous son short. Elle se releva, le baissa fébrilement jusqu'aux genoux. Se rassit, fébrile, à mes côtés, tout en écartant bien les cuisses, le sexe offert. Nos cuisses se chevauchaient. Du bout des doigts, je découvris son bas-ventre en fusion, ses poils longs, clairsemés. Puis, je sentis son clitoris sous mon index, je commençai à le triturer. Elle gémissait, la voix rauque. Une phrase en anglais. Une obscénité ou un cri d'amour. Elle caressait elle aussi mon clitoris. Que c'était bon ! Entre deux baisers, je lui dis qu'elle n'avait pas le droit. Pas le droit de me branler comme ça, de se laisser branler comme ça. Pas dans ma caravane. Elle n'avait pas le droit de sucer mes seins et ma chatte. Pas le droit de me faire mouiller comme ça. Nos cris se mêlaient. Nous jouissions ensemble. Elle haletait, elle me parlait, elle me criait, même... C'était délicieux.

Puis, après un spasme incontrôlable, nous nous écroulâmes toutes les deux, pantelantes. Je me blottis dans ses bras, encore toute secouée de frissons. Il me fallut un long moment avant de reprendre pied dans la réalité et de vraiment prendre conscience de la situation. Mon époux ou mon fils pouvaient rentrer à tout moment. Je finis par me lever pour ramasser ma culotte, puis

mon short ; d'un geste machinal, je remontai mes bretelles de soutien-gorge. Mes tétons étaient encore irrités, presque douloureux d'avoir été tant sucés. Jennifer reboutonnait sa chemisette. Nous restâmes immobiles pendant quelques instants à seulement nous regarder. Jennifer me prit entre ses bras et nous échangeâmes un long baiser, de femme à femme.

Une caresse sur mes joues, un mot tendre. Elle sortit. Je flottais. Mécaniquement, je fis un peu de ménage. D'abord, aérer la caravane, puis les coussins. Je partis ensuite prendre une longue douche. Je n'avais jamais été si mouillée de toute ma vie ! Je croyais bien que cette aventure n'en resterait pas là, Toutefois, à ma grande surprise, à mon grand regret aussi, je les vis partir deux jours plus tard. Je n'eus le temps que de voir sa crinière blonde, ses cheveux bouclés, à travers la vitre. Elle se retourna, elle me sourit. Je lui souris aussi, mais mes yeux se remplirent de larmes. Et je sentis mon cœur battre pour elle encore longtemps après...

Lise



Coquin cousin

Je m'appelle Caroline et j'ai vingt et un ans. Depuis quelque temps, j'habite avec mon cousin qui, lui, a vingt-cinq ans. C'est lui qui m'a offert de partager son appartement après la perte de mon emploi. Pierre-Paul, c'est son prénom, est du genre timide ; il ne sort pas beaucoup et passe énormément de temps devant son ordinateur, particulièrement à regarder des sites, euh ! des sites *pour adultes* ! Et souvent, je l'entends se branler frénétiquement plusieurs fois par jour – sa chaise donne des coups contre le mur de ma chambre. Ce n'est que lorsqu'il va travailler qu'il cesse évidemment de le faire. Je ne sais pas s'il sait que je sais, mais ça me fait plutôt rigoler. Je ne l'ai jamais vu en pleine action, j'avoue toutefois que cela m'intrigue de plus en plus.

Au fil des jours, je suis donc devenue plus attentive à son petit rituel. Ainsi, j'ai remarqué qu'il commence toujours par se faire un café, puis passer par la salle de bains, et, avant de s'installer devant son ordinateur, il prend soin de bien fermer la porte de sa chambre. Je me sens très coquine, un peu coupable aussi, d'entretenir cette curiosité. Cependant, il est trop tard et je ne me sens

pas capable de faire demi-tour, je veux voir comment ça se passe !

Alors, un soir, alors qu'il se dirige vers la cuisine pour faire son café, j'en profite pour me glisser dans sa chambre et me cacher dans son garde-robe, en prenant bien soin de laisser la porte légèrement entrebâillée. Ayant une vue de trois quarts sur l'écran de son ordinateur, je sais que je l'aurai aussi sur lui.

Quelques instants plus tard, il entre dans la chambre, dépose sa tasse de café sur son bureau et s'installe devant son ordinateur. Aussitôt apparaît la page d'accueil d'un site qui ne laisse guère de place à l'imagination. Son souffle devient un peu plus rapide. Quelques clics, des photos apparaissent, et voilà qu'il s'accélère encore. Il ne faut guère de temps pour qu'il retire sa robe de chambre et que, pour la première fois, je remarque qu'il ne porte pas de slip. Il me présente une vue de profil, et quelle vue ! Une verge immense, longue, épaisse et qui culmine par un gland énorme lui aussi. Je le vois d'assez près pour distinguer les veines gonflées de sa bite. Bien que je n'aie pas eu des dizaines d'amants, j'en ai suffisamment vu pour savoir qu'il a un sexe exceptionnel.

Après s'être arrêté devant une photo évocatrice, il commence à se branler. Sa main entourant tout juste sa verge, gonflée à souhait, exerce des va-et-vient, d'abord tranquillement, puis de plus en plus vite. Il s'arrête un moment pour enduire sa main d'huile à massage, puis continue de se branler frénétiquement en poussant de petits soupirs et des « Oh oui ! oui ! ». Sa queue est si grosse et raide que je me dis que l'explosion sera magistrale. Je le vois tout à coup se cambrer sur sa chaise et je devine qu'il ne tardera pas à éjaculer. Il accélère son mouvement et se tourne soudainement dans ma direction pour ne pas éclabousser son ordinateur lorsque sa bite explose en jets saccadés qu'il ne parvient pas à contenir dans le papier-mouchoir qu'il tient à la main. Même lorsqu'il en a terminé, il continue de la tenir pendant quelques instants, les jambes bien écartées. Je me rends compte qu'elle est encore énorme et qu'elle met du temps à se relâcher ; je remarque aussi de petits soubresauts, comme si elle ne s'était pas toute vidée.

Pour ma part, je suis trop subjuguée pour analyser mes réactions. Je me demande seulement comment je vais faire pour sortir de la chambre. Heureusement, je le vois se lever, aller à sa commode, enfiler un slip et remettre sa robe de chambre avant de se diriger vers la salle de bains. J'en profite naturellement pour sortir aussitôt.

Lorsqu'il ressort de la salle de bains, je suis assise sur le sofa du salon. Il retourne dans sa chambre, puis vient me rejoindre, cette fois en pantalon. J'ai la tête qui tourne, tant la scène à laquelle j'ai assisté m'a troublée.

« Tu regardais la télé ? me demande-t-il.

— Oui. Enfin, pas vraiment. Je passe d'une chaîne à l'autre.

— Ah bon ! On va bien trouver quelque chose d'intéressant, me répond-il

en prenant la télécommande. »

Alors qu'il zappe d'un poste à un autre, je ne peux m'empêcher de poser mon regard sur son entrejambe. Je remarque que la protubérance n'est pas tout à fait disparue.

« Tu sais, dis-je, tu peux inviter des filles si ça te dit. Ne t'en empêche pas pour moi, Après tout, je ne suis pas ta petite amie.

— Je sais, répond-il, mais, pour le moment, je n'en vois pas l'intérêt.

— Tu aimes mieux regarder tes films, hein ! Allez, avoue.

— Pourquoi penses-tu tout de suite à ça ? Il n'y a pas que le sexe dans la vie. Et puis, mes films, entre nous, sont très bons, tu sauras. Mais je ne crois pas que ça t'intéresse.

— Bah, qui sait ? Je n'ai jamais vraiment pris le temps d'en regarder. »

Il est estomaqué de ma réponse ; je suis moi-même étonnée des paroles que je viens de prononcer. Mais il réagit rapidement et saisit la balle au vol.

« Attends, je vais t'en montrer un, d'accord ? Un *soft* pour commencer, je ne veux pas te traumatiser. »

Ce disant, il se lève pour se rendre dans sa chambre et revenir avec un DVD en main. Il le glisse dans le lecteur et revient s'asseoir auprès de moi. Je me sens étrange, légèrement gênée, mais le film qui débute quasi instantanément m'empêche de réellement prendre conscience de la situation. Dès le générique, les images explicites d'un couple en train de baiser commencent à défiler.

« C'est une version *soft* ?

— Bien, tu sais, dit-il, hésitant, dans ce genre de film, on en vient toujours à ces plans ! Admets tout de même que c'est excitant, non ? »

Je ne réponds rien. Mes yeux restent rivés à l'écran, où le type, avec une bite de taille respectable mais qui n'égale pas celle de mon cousin, pénètre une blonde plantureuse en levrette. Je dois avouer que je sens l'excitation monter en moi et que ma chatte commence à être vraiment mouillée.

« En tout cas, dit-il, moi, ça ne me laisse pas indifférent.

— Je te pensais plus... timide sur la question, dis-je.

— D'accord, je vais peut-être un peu loin... mais j'avoue que je commence à me sentir à l'étroit dans mon pantalon. Je pense que je vais aller dans ma chambre pour...

— Non, non. Tu peux rester, dis-je en l'interrompant. Tu as le film devant toi, c'est sûrement plus agréable. C'est moi qui vais changer de pièce.

— Comme tu veux », dit-il.

Sans plus se soucier de ma présence, il détache son pantalon, retire son slip et s'installe confortablement, la bite raide entre les mains – de près, elle me paraît encore plus grosse. Je suis comme hypnotisée. Ses yeux fixent l'écran et il commence à se branler. Je reste là, assise sur le sofa. Il ne semble pas s'en formaliser. Constatant que je ne semble pas vouloir quitter la pièce, me regardant dans les yeux, il me dit :

« Tu la trouves grosse ?

— Euh ! oui. »

Le film qui défile, la vue de la queue de mon cousin si près, les cris et les gémissements des protagonistes du petit écran, les halètements de mon cousin, tout cela m'électrise. J'ai la chatte en feu, tant d'ailleurs qu'il faut que je me retienne pour ne pas glisser ma main sous ma culotte et me mettre à me branler. Mon cousin ne peut pas ne pas réaliser mon excitation. Il me le fait savoir, en me lançant :

« Ça te fait quoi de me voir ainsi ? Ça te plaît ?

— Euh ! dis-je la voix éraillée, eh bien ! je ne te cacherai pas que je ne suis pas insensible. Tu as une queue tellement... Je te l'avoue, c'est difficile de ne pas être excitée. Mais, en même temps...

— Allez, viens, reprend-il, provocant, viens la prendre dans tes mains. Il n'y a que nous deux qui le saurons. »

Je n'hésite même pas tant je suis excitée. J'enserme sa queue de ma main – laquelle n'arrive pas à en faire le tour ! Je la sens vivante, vibrante. Je la fais glisser doucement. J'entends Pierre-Paul haleter, je le vois se retenir de gémir de plaisir et ça m'encourage à continuer. « Écoute, me dit-il, tu n'es pas obligée, mais je me sentirais plus à l'aise si tu étais nue toi aussi, comme ça, on serait deux à... » C'était comme si je n'avais attendu que cette invitation.

Aussitôt, je délaisse sa queue pour me dévêtir. Je me sens quelque peu gênée, mais mon excitation a vite raison de mon hésitation. J'enlève d'abord le haut. Mes petits seins sont tout gonflés et mes tétons, fièrement dressés. Puis, je retire ma culotte. J'ai une toison brune, soyeuse et bien fournie qui couvre tout mon pubis. Inutile de dire que mon clitoris est bandé et que je ruisselle de mouille. Mais c'est vrai que, nue, je me sens mieux – je suis maintenant en quelque sorte dans le même univers que lui. Je reprends sa queue dans ma main, me penche sur son ventre et je me permets de la lécher à petits coups de langue. Son gland mouillé me semble encore plus gros. Je ne résiste plus à la tentation de l'enfourner dans ma bouche. J'entreprends de le sucer, pour notre plus grand plaisir réciproque.

« Tu sucés bien, me dit-il, trop bien. Oh oui ! Tu vas me faire jouir. Oh ! Caroline. Oh ! Je ne peux plus me retenir. Attention ! Ça va gicler ! Oui... »

Je n'arrête pas de le sucer pour autant ; aussi, ne suis-je pas surprise de

sentir soudain un jet de sperme éclater dans ma bouche. Puis un autre, et un autre encore. J'avale le tout. Sa queue toute vivante en tremble encore, elle faiblit à peine et se tient toujours debout. Il me relève le torse, plonge ses yeux dans les miens.

«C'est bon, dit-il. Tu sucres merveilleusement bien. Mais à ton tour, maintenant ! »

Il s'agenouille devant moi, m'écarte doucement les jambes et plonge sa tête entre elles. Il commence à me lécher l'intérieur des cuisses et se dirige tranquillement vers mon pubis. Me voilà sous son emprise, abandonnée à ses caresses. Il passe sa langue le long de ma fente. Je me cambre déjà sous cette caresse. Ma mouille ne cesse de couler – je me sens comme une véritable fontaine. Il écarte délicatement mes petites lèvres pour faire pénétrer sa langue dans ma fente. Je pousse de petits cris bien malgré moi. «Je veux que tu jouisses dans ma bouche, me dit-il. Laisse-toi aller, petite cousine adorée.» Je sens bien sa langue qui effectue de petits va-et-vient dans mon sexe ; je me sens ruisseler. Plus excitant encore, j'entends le clapotis que fait ma mouille sous ses coups de langue. C'est exquis. J'écarte davantage les cuisses pour lui laisser tout le loisir de me travailler.

Je me sens si excitée ! Je ne ressens plus aucune gêne, je vis ce moment avec un pur bonheur. Je me surprends même à lui dire : «N'arrête pas ! Continue. Lèche-moi bien, fais-moi couler. Goûte-moi.» À chacun de ses coups de langue, je pousse le bassin vers l'avant pour aller à sa rencontre. Sa langue me lèche la chatte sans en oublier un recoin.

Je vois soudain que sa queue est redevenue toute raide. Je dirais même encore plus raide que la fois précédente. Une pensée toutefois me traverse l'esprit : s'il veut me pénétrer, pourrai-je l'accueillir ? À défaut de sa queue, je sens deux doigts entrer en moi. Ils me fouillent avec agilité et exercent des va-et-vient tantôt rapides, tantôt lents. Je suis au bord de la jouissance. Mais, juste avant que j'y parvienne, il retire ses doigts et approche sa queue. Ça y est, le moment est venu !

«Je vais y aller doucement, dit-il, tu es si mouillée que ça va bien aller.»

Son gland est à l'entrée de mon vagin ; il le taquine un petit peu, puis le glisse légèrement mais fermement à l'entrée de mon sexe. Ce qu'il est gros ! Il reste quelques instants immobile, puis il pousse un peu plus. C'est bon de le sentir ainsi. Il se retire et revient en moi un peu plus profondément. Il se retire encore mais, cette fois, lorsqu'il me pénètre à nouveau, son gland s'enfonce complètement. Il donne de petits coups de bassin pour que sa verge suive. Sa queue s'enfonce inexorablement, elle disparaît entièrement en moi. Il exerce maintenant de véritables poussées. Son va-et-vient est puissant et excitant.

Je décide de regarder sa queue me pénétrer. Je me redresse, presque assise, je le vois se retirer de moi, je vois son gland brillant de mouille, puis je le

regarde s'enfoncer en moi tranquillement et disparaître. Il joue de mon plaisir ; il se retire puis revient avec force, en me pénétrant jusqu'au fond. Je me sens au bord de l'orgasme, mes muscles se contractent et, bien vite, une chaleur monte en moi, c'est l'explosion !

Je pousse alors un long gémissement et je sens un flot de mouille s'échapper en même temps de mon sexe. C'est chaud, je suis toute trempée. Il glisse encore mieux quoiqu'un peu plus à l'étroit. À son tour, un orgasme le traverse et son sperme gicle en moi sans retenue.

Je ne suis que sexe, que chatte, et même si je suis rassasiée, j'en voudrais encore. Mais Pierre-Paul est visiblement épuisé. J'effleure doucement sa queue fatiguée, échouée contre son bas-ventre. Je la caresse, la cajole. Il ne faut guère beaucoup de temps avant que nous nous assoupissions et tombions tous les deux dans les bras de Morphée.

Avons-nous seulement vécu une parenthèse dans notre vie, ou est-ce le début d'une aventure ? Je ne sais pas. Je décide de laisser aller le destin.

Caroline



Le fantasme

Cela fait plusieurs mois que je suis avec Christian, et je suis persuadée que c'est l'homme de ma vie. Il m'a fait découvrir bien des choses, tout particulièrement le sexe. Il m'a révélé une face cachée que je n'aurais jamais imaginée, car, sous un visage qu'on dit innocent, je réalise aujourd'hui que se dissimule une femme qui adore les choses du sexe.

Je ne me lasse pas de sucer, de branler, de faire l'amour. Seulement, maintenant, je rêve d'autre chose : je rêve de goûter à d'autres sexes, sentir d'autres sexes en moi. Je sais que, vicieux comme il est, Christian m'aidera à réaliser ce rêve.

Mais laissez-moi nous présenter : je m'appelle Isabelle, j'ai vingt ans, les cheveux bruns, longs, des seins ni trop petits ni trop gros, tout ronds et bien fermes, et des fesses bien rebondies, faites pour être caressées. D'après Christian, j'ai un corps très bandant. Lui, il a vingt et un ans, mesure un mètre quatre-vingt-trois et a un membre dont la longueur et le diamètre sont plus

que satisfaisants, un membre qui m'aura donné bien des orgasmes d'une belle intensité.

Maintenant que les présentations sont faites, passons à mon fantasme. Me voici chez Christian, nous sommes seuls. La soirée et la nuit s'annoncent chaudes : le voilà qui me déshabille déjà ! Lentement, en m'embrassant à pleine bouche, il me retire un à un mes vêtements, mais je lui ai réservé une surprise : depuis le temps qu'il me le demande, me voici en porte-jarretelles sous ses yeux. Visiblement, le spectacle lui plaît beaucoup. Je m'approche de lui, prends en main sa colonne de chair et le branle doucement, sentant sous mes doigts sa verge gonfler de désir. Il sait que je suis vicieuse et très joueuse, il ne veut pas que je le fasse jouir avant qu'il me punisse agréablement pour la surprise que je lui ai faite. Il arrête ma main, la prend dans la sienne ; il m'embrasse, explore ma bouche avec sa langue. Sous ses baisers, je ne m'aperçois pas qu'il joint mes mains pour les placer au-dessus de moi. Il s'arrête, me regarde d'une telle façon que je deviens encore plus excitée : monsieur a envie de jouer !

« Après ta surprise, voici la mienne », me dit-il en attachant mes mains aux barreaux du lit.

Une surprise, lui aussi ? Ma foi, les grands esprits se rencontrent !

« Laisse-moi te bander les yeux », reprend-il.

Je suis excitée, c'est la première fois que je me retrouve attachée, les yeux bandés. Je suis à la merci de ses envies. Je le sens souffler doucement dans mon cou, déposer de doux baisers sur mon visage, sur mes seins. Ses mains parcourent chaque centimètre de mon corps. Sa langue vient titiller la pointe de mes seins gonflés de désir. Il prend mes tétons et les fait rouler entre ses doigts. Mon Dieu, quel délice ! Sensible comme je le suis, il pourrait me faire jouir rien qu'avec ces caresses. Très doucement, il enlève ma culotte, en prenant soin de me laisser mon porte-jarretelles. Tout en léchant la pointe de mes seins, il vient masser mon clitoris de ses doigts. Je soupire. Je gémis. Mes sens sont tout éveillés. Je ne vois rien ; c'est comme si je ressentais toutes ses caresses décuplées. Il me fait languir, il sait ce que j'attends : sa langue sur mon clitoris. Mais il en a décidé autrement et je ne peux rien faire d'autre que de me tordre de désir, de gémir sous ses caresses.

Je l'entends se lever et aller chercher quelque chose ; il revient à mes côtés, se penche sur moi et m'embrasse. Je sens un je ne sais quoi de doux, de très léger effleurer à peine ma peau, parcourir mon corps. C'est si agréable ! Je suis au comble de l'excitation, j'écarte les cuisses pour l'inviter à mettre ses doigts en moi, à me lécher. Et voilà que je sens tout à coup son souffle entre mes cuisses. Mon Dieu ! je suis devenue une fontaine ! Quelque chose se présente à l'entrée de mon sexe et, tout doucement, me pénètre.

Oh ! le salaud, il a acheté un godemiché ! Il exerce des va-et-vient, tout en

massant mon clitoris. Je suis au bord de l'orgasme. Je lui crie : « Oui, encore. Plus vite ! Tu vas me faire jouir ! C'est bon ! Encore. » Et l'orgasme me ravage. Il se penche à mon oreille et me murmure : « Ce soir, c'est ton soir, mon amour. Tu vas jouir comme jamais. »

La sonnerie de la porte retentit. Sans me détacher, je sens Christian se relever pour aller répondre. Je l'entends parler à voix basse, puis il revient dans la pièce, silencieux. Je me suis remise de mon orgasme et j'attends impatiemment la suite. Je suis vite servie ! Je sens soudain une main parcourir mon corps, des lèvres se poser sur mes seins. Deux doigts pénètrent mon sexe et réveillent à nouveau mes sens. Mon clitoris devient la cible d'une langue endiablée. Je gémis comme une folle ! Les doigts quittent mon sexe et viennent caresser mon cul, ma porte interdite, comme je l'appelle. Il faut dire que je ne suis pas une grande amatrice de sodomie, mais je ne m'y refuse pas à l'occasion. Voilà les doigts qui pénètrent tout doucement mon petit trou, essayant de l'élargir. La langue continue de harceler mon clitoris, me faisant oublier ces doigts.

Une nouvelle fois, je sens le gode en moi. Ces doigts dans mon petit trou et ce gode s'agitant en moi me font gémir de plaisir. Puis, doucement, le gode quitte mon sexe et je le sens se présenter à l'entrée de mon petit trou. Lentement, il s'enfonce en moi, m'arrachant des cris. Un mélange de douleur et de plaisir.

Toutefois, il ne faut guère de temps pour que mon petit trou s'habitue à cette présence ; pendant que je sens le gode faire des va-et-vient, j'entends déboucler la ceinture d'un pantalon, la fermeture éclair descendre et le pantalon glisser le long des jambes. Je sens quelque chose de chaud contre ma joue ; si je ne me trompe pas, il s'agit d'un membre bien dur qui n'attend qu'une chose : venir bien au chaud dans ma bouche. J'approche la queue de ma bouche. Bizarre, son odeur est différente de celle de tous les jours. Je la mets dans ma bouche et je constate que le goût est différent, lui aussi.

C'est alors que Christian rompt le silence et me dit tout doucement : « Voici ta surprise, petite salope. » Au même instant, un autre sexe tout chaud et tout dur se présente à l'entrée de ma bouche ! Oh ! le vicieux ! Quelle surprise ! Deux queues rien que pour moi ! Christian me détache les mains pour que je puisse le branler, lui et cet inconnu. Je ne vois toujours rien, mais, au toucher, je sens que cet inconnu est plutôt bien membré : son sexe a l'air d'être long et légèrement plus gros que celui de Christian.

Quelle étrange sensation que celle d'entendre gémir quelqu'un d'autre que son homme sous ses caresses ! Je le suce avec délectation, et c'est avec ravissement que je le sens durcir sous ma langue. Comme j'ai hâte de le sentir venir en moi ! L'inconnu aura-t-il deviné mes envies ou voudra-t-il goûter à mon corps qui lui est totalement offert ? Le voici qui s'échappe de mes doigts et vient se placer entre mes jambes. Il place sa tête entre mes cuisses et me

prodigue de douces caresses avec sa langue. Je suis une nouvelle fois dans un état d'excitation totale : je branle mon homme et un autre me fait un cunnilingus !

Le moment tant attendu arrive enfin : il s'arrête et place son gland à l'entrée de mon sexe. Tout doucement, il me pénètre ; je lâche un cri de surprise et de plaisir : « Que c'est bon ! Ne t'arrête pas, qui que tu sois. Continue ! Encore ! Tu es trop bon ! Vas-y plus fort ! » Je ne cesse de gémir que pour mieux enfourner la queue de Christian dans ma bouche et le sucer avidement. Il bande vraiment dur. Lui aussi a l'air surexcité : voir sa petite amie se faire prendre sous ses yeux et l'entendre gémir ne le laissent visiblement pas indifférent.

L'inconnu se retire, me retourne et me prend en levrette – c'est ma position préférée, car je m'offre tout entière à mon partenaire et il me pénètre bien plus profondément. Mon inconnu me donne des coups de boutoir si forts mais si bons que je jouis encore une fois. Je sens son doigt jouer avec mon petit trou et, doucement, il place son sexe devant la porte interdite, force un peu. Il fait un lent va-et-vient pour que je m'habitue à lui.

Soudain, je sens Christian se glisser sous moi et mettre son sexe dans le mien. C'est ma première double pénétration, et quel pied ! Je me sens totalement remplie et prête à jouir une nouvelle fois. Les deux hommes s'activent en moi et trouvent un rythme commun. L'inconnu me tire les cheveux, me fait cambrer un peu plus et me donne des petites claques comme je les adore. Dans un long cri, je jouis et je les entends gémir eux aussi ; ils accélèrent encore, se retirent chacun de leur trou, et viennent m'arroser le visage de leur jus ! Quel plaisir d'entendre leurs cris de jouissance ! J'avale tout ce que je peux et, l'un après l'autre, je les suce jusqu'à la dernière goutte.

Après quelques autres jeux très vicieux, mon inconnu nous quitte. Je n'ai jamais vu son visage. Quant à Christian, il ne me dira jamais de qui il s'agissait et ce ne sera pas plus mal.

Voilà, j'espère que mon fantasme vous aura donné quelques idées... et qu'il en inspirera aussi à mon amant.

Isabelle



Un patron exigeant

Après avoir abandonné mes études pendant quelques années, je venais finalement, à vingt et un ans, de décrocher un diplôme en secrétariat et j'espérais bien trouver rapidement du travail. Je vivais à Montréal, seule. Jusque-là, alternant entre un petit boulot et un autre, j'avais assuré l'essentiel de mes revenus en posant pour des photographes. C'étais plutôt payant, mais je voulais maintenant trouver un emploi moins précaire.

Grande, mince, les cheveux noirs et très longs, les yeux gris clair, une petite poitrine ferme, il paraît que je présente bien. J'aurais pu devenir mannequin, mais cela ne m'intéressait pas, je trouvais ce métier trop futile. Je posais uniquement pour gagner de l'argent, même si je trouvais parfois un certain plaisir narcissique à être exposée, exhibée, souvent admirée, parfois désirée. On me proposait souvent du travail, mais c'était rarement correct. J'aime être habillée assez sexy, mais je ne déteste pas non plus porter le jean et le t-shirt. Cela étant, je peux dire sans crainte de me tromper que tout me va plutôt bien, même le tailleur strict. On me prend souvent pour une gamine, et

je dois parfois justifier mon identité pour affirmer que je suis majeure.

Une petite annonce avait un jour retenu mon attention. J'avais fait parvenir mon CV et reçu ensuite une lettre me proposant une rencontre – je devais toutefois confirmer la date et l'heure par téléphone. Ce que je fis d'ailleurs aussitôt. Je cherchais un emploi dans une petite entreprise, mais je fus surprise de découvrir qu'à l'adresse indiquée se trouvait une maison privée. Après tout, pourquoi pas, de plus en plus de gens d'affaires exploitaient leur entreprise à partir de résidences privées. Je sonnai, et un homme d'une quarantaine d'années, grand, les cheveux châains et bouclés, me fit entrer.

« Vous êtes bien comme sur la photo, Justine, me dit l'homme, mais il faut reconnaître que vous êtes mieux en personne.

— Merci, monsieur, répondis-je poliment.

— Vous pouvez enlever votre manteau, ajouta-t-il, il fait plutôt chaud ici. »

Il faisait déjà froid en ce mois d'octobre, et j'avais choisi une tenue un peu sexy, mais je voulais quand même être à l'aise. Je portais donc des collants clairs sous une jupe en daim beige, plutôt courte ; il est vrai que toutes mes jupes sont courtes, car j'ai de longues jambes et quand j'en achète une un peu courte, elle devient sur moi une mini-jupe. Celle-ci m'arrivait environ à mi-cuisses, et j'avais préféré mettre des collants, car elle était trop courte pour que je puisse porter des bas. Pour ne pas paraître trop grande, j'avais choisi un pull blanc en laine, et aux pieds des chaussures à talons pas trop hauts.

Après m'avoir débarrassé de mon manteau, l'homme me fit asseoir face à son bureau et m'expliqua ce qu'il attendait de moi. Il était importateur d'articles vestimentaires féminins et avait besoin non seulement d'une assistante, mais aussi d'un mannequin pour tester les articles avant de les commander en grosse quantité. Si je faisais l'affaire, je serais chargée du secrétariat, de la prise de rendez-vous et des essayages. Je devrais également poser pour des photos de promotion des articles et l'accompagner lors de ses déplacements à l'étranger. Il me proposa un excellent salaire et me demanda de faire une séance d'essais, pour voir si j'avais la démarche, l'allure, le *feeling* pour défiler.

« Déshabillez-vous entièrement, ne gardez que vos chaussures et enfilez cette tenue, me dit-il en me tendant une robe noire.

— Mais, je...

— Je sais, vous n'avez pas l'habitude. Il y a une petite pièce pour vous changer, derrière cette porte. »

Je pris la robe et sortis du bureau, rouge de confusion. Après avoir enlevé mes vêtements, je retirai mon soutien-gorge, mais préférerai garder mes collants. La robe était très classe, superbe, en satin noir, courte et fendue sur un côté, un peu décolletée. Après avoir respiré plusieurs fois à fond, je revins

dans le bureau.

« Superbe, vous êtes superbe, Justine ! Marchez devant moi », dit-il en se levant.

J'avais l'habitude de poser, souvent nue même, mais cette fois, bien que vêtue d'une robe, j'avais l'impression d'être totalement nue.

« Vos collants ne vont pas du tout avec une robe comme celle-là, dit-il en me tendant une boîte contenant une paire de bas. Allez enfiler ces bas, on verra la différence. »

Je m'exécutai et revins les jambes gainées de bas résille très fins, noirs, dont la jarretière en dentelle m'arrivait à mi-cuisses.

« Vous voulez un miroir pour vous regarder ? Vous verrez la différence. »

Quelques pas me suffirent pour arriver devant un grand miroir fixé au mur. Effectivement, j'avais l'air très sexy, le bas de la robe arrivant juste au niveau des jarretières et la fente dans le tissu découvrant ma cuisse gauche jusqu'en haut. Il me fit défiler plusieurs fois devant lui, puis me demanda d'approcher.

« Je crois que vous êtes embauchée. Encore un petit détail. Vous devrez aussi défiler en sous-vêtements, ou nue sous une robe en voile transparent, pour certains clients. Je veux donc vous voir nue pour juger si votre corps me convient totalement. »

En disant cela, il avait posé ses mains sur ma poitrine et me caressait les seins à travers la robe. Comme je n'osais pas bouger ni le repousser, il prit de l'assurance et fit glisser la robe qui tomba à mes pieds. Je suis de nature docile, presque soumise et il l'avait vite compris. J'étais presque nue, je n'avais que mes bas, ma culotte et mes chaussures.

« Je vous avais demandé de vous déshabiller entièrement, dit-il d'un ton qui me sembla tout à coup plus sévère.

— Excusez-moi, monsieur, j'ai dû oublier...

— Vous pouvez garder les bas et les chaussures. Enlevez le reste.

— Oui, monsieur », répondis-je en baissant ma culotte.

Il me fit marcher devant lui, aller et venir d'un bout à l'autre de la pièce. J'étais rouge de honte, car j'étais intégralement épilée et je me sentais encore plus nue, n'osant pas croiser son regard qui, je le devinais, était fixé entre mes cuisses.

« Vous êtes ravissante et vous me convenez tout à fait. J'ai reçu plusieurs candidates et j'hésitais encore il y a dix minutes, mais si vous êtes d'accord avec mes exigences, je serai généreux avec les vôtres, à condition que vous soyez d'une grande disponibilité et d'une totale docilité. Quand pouvez-vous commencer ?

— Heu ! balbutiai-je, je suis libre, monsieur.

— Voilà les mots que j’attendais. »

Il posa une main sur mon sein et fit rouler la pointe entre ses doigts. Ce geste provoqua des fourmillements entre mes cuisses, et il s’en rendit compte. Il passa l’autre main sur mon ventre et descendit explorer l’intérieur de mes cuisses, puis remonta caresser ma vulve. Il me laissa ensuite me rhabiller.

Nous discutâmes alors des modalités. Certaines obligations étaient pour le moins inattendues, mais elles étaient claires. Je devais toujours porter des tenues sexy qu’il me fournirait ; je devais être libre de l’accompagner en voyage d’affaires, parfois plusieurs jours, et poser pour ses clients quand ils le désireraient. Pas de soutien-gorge, sauf pour des cas spéciaux – j’en porte d’ailleurs rarement –, et rasage intégral – j’étais souvent épilée.

À part cela, je devais assurer le secrétariat, répondre au téléphone, etc. J’avais une période d’essai d’un mois. Devant toutes ces exigences, et après avoir vu comment il pouvait avoir les mains baladeuses, je renégociai mon salaire à la hausse. Nous nous entendîmes alors pour que je commence dès le lendemain. Une fois rentrée chez moi, quelques scrupules se manifestèrent, mais je les balayai rapidement : après tout, je posais régulièrement nue devant des hommes et ce que me demandait mon nouveau patron n’était pas pire.

Le lendemain, je suivis ses consignes. J’avais choisi une tenue à son goût, du moins je l’espérais. Il ne m’avait pas encore imposé de tenue particulière, j’avais donc choisi parmi mes vêtements un ensemble plutôt sexy, un pull moulant blanc, une jupette plissée écossaise rouge et noire, des bas résille noirs et des cuissardes hautes et moulantes. Je portais un manteau pour dissimuler cette tenue et la réserver au seul regard de mon nouveau patron.

Lorsque j’arrivai au bureau, il me fit entrer et enlever mon manteau. Je fus félicitée par un sifflement évocateur mais discret, puis il me montra l’endroit où j’allais travailler. C’était dans la même pièce que lui, face à lui ; une table avec un épais plateau en verre, une chaise et une armoire. Il me demanda de m’installer, de m’asseoir pour voir si tout allait bien. Il était debout près de moi, et je m’aperçus qu’il pouvait voir mes jambes, que ce soit depuis son fauteuil, ou auprès de moi, à travers le plateau en verre.

Je passai la première matinée à m’initier aux documents, au matériel, et à choisir des tenues pour moi dans des catalogues. Ce matin-là, il s’installa à son bureau et me fit venir près de lui, à sa droite, pendant qu’il feuilletait les catalogues. Sa main droite se glissa lentement entre mes genoux et monta progressivement entre mes cuisses. Docilement, je le laissai faire. Je devais me pencher pour bien voir les catalogues et sa main arriva à la jarrettière de mes bas.

À un certain moment, une tenue particulièrement jolie me fit m’approcher et avancer la jambe gauche. Il en profita pour infiltrer sa main un peu plus

haut. Intéressée moi aussi par les catalogues, je posai mes deux mains au bord du bureau, me penchant un peu plus, le laissant s'aventurer à son gré entre mes cuisses car la situation ne me laissait pas indifférente. Je sentais maintenant sa main passer sous le tissu de ma culotte, caresser mes fesses, puis passer entre elles, entre mes cuisses. Son doigt caressait doucement mes lèvres, allait de mon pubis à mon anus, s'attardait parfois pour entrer dans ma fente et caresser mon clitoris. J'étais très excitée, il le savait.

Il repoussa les catalogues, enleva ma culotte et mon pull, me fit asseoir sur son bureau et me caressa les seins. Puis, il recula un peu son siège, pour mieux regarder mes jambes ; il posa ses mains sur mes cuisses, releva un peu plus ma jupe et me caressa longuement à travers mes bas, puis plus haut, puis tout en haut, entre mes cuisses. Il se rapprocha, m'écarta les jambes et plongea sa tête sous ma petite jupe. Je sentis sa langue fouiller ma chatte, pendant qu'il faisait passer mes jambes sur ses épaules. Il me caressait maintenant les cuisses, tandis qu'il suçait mon clitoris et me léchait la fente. Je fis durer le plaisir le plus longtemps possible, le laissant visiter mon corps avec sa bouche, avec ses doigts qui me pénétraient délicieusement. Il me fit jouir pleinement et me lécha longuement le pubis et l'anus.

Enfin, il me laissa me relever, mais se leva lui aussi pour caresser et sucer mes seins. C'est à ce moment que je vis une immense bosse sous son pantalon. J'en eus la confirmation en saisissant son sexe dur à travers son vêtement. J'avais envie de lui donner du plaisir à mon tour ; je m'agenouillai devant lui, ouvris sa braguette et sortit sa verge en érection. Après avoir caressé son gland et ses testicules pendant quelques minutes, je lui fis une fellation. Il jouit dans ma bouche, puis sur mon visage, ensuite sur mes seins.

Dès ce premier jour, il devint mon amant.

Chaque matin, quand j'arrivais, il était assis à son bureau ; je venais près de lui pour lui dire bonjour. Il passait la main sous ma jupe et montait entre mes cuisses. J'avais compris qu'il était inutile de mettre un quelconque sous-vêtement, puisque je ne pouvais le garder plus d'une minute. Il vérifiait aussi que mes seins étaient nus sous le pull ou le chemisier. Quand je portais une nouvelle tenue, il me faisait ensuite défiler pour m'admirer en se caressant la bite. Sinon, je passais directement sous son bureau et lui faisais sa gâterie du matin. C'était mon petit-déjeuner !

En voiture, j'étais toujours en mini-jupe ; je le suçais pendant qu'il conduisait et, le reste du temps, il avait sa main entre mes cuisses, tout en haut. Lorsque nous étions en voyage, nous passions la nuit ensemble.

Tout cela dura quelques mois jusqu'au jour où, après avoir fait la rencontre de mon nouvel amant, je donnai ma démission.

Justine



Mon après-midi chez le coiffeur

J'adore aller chez le coiffeur, car j'aime depuis toujours l'atmosphère chaleureuse qui y règne, l'odeur particulière des produits qui flottent dans l'air et, par-dessus tout, la douceur et la précision des mains de Denis, mon coiffeur attitré. Ce jour-là, il est 15 h lorsque je pousse la porte du salon de coiffure. D'un coup d'œil, je constate que Denis semble très occupé avec sa clientèle de mémés en bigoudis ! C'est son assistante, Kim, qui s'occupe de moi. Elle m'aide à me débarrasser de ma veste et de mon sac qu'elle pose dans le vestiaire, puis elle m'installe pour le shampooing. Les bacs sont situés au fond du salon, tout près du local des soins particuliers car, à ce endroit, on peut aussi se faire épiler et bronzer.

J'enfile une blouse blanche, m'assois sur le fauteuil, penche la tête vers l'arrière et ferme les yeux. C'est un moment que j'apprécie particulièrement. Je me laisse complètement aller, soumise aux mains qui me savonnent, me rincent et s'attardent sur ma chevelure. Le shampooing terminé, Kim m'aide à

revenir sur terre en me dirigeant vers son coin, à l'abri de la clientèle, et en m'installant sur un siège capitonné. Après lui avoir indiqué les petites retouches à faire, je la laisse préparer ses instruments. J'en profite pour l'observer discrètement dans la glace. C'est une belle fille, assez grande, blonde, avec de grands yeux bleus troublants. Une silhouette agréable, un chemisier blanc dans lequel semble flotter une petite poitrine en liberté, de longues jambes recouvertes par un collant beige et une jupe noire des plus courtes complètent le tableau.

La sarabande des ciseaux peut commencer. Kim tourne autour de moi, les lames résonnent dans mes oreilles. Soudain, mon cœur s'accélère : elle est sur ma droite et j'aperçois le galbe de son sein par l'entrebâillement de son chemisier. Elle se penche davantage sur moi, concentrée sur une mèche récalcitrante. Dans le mouvement, l'aréole brune ainsi qu'un téton m'apparaissent, offerts par le chemisier déboutonné. J'en ai la bouche sèche, une boule au ventre. Je crois qu'elle vient de se rendre compte de mon trouble. Il faut que je dise quelque chose, que son chemisier est un peu trop échancré ou je ne sais quoi, mais... Elle se recule un peu, me sourit et, à mon grand étonnement, pose son index sur mes lèvres. Son geste n'a duré qu'une seconde, elle a déjà repris son travail. Elle n'est visiblement pas dérangée par le fait que je puisse profiter allègrement de la vue de sa petite mais sublime poitrine. Tout ça commence à me faire tourner la tête ; je me rends compte que je me laisserais bien séduire par elle, la moiteur que je ressens entre mes jambes est là pour m'en convaincre.

Je me laisse aller contre le dossier du fauteuil et ferme les yeux. Que faire ? Ravalier mon excitation ou rebondir sur ce geste étrangement érotique ? Je me risque : ma main droite effleure sa cuisse. Le contact de son collant m'électrifie. Si elle doit refuser, c'est maintenant ! Rien ne se produit, mais elle ne me repousse pas. Elle continue imperturbablement la coupe. Qui ne dit mot consent, non ? Ma main remonte discrètement le long de sa cuisse, passe sous sa jupe, entre en contact avec son entrejambe, qu'elle écarte de manière à peine perceptible... Mon Dieu, elle mouille comme moi ! Ma main atteint maintenant sa culotte et se met délicatement à masser son mont de Vénus. Mes doigts impatients triturent le coton inondé. J'écarte ses lèvres à travers le tissu trempé et la pénètre doucement ; mon index et mon majeur, malgré l'obstacle de la culotte, n'ont aucun mal à écarter ses chairs intimes. Les ciseaux arrêtent leur cliquettement familier.

Kim est immobile, la bouche entrouverte et la respiration oppressée. Je nous vois dans la glace, mon bras engagé sous sa jupe, ses jambes écartées. J'entame un mouvement de va-et-vient avec mes deux doigts, tandis que mon pouce se fixe sur son clitoris qui jaillit de sa coque. Kim s'appuie de plus en plus contre moi. Je n'ai plus aucun mal à profiter de ses seins qui semblent n'attendre qu'une seule chose : se faire aspirer par mes lèvres. Soudain, elle se raidit, laisse échapper un gémissement avant d'être prise de petits spasmes.

Une légère rougeur envahit ses joues. Je lâche enfin prise. Elle reste silencieuse quelques secondes, puis reprend ses esprits. Elle me demande de la suivre dans le local du fond. Je me laisse conduire. C'est une petite pièce équipée d'une couchette pour les séances d'UV, d'un fauteuil amélioré – qui me fait un peu penser à celui du dentiste – et d'une glace qui tapisse tout un pan de mur. Kim ferme la porte, me saisit aussitôt par les bras et, toujours sans rien dire, pose ses lèvres sur les miennes dans un baiser fougueux. C'est doux et chaud ; sa langue s'enroule autour de la mienne, fouille ma bouche. Pendant ce temps, ses mains me débarrassent de la blouse, palpent ma robe, la relèvent et s'emparent de mes fesses, recouvertes par une culotte détrempée, qu'elle se met à pétrir.

Quel feu d'artifice ! J'ai envie de jouir, de la sentir nue contre moi. Je déboutonne à la hâte le reste de son chemisier et libère ses deux seins. Je saisis délicatement ses tétons et me mets à les pincer. Ils raidissent instantanément. Nos silhouettes maintenant enlacées se reflètent dans le miroir. Je sens sa main sous ma robe, entre mes jambes, ses doigts qui tâtonnent, fouillent, malaxent. Je me tortille pour l'aider à atteindre mon sexe trempé et rasé, chose qu'elle semble d'ailleurs apprécier. Soudain, elle s'interrompt, me tire vers elle, attrape ma robe qu'elle déchire verticalement, de l'ourlet jusqu'à la taille. Je n'ai pas le temps de réagir ! Elle m'oblige à m'asseoir dans le fauteuil. C'est elle qui mène désormais la danse.

« Écarte les jambes », m'ordonne-t-elle. Je ne sais pas ce qui me surprend le plus, le ton ou le son de sa voix, si rare jusqu'alors. « Laisse-toi faire », surenchérit-elle en se saisissant d'une paire de ciseaux, les yeux brillants. Je n'ai pas le temps de protester : elle découpe les attaches et l'élastique de ma culotte qui cède immédiatement. Elle retire le bout de coton qui obstrue la vue de mon con totalement rasé. Mes fesses entrent en contact avec le cuir froid du fauteuil. Elle s'accroupit entre mes cuisses, la tête à la hauteur de mon sexe qui coule de plus en plus. Je suis complètement offerte, totalement à sa merci. Elle dirige mes jambes dans des sortes d'étriers, je sens les lèvres de mon sexe qui s'écartent naturellement. Son souffle chaud caresse ma peau et, lorsque sa langue remonte sur toute la longueur de ma chatte, j'explose littéralement.

Je jette un coup d'œil dans le miroir : ma coiffeuse est agenouillée, torse nu, la tête entre mes cuisses. Je sens deux de ses doigts me pénétrer et se mettre à aller et à venir dans mon vagin ; ses lèvres se referment sur mon clitoris et je sens un troisième doigt forcer doucement l'anneau étroit de mes fesses. Mon orifice cède sous la poussée digitale. Je suis envahie. Je serre les accoudoirs de toutes mes forces, retenant le plus possible mon envie de hurler à la mort.

Coup de théâtre ! La porte s'ouvre, Denis entre dans la pièce. Je me fige, morte de honte ! Il n'a pourtant pas l'air d'être surpris de nous trouver dans cette drôle de position. Kim non plus, d'ailleurs, qui ne s'est même pas interrompue, comme si elle s'attendait à ce que son patron nous rejoigne. Il referme la porte, déboucle sa ceinture et sort son sexe qui se dresse

instantanément. Il ne tarde pas à se masturber. Quelle bite énorme ! Je ne me reconnais plus. Surfant sur la vague de chaleur qui s'est emparée de moi, je lui fais signe d'avancer. Il s'approche, je saisis son sexe et me mets à le caresser, à le branler, à le tordre. Je soupèse également ses bourses gonflées. Je suis hypnotisée par cette belle queue qui palpite dans ma main.

Denis semble ravi de mon traitement. Son sexe devient énorme, congestionné. Il se libère de mon emprise, il en veut plus ! Il ajuste un préservatif sur son énorme membre, se place derrière son employée, remonte sa jupe, déchire le bas, écarte son slip et la pénètre en levrette sur toute la longueur de son énorme et longue queue. Pour le (bon) coup, Kim arrête de me *travailler* le sexe, tétanisée par l'assaut de son patron. Denis est surexcité ; il entame des mouvements de bassin presque violents qui se répercutent dans tout le corps de sa coiffeuse. La puissance des coups de boutoir de Denis est phénoménale. Kim se met à gémir et, dans un éclair de lucidité, son patron lui cale la tête entre mes jambes afin de la faire taire ! La scène que j'entr'aperçois dans la glace est hallucinante : mon coiffeur est en train de défoncer une des ses employées qui, sous la violence et le rythme de sa bite, est en voie de me déchiqueter le clito avec ses dents. Je prends le relais, c'est à mon tour de geindre.

L'arrière-train ravagé, les genoux meurtris par le carrelage, manquant de s'étouffer entre mes cuisses, Kim supplie son patron d'arrêter de la « pistonner » de la sorte. Pas frustré pour un sou et bandant toujours comme un taureau, Denis me demande de prendre le relais. Je ne me fais pas prier, je suis dans tous mes états. Kim réajuste ses affaires et retourne dans le salon de coiffure. Denis me soulève et prend place dans le fauteuil. Une fois dans ses bras, je me laisse lentement redescendre sur sa bite. Je m'empale à fond, les jambes grandes ouvertes, et me mets à bouger le long de cette pine gigantesque. Son sexe s'épanouit, grossit, grandit, je suis tout bonnement empalée.

Pendant qu'il me fait monter et descendre sur son pieu de chair, Denis me travaille le petit trou avec ses doigts grâce à la mouille qui coule abondamment de ma chatte. Une fois prête, il se dégage, me retourne et glisse son gros gland dans ma raie humide et me laisse descendre sur son membre. Mon anus se dilate et j'entame ma dernière chevauchée. J'adore me faire sodomiser. Ma main accompagne mon clitoris, me voici partie au septième ciel. Nous gémissons, jouissons sans aucune retenue, tant pis pour les mémés en bigoudis, c'est tellement bon !

Il est plus de 17h lorsque je quitte le salon de coiffure pour m'engouffrer dans ma voiture, des cernes sous les yeux, les cheveux et ma robe coupés, sans culotte. Toutefois, j'ai le numéro de téléphone de Kim et un grand sourire aux lèvres.



Jour de canicule

La petite goutte commençait à me chatouiller. Je baissai les yeux et rentrai le menton pour l'apercevoir, juste à la naissance de mes seins, en plein milieu. Elle brillait sous le soleil caniculaire et tremblait un peu. Amusée, je guettaï le moment où elle allait se transformer en une petite coulée. Je m'obligeai à demeurer parfaitement immobile pour ne pas hâter l'événement. La goutte frémit légèrement, puis, soudain, comme si elle venait de crever la minuscule bulle qui la tenait enfermée, elle se répandit sur ma poitrine pour aller s'égarer dans mon duvet.

Nonchalamment étendue sur ma chaise longue, je m'offrais un bain de soleil en ce début d'après-midi d'un mois de juillet caniculaire. Sous ce soleil étouffant, je transpirais abondamment. J'avais mis mon petit bikini turquoise afin d'exposer un maximum de peau à l'astre bienfaisant ; mais difficile de tenir plus d'une demi-heure avant de me précipiter sous la douche pour me débarrasser de toute cette transpiration et de me rafraîchir.

Quoique petit, mon jardin offrait suffisamment de place pour y étendre deux ou trois chaises, et même y placer une petite table pour y faire la dînette ou y prendre l'apéritif ou des rafraîchissements. Pas question toutefois de m'y balader nue ou même en monokini ! La proximité de voisins à la discrétion douteuse m'en empêchait. J'avais d'ailleurs placé une sorte de palissade, un tantinet vétuste mais n'offrant aucune fissure, de telle sorte que mes voisins d'en face, ceux du rez-de-chaussée, n'aient pas vue sur mes allées et venues ni sur mes séances de bronzage. Impossible cependant de ne pas être aperçue des balcons situés sur les façades arrière de mes vis-à-vis.

Le deuxième étage était habité par un couple de personnes âgées qui ne se montrait jamais par ces grandes chaleurs ; au troisième, en revanche, deux étudiants assez gouailleurs ne manquaient aucune occasion de laisser plonger leur regard vers ma petite cour où ma tendre amie Sophie et moi-même nous tenions aussi souvent que possible. Pour l'heure, les rideaux étaient tirés, je soupirais d'aise de les savoir absents.

Au premier étage s'avavançait un joli balconnet richement fleuri, avec beaucoup de goût. Y apparaissait fréquemment une dame d'une quarantaine d'années, épanouie, l'air sensuel et bien dans sa peau. Une beauté ! Elle accordait à ses géraniums un soin tout particulier, les arrosant souvent, très souvent, un peu trop m'avait-il semblé ! Nous nous étions persuadées, Sophie et moi, que la dame avait trouvé là un excellent prétexte à se trouver sur son balcon, comme par hasard, au moment précis où nous nous faisions bronzer. Plus amusées qu'irritées, nous avons fini par nous habituer à la présence et aux regards coulés de la femme qui semblait, avec le temps, avoir de plus en plus de mal à dissimuler son émoi. À l'évidence, notre situation la troublait. Pourtant, nous demeurions fort discrètes, nous interdisant tout épanchement, tout débordement intempestif.

Ainsi exposées à la vue de nos voisins et de cette femme en particulier, nous évitions de jouer les provocatrices, réservant à l'intimité de la chambre ou du salon nos ébats amoureux, car, oui, je suis homosexuelle. Néanmoins, je devinais que, de son poste d'observation, si elle le désirait, elle avait une vue plongeante sur le salon où Sophie et moi ne prenions pas toujours le temps de baisser les stores avant de nous livrer à nos ébats.

Le soleil semblait redoubler d'ardeur, et ma peau, toute couverte de petites perles de transpiration, était à nouveau brûlante. Je n'allais plus pouvoir tenir bien longtemps ! Je me mis à regretter l'absence de Sophie, retenue à l'extérieur de la ville en raison de ses activités professionnelles, lesquelles rognaien trop souvent week-ends ou jours de congé. Ah, si elle avait été là !

Je me laissai aller à imaginer sa main posée sur la mienne, discrètement. Puis, le doux regard que nous échangerions en cet instant même, la montée du désir que nous aurions lu dans nos prunelles déjà avides. Le léger frémissement complice qui nous aurait fait nous lever et nous diriger, sans un

mot, vers le salon où, après avoir rapidement baissé les stores, nous nous serions abandonnées dans les bras l'une de l'autre. Je sentais presque la douceur humide et brûlante de ses lèvres écrasant les miennes, sa langue dans ma bouche, nos mains parcourant nos corps enfiévrés... Toute à ma rêverie, je sentis s'éveiller le doux pétilllement du plaisir dans mon ventre. Il allait falloir que je me calme, je commençais à m'exciter pour de bon !

J'entrouvris les yeux et jetai un bref regard vers la petite table sur laquelle étaient posés verre et bouteille. Vides ! Plus une goutte de jus de pamplemousse. Bon ! Je m'accordai deux minutes avant d'entrer au frais. Le temps de penser encore un peu à Sophie, à ses mains sur mon corps, me parcourant, griffant mes cuisses de ses ongles acérés, pétrissant mes seins déjà implorants, me léchant...

Tiens ! Et si *elle* était à son balcon ? songai-je tout à coup. J'entrouvris une paupière prudente afin de m'en assurer. Eh oui, merveilleux hasard, elle était bien là, papillonnant au milieu de ses géraniums reconnaissants de ses bons soins. Me croyant assoupie, elle n'essayait même pas de se donner une quelconque contenance ; à travers le filtre de mes cils, je voyais bien qu'elle m'observait scrupuleusement. J'en ressentis une certaine fierté. Bâtie comme elle l'était, cette belle femme ne devait pas avoir de difficultés à se trouver un amant, voire une maîtresse. Je me demandai d'ailleurs si nous n'avions pas affaire à une lesbienne, car la manière dont elle me regardait laissait peu de doutes sur la question. À moins qu'il ne s'agisse d'une de ces nombreuses hétéros soudain très désireuse de tenter l'expérience qui consiste à faire l'amour, une fois en passant – une seule fois, bien entendu ! – avec une femme.

Passablement excitée par la brève évocation que je venais de faire de mon amie Sophie, je décidai, sur un coup de tête, d'épater quelque peu ma voyeuse. Faisant semblant que j'étais en effet assoupie, je commençai par m'étirer de tout mon long, comme au réveil, prenant tout mon temps, me cambrant au maximum, bombant la poitrine et creusant le bassin, les coudes relevés, les poings aux oreilles. Comme par inadvertance, j'écartai les cuisses. Vu sa taille, mon bikini ne dissimulait pas grand-chose, et je m'amusais à imaginer la réaction de la femme. Me relâchant, j'entrouvris à nouveau les paupières et faillis éclater de rire en constatant le trouble, bien tangible, de ma voyeuse : hébétée, la bouche ouverte comme sur un *oh!* suspendu et figé, les yeux écarquillés, elle serrait les cuisses comme prise d'une envie irrépressible. Je fis mine de l'ignorer, me redressai vivement et pénétrai dans le salon tout baigné de soleil. Je pris bien garde de laisser les stores ouverts, sachant que la dame pourrait ainsi poursuivre tranquillement son observation. Elle voulait voir ? Elle allait voir !

Je commençai par me retirer quelques instants à la cuisine pour aller me servir un grand verre de jus de pamplemousse, dont j'avais grandement besoin. Lorsque je revins dans le salon, elle était toujours là, et cette fois je ne

doutais plus qu'elle m'observait. Je m'allongeai sur le divan et me mis presque aussitôt à me caresser. La chose me fut d'autant plus aisée que pétillait encore en mon ventre l'excitation que j'avais si bien amorcée en évoquant ma tendre Sophie. Le divan était disposé de telle sorte que, de là où elle se trouvait, la femme ne devait rien perdre de mes mouvements : je m'étais placée face à elle, pile dans l'axe.

Après m'être débarrassée de mon bikini, je me mis à caresser mon corps avec une lenteur calculée, ondoyant, me tortillant, sans avoir à feindre tant l'excitation me gagnait, alimentée aussi bien par les souvenirs des récentes caresses de mon amante que par le regard de la femme que je devinais rivée à mes formes. Les cuisses à présent bien écartées, je posai les mains, disposées en serres d'oiseau, sur mes genoux, et remontai vers ma vulve en me griffant la chair. Je frissonnais de plaisir. Je me mis ensuite à me pétrir les seins en grands mouvements circulaires, puis à m'étirer les bouts en geignant ; mon bassin amorça sa danse lascive. Je revins à ma vulve et, m'emparant de mes lèvres, je les étirai en les écartant pour bien exhiber mon entrée rose, déjà toute perlée, à la femme, là, en face, qui... Au fait, c'est vrai, où en était-elle ? Je l'avais presque oubliée, tant le plaisir s'était emparé de mon esprit.

Je faillis crier de surprise au vu des deux gros cercles noirs qui masquaient les yeux de la dame. Elle m'observait à la jumelle, cette salope ! Sans vergogne et... Oh non ! je rêvais ! Elle tenait sa paire de jumelles d'une seule main, l'autre étant occupée à je ne sais quoi, masquée par les géraniums. J'étais désormais convaincue qu'elle me fixait la chatte. Oh ! et puis zut ! qu'elle en profite, tiens ! D'autant que la situation commençait à vraiment m'exciter.

Attends, ma salope, me dis-je intérieurement, je vais te faire voir quelque chose. Je me levai d'un petit bond, disparus dans la cuisine et en revins quelques instants plus tard munie d'un gros cube de glace encore fumant et qui me collait un peu aux doigts. Je m'étendis à nouveau sur le divan et entrepris de me passer le cube sur les lèvres. Se forma aussitôt un petit filet d'eau glacée que je laissai descendre le long de mon cou, ce qui me procura une délicieuse sensation de fraîcheur. Me cambrant alors, je me mis à promener le glaçon fondant sur les pointes de mes seins qui réagirent aussitôt en se dressant encore davantage, galvanisés par le froid. Je promenai ensuite le glaçon sur ma poitrine qui frissonna de plaisir et qui provoqua ce délectable fourmillement que j'apprécie tant.

Observant toujours les réactions de ma voisine, je laissai ensuite descendre ce qui restait du glaçon vers mon nombril où je le laissai s'attarder un peu, puis sur ma vulve que je me mis à parcourir en un geste ample et ralenti. Je titillai l'entrée de mon vagin qui se contracta sous la délicieuse agression du froid. « Allez, viens, ma salope, regarde-moi bien, contemple ma chatte toute mouillée, regarde bien ce sexe qui ruisselle, qui va bientôt... » monologuai-je. Lui offrirai-je le spectacle d'un orgasme ? Je... À vrai dire, je ne crois pas que

j'aie encore le choix ! Oh ! que c'est bon ! je suis au palier, là, je... Regarde bien, remplis-toi les yeux, tu vas voir comment je...

Délaissant le glaçon qui, réduit à une larme mourante et tiède, acheva sa course sur le haut de ma cuisse, j'entrepris de me masturber résolument, écartant les cuisses à l'équerre, me pétrissant un sein et me labourant l'entrée du vagin au moyen de deux, puis de trois doigts. Le plaisir montait en vagues successives, me faisant bourdonner les tempes. Le souffle court, les joues en feu, je me contenais à grand peine : mon bassin tressautait de plus en plus fort, ma tête roulait de droite à gauche. Je ne pus réprimer de petits gémisséments de plaisir, la vague montait, s'élargissant, et je m'affolai. « Oh ! que c'est bon ! » murmurai-je à voix basse.

Je me laissai revenir un peu, différant l'orgasme qui s'annonçait majeur. Je savourai la plénitude de mon plaisir qui sembla rouler au fond de moi un long moment pour repartir de plus belle. Je me mis à serrer et à desserrer les cuisses, excitée comme une puce. Le divan couinait comiquement, mes halètements lui faisant écho, je n'allais plus tenir bien longtemps ! Retirant soudain mes doigts de mon antre ruisselant, je les portai à ma bouche et, fixant résolument ma voisine qui devait me voir en gros plan, je suçai lentement et longuement mes doigts trempés, me délectant du goût de mon jus, achevant ainsi de m'affoler sous son regard qui contribuait largement à mon excitation.

Répondant enfin à l'appel impérieux de mon sexe enflammé, je tapotai mon mont de Vénus, titillai un moment mon clitoris qui me sembla émettre des ondes électriques qui se répandaient dans tout mon corps ; puis, n'y tenant plus, je replongeai quatre doigts dans mon vagin et me mis à me branler sauvagement. Quelques spasmes m'ébranlèrent aussitôt ; je me laissai enfin aller et l'orgasme survint presque immédiatement, ravageur, engloutissant, délicieux.

Je mis quelques instants pour revenir à la réalité, calmer les battements de mon cœur, laisser se disperser les milliers d'étoiles filantes et reprendre une respiration normale. Je jetai un rapide regard vers l'extérieur : sur le balcon d'en face, les géraniums semblaient ravis, rouges de plaisir, on en jurerait. Mais la femme avait disparu.

Tiens ! elle avait même tiré ses rideaux...

Béatrice



Pénétration sauvage

Cette année, je suis partie dans les Montagnes Blanches, en Nouvelle-Angleterre, pour les vacances, car j'aime marcher en montagne. Une journée que je me baladais, alors qu'il faisait très chaud et que je n'avais plus d'eau, je découvris un petit lac au détour d'un sentier. L'occasion était trop belle pour que je me la refuse ; aussi, décidai-je de me baigner. J'enlevai mes vêtements. Je préciserai ici que je suis assez bien faite : je fais 36 de tour de poitrine et mes seins sont fermes ; je suis aussi assez fière de ma chatte : mes lèvres sont charnues et ma motte, bombée.

Je mis donc un pied dans l'eau et tranquillement, en raison de la fraîcheur de l'eau, j'avançai doucement. Je commençais à nager lorsque j'aperçus, un peu plus loin, un grand type. Il était comme moi, complètement nu. Brun, assez bâti, qui semblait plutôt bien. En voyant sa queue, j'eus un choc. Jamais je n'avais vu un engin pareil : son gland lui arrivait à mi-cuisses. Il faisait celui qui ne m'avait pas vu, ce qui était invraisemblable puisque le clapotis de mes battements de mains et de pieds dans l'eau rompait le silence

environnant. Surtout, il se dirigeait vers moi. Le lac n'étant pas très grand, comme je l'ai précisé, nous fûmes rapidement à une brasse l'un de l'autre, puis nous nous croisâmes. Par inadvertance – je me demande aujourd'hui si ce l'était vraiment –, je me cognai à lui et ma main lui effleura le sexe. Je constatai aussitôt qu'il prenait du volume et de la consistance. Prenant pied au fond de l'eau, je m'excusai en balbutiant. « Devons-nous vraiment parler ? » me dit-il. Il avait bien raison.

Nous nous rapprochâmes en faisant quelques pas vers la rive et, sans que ni lui ni moi n'ayons ajouté un mot, nous nous retrouvâmes soudés l'un à l'autre. Je touchai sa verge et ses couilles duveteuses. Une belle érection ne tarda pas à se manifester. Je la saisis dans ma main, j'ouvris la bouche et aspirai le gland que je commençai aussitôt à pomper. J'aime sentir l'odeur et le contact d'un gland gonflé qui commence à laisser perler ses premières gouttes de semence. C'est toujours un contact, une sensation qui me fait mouiller. Je m'agenouillai devant cette belle queue déployée pour avoir une vue complète de ce membre qui m'emplit si bien la bouche. Je suis dans l'eau jusqu'aux seins. Je suis bien. Je lèche la hampe tout en regardant le type. Puis, j'avale ses couilles une à une, les malaxant avec mes lèvres. Ses poils pubiens me chatouillent. Je glisse mon visage dans les poils et je respire à fond pour humer l'odeur du désir.

Le type est vraiment génial. Il se laisse faire, me laisse prendre la direction des opérations. Je passe une main entre ses cuisses poilues et je caresse ses fesses. Il remue le bassin et me laisse trouver son petit trou. J'introduis un doigt dans l'ourlet culier qui se desserre comme par enchantement, puis je le branle tout en reprenant dans ma bouche sa grosse queue. Le type gémit. Il me dit : « Pompe bien ma queue. Prends bien ton pied. »

Je me déchaîne. Je sens le foutre monter le long de la hampe et la bite se durcir jusqu'à faire jaillir le sperme. Je l'entraîne hors de l'eau et nous nous allongeons sur l'herbe. J'écarte les cuisses – je ne ressens pas la nécessité de dire un seul mot. « Tu veux que je te baise, ma salope. Tu vas voir comme je vais t'enfiler. Tu vas en gueuler de plaisir. » Je suis aux anges, c'est ce que je préfère : la pénétration sauvage.

Il se place entre mes cuisses grandes ouvertes, guide sa queue jusqu'entre mes lèvres et me prend sans avertissement et sans ménagement. Je sens sa queue qui me défonce ; pendant qu'il va et vient sèchement en moi, je m'arrange pour lui mettre un doigt dans le cul. Ça le fait gémir de plaisir. Après un temps qui me semble interminable, il porte mes jambes à ses épaules afin que mon cul et ma chatte soient bien offerts à sa vue et à sa queue. Il s'enfonce en moi jusqu'aux couilles, passant d'un orifice à un autre. Il me traite de vicieuse, de salope. Je halète, je gémis ; je crie de plaisir. Ma tête cogne d'un côté, puis de l'autre. Je perds la tête. Je mouille. Je l'encourage : « Baise-moi. Baise-moi bien. Oui, défonce-moi. » Il ne se ménage pas. Il accélère le va-et-vient. Je sais qu'il ne tardera pas à jouir. Moi non plus, une

autre fois. « Viens, lui dis-je. Remplis-moi, salaud. » Nous jouissons ensemble d'un même spasme. Je l'arrose de ma cyprine ; il éjacule en moi. Je sens son foutre m'envahir, le trop-plein coulant de ma fente, glissant entre mes fesses et ruisseler sur l'herbe. Je suis remplie, repue. Nos corps sont trempés de sueur, ils frémissent de plaisir violent.

Il y avait le soleil, la nature. L'excitation de cette rencontre sans lendemain.

De fait, quelques instants plus tard, il se releva, me regarda une dernière fois en me disant : « Tu sais, ce fut formidable », puis il repartit vers le lac et disparut à la nage. Formidable, avait-il dit ? Et comment !

Nathalie



Festin vietnamien

Nguyen me tend l'enveloppe. Une vingtaine de photos sur papier glacé. Celles qu'il a prises la semaine dernière avec Long et Carole, avec moi aussi bien entendu, pendant la chaude partie que nous avons faite. Il faut dire qu'elles sont plutôt bandantes, ces photos de nous trois. Il voulait que Carole et moi jouions aux filles vicieuses, mais, avec la présence de Long, nous n'avons pas eu à nous forcer beaucoup ! D'autant que moi, lorsque je me déshabille devant un gars ou une fille, quoique je préfère les gars, j'ai l'impression de vivre à fond.

Quand, donc, Nguyen, mon petit ami depuis quelques mois, nous annonça à Carole et à moi qu'il avait à nous présenter un copain à lui pour une session de photos pour son site Web, il ne nous dit pas que c'était aussi un Vietnamien et qu'il ne parlait pas un mot de français. Mais il avait d'autres

arguments pour se faire comprendre ! Tout de suite, Long, dont, en passant, Nguyen me dit que le nom signifiait « dragon », fixa ses yeux sur ma poitrine. Vers quatorze-quinze ans j'en avais un peu honte, mais plus maintenant ; au contraire, j'étais fière qu'elle attire le regard des hommes et qu'elle les fasse bander.

Quand Long baissa son slip, ni Carole ni moi n'osions vraiment y croire ! Nous nous jetâmes un coup d'œil en coin, avant de river notre regard sur ce pénis à la taille impressionnante qui nous faisait oublier tous les préjugés voulant que les Asiatiques, en général, aient un sexe de taille inférieure aux Occidentaux ! Si j'avais cru tenir une exception avec Nguyen, je reconnaissais aujourd'hui qu'il n'était pas le seul ! Se rapprochant de moi, Long saisit mes seins qu'il se mit à peloter sans vergogne. Des doigts durs et autoritaires. Ça augurait bien pour la suite des opérations. Sous prétexte que je suis blonde avec une peau douce et très blanche, la plupart de mes amants me touchaient comme si j'étais fragile, ce qui n'est pas le cas. Je préfère ceux qui m'étreignent et me caressent sans se gêner ; certes, je n'aime pas la brutalité, mais j'apprécie assez d'être doucement rudoyée – mon petit ami le savait et je ne doutais pas qu'il en ait parlé à son copain. Long ne prenait pas de gant, il y allait sans détour. Je sentis aussitôt les frissons me parcourir le bas-ventre et, pour bien lui faire sentir que j'appréciais ce qu'il me faisait, je saisis ses couilles dans la paume de ma main. Elles étaient lourdes et chaudes. Je les fis rouler un moment l'une contre l'autre pendant que Carole commençait à le masturber.

Nous étions tellement excités que nous ne nous embrassâmes même pas en guise de préliminaires. D'un coup, tout en caressant nerveusement la pointe de mes seins d'une main, il posa ses lèvres sur les miennes et insinua sa langue dans ma bouche. Sa façon de faire m'excitait et je lui rendis la pareille en aspirant littéralement sa langue. Au moment où il me glissait deux doigts à l'orée de la fente, je vis Carole se mettre à genoux devant lui – elle ne voulait visiblement pas demeurer en reste ! Long souriait aux anges ; il était bien bandé. Carole lui titillait le gland à petits coups, du bout de la langue, en passant par en dessous et en insistant aussi sur le méat. J'étais fascinée par ce gland bien développé et majestueux, bien plus imposant que celui de mon Nguyen. Long poussa un soupir et ses lèvres retrouvèrent les miennes ; sa langue s'enfonça encore plus loin dans ma bouche lorsque Carole entreprit de le sucer. Je buvais sa salive en creusant les joues pour mieux aspirer sa langue.

Nguyen, quant à lui, ne perdait pas une miette de ce qui se passait sous ses yeux ; il nous encourageait du geste et de la voix, tantôt en français, tantôt en vietnamien, tout en mitraillant à tout-va et en tournant autour de nous. Je ne sais pas ce qu'il en était pour Carole et pour Long, mais, dans le feu de l'action, je l'écoutais à peine. J'éprouvais trop de plaisir à sucer la langue de Long pendant que ses doigts s'infiltraient entre mes fesses. J'étais très excitée,

frottait sans vergogne mon corps contre celui de Long. Je mouillais comme une fontaine. C'était exquis.

Nguyen demanda alors à Carole de se mettre à quatre pattes pour que Long puisse la baiser en levrette. Carole, avec son petit cul mignon comme tout, creusa profondément les reins pour le faire ressortir. Me détachant de Long et m'agenouillant à côté de Carole, je passai deux doigts dans sa fente ruisselante ; ceux de Long vinrent me rejoindre. De mon autre main, je m'emparai de sa queue et je la frottai contre la vulve humide et gonflée d'impatience qui s'entrouvrait déjà.

Carole se mit à haleter en respirant vite et fort, puis je lui enfonçai la queue de Long en lui serrant les couilles. Je la regardais s'engloutir dans la chatte de ma copine en écartant les lèvres gonflées. Allant et venant dans Carole, Long, d'une main, me fit m'allonger à côté de ma copine et commença à caresser mon petit trou. Je tendis les fesses en arrière pour mieux ressentir cette sensation qui me chauffait les reins. Malgré le plaisir qui me gagnait, j'enviais un peu ma copine qui poussait une petite plainte chaque fois que le ventre de Long cognait sèchement contre ses fesses. Elle savourait la queue parfaitement enfoncée au fond de sa chatte. Mais Long ne perdait pas la tête et je poussai juste un petit cri quand son doigt se retrouva franchement dans mon cul. Je regrettais de ne pas pouvoir l'observer. J'aime regarder quand on introduit quelque chose en moi, car cela augmente la sensation de plaisir – c'est un peu comme si je participais encore davantage.

Lorsque Long se retira de Carole, je ne pus résister et je me précipitai à ses genoux pour le sucer à mon tour. J'avais trop envie de goûter sa queue et je la voulais enfoncée jusqu'au fond de ma gorge. Je me régalai en y retrouvant les odeurs et les parfums du sexe de mon amie, avec en prime un avant-goût de sperme dont je recueillis la saveur à la pointe du gland. Long bandait aussi dur qu'il est possible, mais la peau était si douce et si fine sur cette belle verge gonflée à l'extrême qu'elle paraissait sur le point de se déchirer. Le méat laissait régulièrement défiler une mince coulure de jus transparent qui fondait sur ma langue comme une liqueur rare et savoureuse.

Toutefois, Nguyen, prenant son rôle très au sérieux et ayant décidé de la suite des opérations, dit à son ami qu'il voulait maintenant que celui-ci me baise. J'aurais bien continué encore un moment ma fellation, mais j'avais aussi envie de le sentir en moi. Je me tournai et, toujours à genoux mais cette fois penchée vers l'avant, je lui tendis mes fesses que j'écartai de mes mains. Oui, j'aime à peu près toutes les positions, mais par-derrrière, à quatre pattes, en levrette, reste tout de même l'une de mes favorites – ça me donne l'impression d'être *visitée* plus profondément. Certes, je ne voyais pas Long mais Carole, qui s'était placée devant moi pour nous encourager en se masturbant ; j'imaginai cependant sa queue impatiente qui frémissait en cherchant l'ouverture.

Sauf qu'avec Long, il n'y eut pas d'attente : il s'enfonça d'un seul coup en me tirant un cri de surprise, un gémissement de plaisir teinté de douleur. J'étais bien mouillée et tout à fait excitée, mais je me dis qu'il aurait quand même pu y aller un peu plus doucement, d'autant qu'il était d'une taille au-dessus de la moyenne. Au lieu de cela, il m'enfila d'une seule poussée. À tel point que j'en eus le souffle coupé pendant quelques secondes. Heureusement, il attendit un petit moment avant de commencer son mouvement de va-et-vient ; il resta le ventre collé à mes fesses en remuant lentement les hanches de gauche à droite. Il m'élargissait de l'intérieur et je ne tardai pas à gémir de contentement. J'entendais des bruits de langues et de baisers mouillés qui s'ajoutaient au clapotis de ma chatte et aux claquements de son pubis contre mes fesses. L'odeur de transpiration, de mouille et de sperme emplissait la pièce, accentuant notre plaisir – je ne comprenais pas comment Nguyen pouvait rester aussi insensible à tout ce qu'il avait sous les yeux.

Après m'avoir enfilé en levrette pendant de longues minutes, Long, sous l'injonction de Nguyen, me coucha sur le dos en me relevant très haut les jambes et en les écartant, tandis que Carole venait se placer à genoux au-dessus de ma bouche en tenant mes genoux relevés, sans pour autant cesser de se branler. J'étais complètement ouverte et, ainsi placée, j'avais une vue de la chatte de Carole mais aussi, en relevant légèrement la tête pour lécher la fente de mon amie, de la mienne et de la queue de Long qui s'appêtait à me baiser. Ma fente était encore entrebâillée de ce qu'elle lui avait fait subir, mais elle semblait aussi attendre son retour. Et, de fait, c'était bien le cas ! Je guettais sa queue en me demandant combien de temps il lui faudrait pour me faire jouir une fois qu'elle serait entrée. Sans doute pas longtemps ! Je sentais déjà comme une lourdeur sensible annonciatrice de l'orgasme.

Toutefois, Long repoussait le moment de me pénétrer, me faisant languir malgré mes supplications, frottant sa queue sur toute la longueur de ma fente pendant d'interminables instants. Lorsque son gland effleura mon clitoris, je crus que j'allais jouir sans être prise à nouveau, mais j'empoignai rapidement la queue de Long et l'enfonçai dans mon sexe brûlant. Là, il glissa très lentement et très profondément et j'explosa quand son pubis heurta le mien.

Je criai littéralement de plaisir. Tandis que Long poursuivait ses coups de boutoir, Carole approcha son sexe de ma bouche et me commanda de la sucer. À peine ma langue s'était-elle insinuée entre ses lèvres qu'elle m'enserra la tête de ses cuisses et jouis sur ma bouche. Long poussa à son tour un long cri et s'immobilisa au fond de ma chatte alors que son sperme jaillissait en de longs jets. Quelques instants plus tard, nous nous détachâmes les uns des autres, épuisés, vidés.

Quel moment formidable ! Les photos que Nguyen me tend aujourd'hui traduisent bien le plaisir qui fut le nôtre ce jour-là.



Webcam aventure

Quand j'ai rencontré Philippe, j'ai tout de suite été séduite par son corps musclé et bronzé. Il avait une manière bien à lui de me prendre dans ses bras, de se coller à moi, qui me faisait monter le rouge aux joues, et la chaleur un peu partout. Mes jambes commençaient alors à trembler et j'attendais qu'il me caresse les fesses, avec ses larges mains qui les empoignaient, l'une après l'autre, et les gardaient serrées, comme s'il voulait se les approprier. Je sentais son sexe qui enflait contre mon bas-ventre et j'étais déjà toute mouillée. Oubliant ma timidité quasi malade, je me laissais embrasser, ma langue contre la sienne. Après, je me laissais déshabiller comme dans un rêve et je sentais ses doigts partout, sa bouche qui se posait sur mes mamelons, mon sexe ruisselant.

Philippe prenait son temps quand il me pénétrait ; je poussais chaque fois de petits cris plaintifs, le plaisir me bouleversant, m'emportant tout entière. J'aimais l'odeur de sa peau, ses caresses, son membre bien raide qui écartelait mes chairs avant de glisser au plus profond de mon sexe qui l'avalait toujours

avec gourmandise.

J'étais vraiment éprise de Philippe. Lorsqu'il m'a annoncé qu'il partait poursuivre ses études sur la côte ouest américaine, cela m'a vraiment chagrinée. Pour communiquer, il y avait bien sûr les courriels, mais sa présence me manquait. Aussi, c'est à son initiative que je me suis équipée d'une webcam. L'installer a été relativement facile. Lorsque j'ai vu Philippe sur l'écran de mon ordinateur, la moiteur s'est installée entre mes cuisses. J'avais envie de lui, hélas ! il était trop loin ! J'ai versé quelques larmes, mais Philippe m'a rassurée. Il a souri en me disant : « Tu sais, on peut se donner du plaisir autrement. Ça te dirait que nous nous fassions plaisir par caméras interposées ? » J'étais un peu gênée, mais j'avais si envie de lui que j'ai alors acquiescé.

Me voilà donc retirant mon t-shirt et dégrafant mon soutien-gorge, je débballai mes petits seins, privés depuis trop longtemps de caresses, dont les tétons bien sombres étaient déjà durs. « Tu ne voudrais pas te caresser un peu la poitrine ? » me demanda-t-il. Je devais être rouge comme une pivoine, mais j'acceptai, soupesant chaque sein, faisant passer ma main dessous, éprouvant peu à peu un trouble très agréable. Je vis son visage, puis, après quelques manipulations de sa caméra, son corps entier. Il dirigea l'objectif vers sa braguette. Philippe avait sorti sa queue. Et je la retrouvai, bien épaisse, avec son gland violacé et humide. « Regarde, je me touche moi aussi. Tu sais, j'aimerais beaucoup que tu viennes au-dessus de moi. J'adore quand tu viens t'asseoir sur ma bite, quand celle-ci s'enfonce dans ta fente trempée. » Les phrases faisaient leur effet, surtout qu'il gardait la caméra en gros plan sur sa queue qui avait doublé de volume.

À mon tour, je manœuvrai la caméra pour l'orienter de façon qu'il puisse mieux suivre ce que j'allais faire. Je me débarrassai lentement de ma jupe et de mon slip. Philippe vit mon sexe dont j'avais soigneusement taillé la toison en forme de cœur, ainsi qu'il l'aimait. Il tressaillit et se branla en quelques mouvements précipités. Je voyais son imposant gland qui jaillissait de sa paume, telle une tête de champignon, et je ressentais une terrible envie de le sentir dans mon ventre. Je le lui dis d'une voix tremblotante. Philippe me demanda alors de me masturber moi aussi et de m'enfoncer dans la chatte le vibreur que nous avions acheté quelques mois auparavant et dont nous ne nous étions servis qu'une seule fois. J'hésitai un peu, mais j'en avais trop envie. Aussi ai-je disparu quelques instants du champ de la caméra afin d'aller chercher l'engin.

En revenant, je suivis les indications qu'il me donna. « Assieds-toi bien au fond du fauteuil, face à l'écran et à la caméra. Mets tes jambes de chaque côté des accoudoirs. Oui, c'est bien comme ça. » Je constatai *de visu* qu'ainsi installée, en utilisant ma télécommande, je pouvais zoomer sur ma fente ou

ma main qui tenait le vibreur. Je commençai par le passer plusieurs fois sur mes seins et mes tétons, avant de le porter à ma bouche et de le lécher pour l'enduire de salive. « Pas la peine d'en rajouter, Claire, me dit-il. Je suis sûr que tu ruisselles. » Il ne se trompait pas. Je glissai l'extrémité du vibreur à l'entrée de ma chatte et il s'enfonça seul tout doucement.

« Ne bouge pas trop, me lança Philippe, je ne vois plus rien. » De fait, je réalisai qu'en m'enfilant le vibreur, j'avais changé l'angle de vue et que plus rien n'apparaissait à l'écran. Je me replaçai correctement et continuai d'enfoncer avec lenteur l'objet tout lisse entre mes lèvres. C'était délicieux ! C'était presque comme si Philippe me prenait avec sa vraie queue. En jetant un coup d'œil à l'écran, je vis mon amant qui se caressait avec vigueur. Je continuai à me masturber avec le vibreur, puis je le retirai de ma chatte pour le porter à mes lèvres. Je goûtai la mouille qui le recouvrait. En me voyant ainsi agir, Philippe sursauta et ne put se retenir davantage. Il éjacula, arrosant son pantalon baissé sur ses genoux, pendant que j'entrais de nouveau le vibreur dans ma chatte. Cette fois, je jouis moi aussi, en frissonnant et en poussant de petits cris.

C'est ainsi que nous commençâmes à nous faire l'amour par le Net. Mais une seule webcam, ce n'était pas suffisant ; j'en achetai donc deux autres que je plaçai en des endroits stratégiques de mon appartement : une dans le salon-salle à manger, où j'utilisais habituellement mon portable ; une autre dans ma chambre ; et la troisième dans la salle de bains. De la sorte, Philippe pouvait me voir à chaque instant de la journée – il se languissait énormément de ma présence.

Peu à peu, il dirigea ma vie au quotidien. Évidemment, c'était toujours pour que je lui apparaisse à moitié nue. En raison du décalage horaire et de nos activités, nous nous retrouvions habituellement deux fois par jour, après le souper et avant que j'aie me mettre au lit. Chaque fois, je devais être en petite tenue et, immanquablement, nos sessions finissaient par des séances de masturbation frénétiques.

Aussi excitants que pouvaient être ces instants, je commençai à me sentir insatisfaite ; j'avais besoin d'être caressée, d'être prise par un homme. Un vrai. Un soir, je ne pus m'empêcher de le lui dire. Loin de s'offusquer, il me suggéra de faire l'amour devant lui avec un autre homme. Je tergiversai pour la forme, sachant très bien que j'allais céder à la suggestion, d'autant que j'avais déjà des vues sur Jean-Michel, un beau Noir qui me faisait la cour. Je fus très franche avec lui et il accepta d'être en quelque sorte un cobaye.

Jean-Michel embrassait bien – délicieusement bien, même – et à peine avions-nous commencé à nous dévêtir et à nous caresser que, du coin de l'œil, je vis que Philippe se masturbait déjà en nous regardant. Dire qu'il avait droit aux plus beaux cadrages serait mentir, mais il pouvait néanmoins voir l'essentiel et je n'avais pas tellement la tête aux réglages. Pour tout dire, je

perdis pied rapidement. La peau de Jean-Michel sentait bon et me montait à la tête. Il était agenouillé devant moi et me léchait langoureusement la chatte. Je m'étais mise de trois quarts afin que Philippe puisse l'apercevoir en train de me faire le cunnilingus, tandis que ses doigts trituraient mes lèvres. Quand je commençai à gémir et à jouir, Philippe encouragea Jean-Michel à me faire mettre à quatre pattes : « Baise-la comme ça, lui suggéra-t-il, c'est la façon qu'elle préfère. »

Jean-Michel ne se fit pas prier : je me retrouvai rapidement les genoux et les mains posés sur le lit – le visage face à la caméra, avec la vue de Philippe, silencieux mais haletant, en train de se branler de plus belle – tandis que Jean-Michel s'enfonçait en moi. Je gémissais de plaisir. Je criais de joie. Enfin, une queue qui me remplissait. Il y avait si longtemps que cela ne m'était pas arrivé ! Je jouissais comme une folle, je n'avais plus la notion du temps.

Après s'être satisfaits tous les trois, Jean-Michel partit en m'embrassant tendrement. Je continuai à échanger avec Philippe, lui demandant ce qu'il avait pensé de tout cela. « Tu étais très belle, me dit-il. Et tu vas voir comme je vais te faire la fête lorsque je rentrerai. »

Il arrive dans dix jours. Je l'attends avec fébrilité.

Claire



Vacances torrides à Bangkok

Je m'appelle Valérie et j'ai trente-deux ans. Je partage ma vie avec le même homme depuis maintenant six ans et j'étais certaine que plus rien ne viendrait bousculer nos habitudes quand, soudain, un vent de folie s'est emparé de nous lors de nos dernières vacances. Quelle idée aussi de Robert d'avoir choisi la Thaïlande comme destination ! Dans l'avion qui nous amenait vers Bangkok, je n'arrêtais pas de chicaner. « Je suis sûre que tu veux aller dans les salons de massage pour te faire faire des *body-body* et pour baiser ! N'oublie pas qu'il n'est pas question que tu sortes sans moi. » Il avait beau m'assurer qu'il voulait surtout voir les temples, je le soupçonnais de vouloir surtout visiter les... temples de la luxure qui grouillaient à Patpong, le quartier des plaisirs. Cela m'était d'autant plus facile à imaginer que l'idée de ce voyage lui était venue après que l'un de ses amis, un célibataire, coureur de jupons impénitent, en était revenu dithyrambique.

Dès la première nuit, deux types, deux Allemands avec qui nous avions lié conversation dans l'avion, insistèrent pour faire le tour des bars chauds. Dans

la plupart des endroits où nous nous arrêtons, j'étais plus souvent qu'autrement la seule femme spectatrice ; le regard lubrique des hommes présents, l'atmosphère chaude et moite ainsi que l'alcool achevaient de me griser. Je flageolais sur mes jambes. Robert semblait aussi fier et très excité par le désir que je suscitais chez d'autres.

Dans un bar où nous décidâmes de nous arrêter plus longuement, Robert me prit sur ses genoux dans la salle plongée dans la pénombre et me branla sans retenue pendant que les *gogo girls* se déhanchaient lascivement sur scène. « Mais tu mouilles déjà, me dit-il, et tu osais jouer à la sainte nitouche dans l'avion ! Avoue que ça te plaît bien de t'exhiber, alors écarte bien les cuisses pour que tout le monde puisse en profiter. » Je n'en revenais pas ; l'idée que ses amis et les clients du bar voient mon sexe, puissent le regarder me branler me révolta d'abord, puis, l'alcool aidant, finit par m'exciter à mort. Je fermai les yeux et me laissai faire par ses mains expertes.

Il écarta les lèvres de ma chatte et y enfonça deux doigts, tandis qu'il me caressait les seins de l'autre main. Oubliant tout semblant de pudeur, j'ondulais des hanches tandis qu'il me fouillait en même temps la chatte et l'anus. Je sentais le jus qui ruisselait le long de mes cuisses. Lorsque la musique s'arrêta, j'ouvris de nouveau les yeux et constatai que le spectacle venait de se terminer. La salle s'éclaira d'une lumière crue.

Engourdie par l'alcool et le plaisir, je ne réagis pas suffisamment rapidement ; mon sexe entièrement épilé et décoré de plusieurs anneaux attira le regard des clients autour de nous, mais aussi celui des *gogo girls* qui se dispersaient dans la salle. Quelques-unes, curieuses, ne tardèrent pas à former un cercle autour de nous, certaines s'enhardissant même et touchant les lèvres de ma chatte, qui étaient gonflées et allongées par le poids des bijoux intimes que mon amant et moi apprécions tant. Une des filles me demanda, dans un mauvais anglais : « He your husband ? » Je répondis oui dans un souffle, croyant ainsi la dissuader d'avoir des vues sur lui, mais je me trompais : c'est moi qu'elle désirait. « I want you. You want fuck ? », me demande-t-elle, indifférente à sa mauvaise connaissance de la langue.

Avant que je puisse réagir, sans crier gare, elle m'embrassa à pleine bouche, tout en me malaxant les seins. Mon amant la laissa faire, moi aussi. Je n'avais pas le goût de résister ; le ventre en feu, je ne souhaitais que céder aux caresses de la jeune Thaï, mouillant encore plus à l'idée de ce qu'elle pourrait me faire. « Laisse-moi faire, juste pour une fois, murmurai-je à l'oreille de mon amant, une fois que la jeune fille se fut détachée de mes lèvres. Tu pourras nous regarder et même nous baiser toutes les deux ensemble si tu le désires. » Il accepta, bien entendu.

Nous quittons le bar en vitesse après avoir payé la *mama san* pour la fille.

Dans le taxi, je suis assise entre la fille et mon amant ; j'embrasse l'un et l'autre à tour de rôle, tandis que leurs doigts se rencontrent le long de mon corps et entre mes cuisses. Sitôt arrivés dans la chambre d'hôtel, Robert me dit qu'il veut juste nous regarder.

La jeune Thaï et moi nous jetons sur le lit et commençons à nous embrasser sur la bouche, mais bientôt cela ne me suffit plus ; je lui pousse la tête vers ma chatte, tout en lui disant : « Suce-moi. Suce-moi bien. Je veux que tu me fasses jouir. » Je sais bien qu'elle ne comprend pas, mais le seul fait de le dire à voix haute fait monter le plaisir en moi. Visiblement, elle n'a pas besoin d'explications ! À peine ses doigts ont-ils défait mon sarong qu'elle s'agenouille entre mes cuisses et que sa bouche fond sur ma chatte avec gourmandise. Elle me suçote les lèvres et le clitoris, elle enfonce sa langue dans ma chatte. Profondément. Puis, elle me masse le clitoris de ses fins doigts, tandis qu'elle se branle de l'autre main.

De temps en temps, elle délaisse ma chatte pour m'enfoncer la langue dans l'anus, déclenchant des ondes de plaisir – elle sait vraiment comment s'y prendre malgré son jeune âge ! Je lui maintiens la tête fermement entre mes cuisses, bien décidée à me faire donner le maximum de jouissance. Je mouille tellement que je lui dégouline dans la bouche ; elle me boit avec délice et, relevant la tête juste assez pour me voir la regarder, elle se lèche les lèvres en prenant un air bien vicieux. Soudain, mon amant, qui feignait de nous regarder avec indifférence, n'y tient plus et me dit : « Prépare-la-moi. Je veux la baiser. »

Je comprends tout de suite ce qu'il attend de moi. Je saisis le visage de la jeune Thaï entre mes mains et l'attire sur moi, avant de la renverser sur le dos. Je m'agenouille au-dessus d'elle, puis me laisse glisser entre ses jambes jusqu'à m'allonger entre ses cuisses, la bouche contre son sexe. Cette fois, c'est moi qui lui lèche la chatte et le cul pour qu'elle soit bien lubrifiée ; déjà mouillée, elle ne tarde pas à jouir de nouveau et à m'inonder la figure. Aussitôt, je la fais mettre à quatre pattes au-dessus de moi et lui écarte les fesses qu'elle a petites et étroites, presque comme celles d'un jeune garçon.

Mon amant, qui a enfilé une capote pendant que je la suce, vient se coller entre ses fesses avant de l'enculer profondément et sans ménagement. J'enserme la jeune Thaï à la taille et ma langue lèche son clitoris durci. Puis, je me glisse plus haut sous elle et j'embrasse ses seins. Mon corps est exactement sous le sien et nous nous frottons l'une contre l'autre. La queue de Robert est toujours fichée dans son cul ; il en ressort de temps en temps pour me pénétrer. À entendre les gémissements de ma compagne, à sentir son corps se presser contre moi à chaque coup de boutoir de Robert, à entendre aussi haleter mon amant et sentir sa queue glisser dans ma chatte par à-coups, je devine qu'il ne tardera pas à jouir. Soudain, il pousse un gémissement et répand sa semence sur les fesses de la jeune fille et sur ma chatte.

Tandis que Robert se laisse choir sur le lit, la jeune fille glisse le long de mon corps jusqu'à ce que sa bouche retrouve à nouveau ma chatte qu'elle se met à laper à petits coups de langue, tout en me caressant les fesses de ses mains. Devant un tel spectacle, Robert ne tarde pas à bander de nouveau. Alors qu'il commence à se masturber en nous regardant, j'attire ma compagne vers moi et nous nous adossons à la tête de lit, de façon que Robert puisse se présenter devant nous pour que nous lui fassions une fellation. Quand il éjacule à nouveau, le sperme nous éclabousse le visage et nous nous léchons l'une l'autre. Épuisés, nous nous endormons enlacés pour remettre ça quelques heures plus tard, alors que cette fois-là c'est moi que mon amant encule tandis que la Thaï me lèche et me suce.

Plus tard, sous la douche, Robert nous savonne toutes les deux en insistant sur nos chattes et nos fesses. Quand la jeune fille nous quitte, elle me laisse son string en souvenir et repart nue sous sa minijupe.

C'est ainsi que, tous les soirs, Robert et moi avons choisi des filles différentes. La soirée débutait toujours de la même façon : nous entrions dans un bar et il me laissait faire. Je crois que ça l'excitait encore plus quand c'est moi qui lui proposais une fille. Bref, nous ne nous sommes pas du tout ennuyés pendant ces vacances et je ne regrette rien. Loin de miner notre relation, la complicité que nous avons partagée nous a encore plus rapprochés. Nous avons appris à mieux nous connaître et à comprendre nos fantasmes les plus secrets. Vous devriez essayer, vous aussi, et il n'est pas nécessaire que ce soit à Bangkok !

Valérie

[1] Mon adresse électronique reste toujours la même : juliebray@art-culture.com ; les lectrices dont les lettres auront été retenues recevront le livre dans lequel celles-ci paraîtront.

Sommaire

L'air du temps
La chose qui me trouble
Aventure au pays des Boucaniers
Sexy caravaning
Coquin cousin
Le fantasme
Un patron exigeant
Mon après-midi chez le coiffeur
Jour de canicule
Pénétration sauvage
Festin vietnamien
Webcam aventure
Vacances torrides à Bangkok

«C'est dans notre nature de femmes sensuelles et passionnées d'être excessives en tout, de ne jamais faire les choses à moitié, surtout pas l'amour. Et ce ne sont certainement pas nos hommes qui viendront s'en plaindre, même si, emportées par nos élans sexuels, nous dépassons parfois certaines limites. Les plaisirs torrides de l'âme et du sexe sont toujours nos objectifs principaux; quand nous avons décidé d'aimer, rien ne nous rebute ni ne nous semble hors d'atteinte ou irréalisable. Nous savons improviser et développer des trésors de séduction pour ne pas nous faire prendre au dépourvu et arriver à remporter l'enjeu.»

Un livre dans lequel hommes et femmes découvriront des plaisirs exaltants!

Julie Bray a également écrit: *Nouvelles érotiques de femmes*, tomes 1 et 2, *Les jardins secrets*, *Étreintes*, *Corps à corps en liberté*, *L'aventure c'est l'aventure*, *Histoires à ne pas mettre entre toutes les mains*, *Confessions de mes 7 péchés capitaux*, *Lesbos*, *Plaisirs solitaires* et *Lascives*.

COLLECTION LITTÉRATURE ÉROTIQUE



WWW.QUEBEC-LIVRES.COM